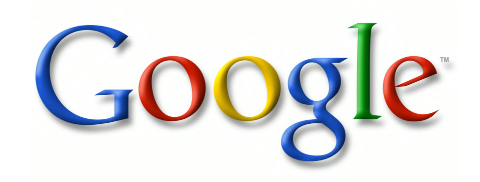
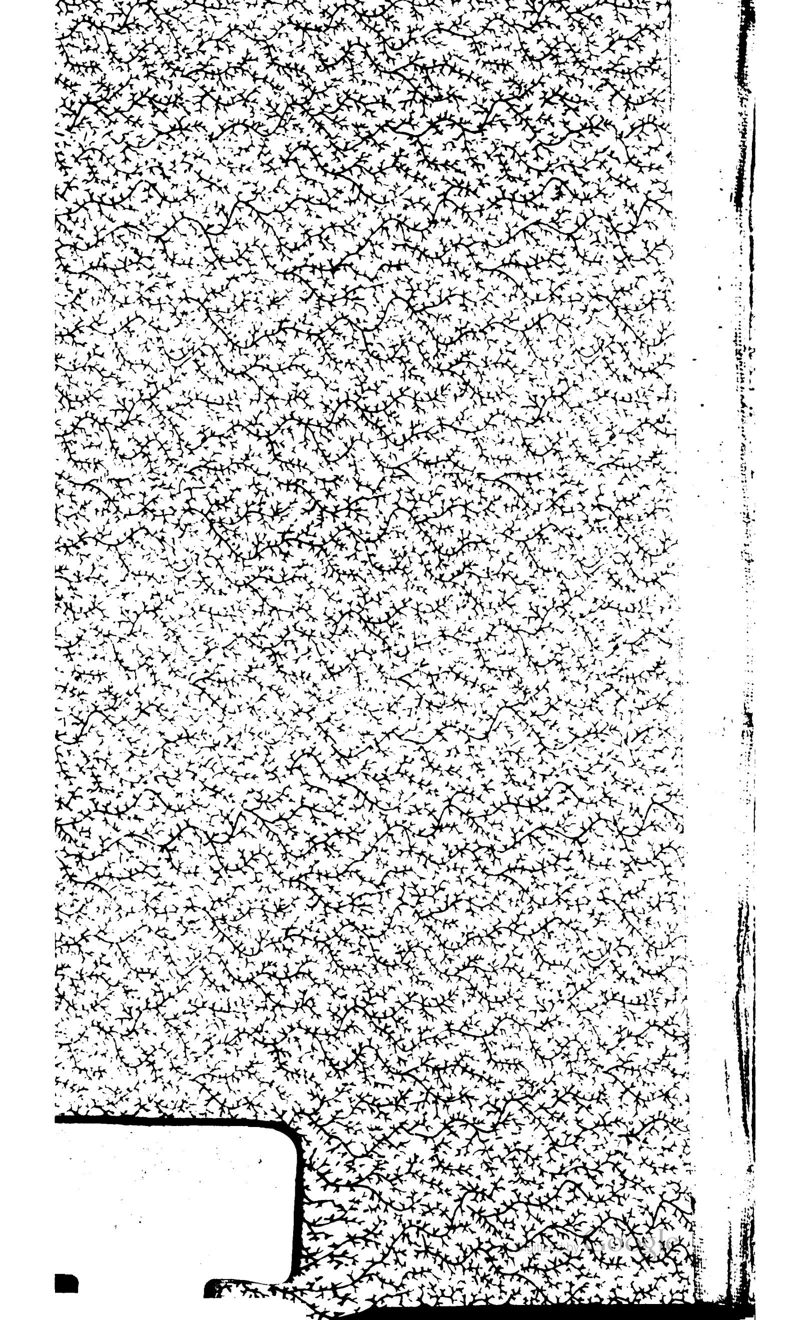




VIE

DE

MADAME WINSLOW.

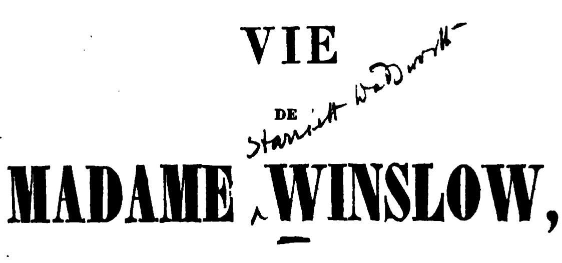
VIE

DE

MADAME WINSLOW.

Publié par la Société de Livres religieux de Toulouse.

TOULOUSE, IMP. DE A. CHAUVIN ET COMP.,
Rue Mirepoix, 3, près la rue des Balances.



VIE

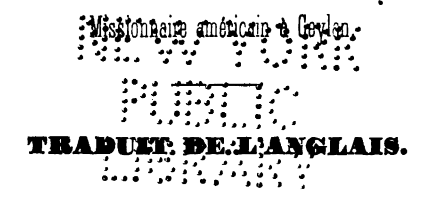
DE

MADAME WINSLOW,

RÉDIGÉE

PAR MIRON WINSLOW

SON ÉPOUX



Missionnaire américain à Ceylan.

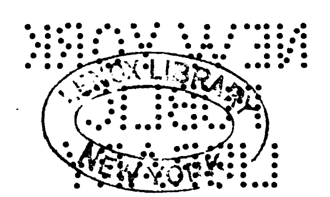
TRADUIT DE L'ANGLAIS.



PARIS,
CHEZ DELAY,
Rue Tronchet, 2.

TOULOUSE,
CHEZ TARTANAC,
Rue du Collége-Royal, 14.

1846.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

En offrant au public religieux de ce pays une traduction de la vie de Mme Winslow, missionnaire américaine à Ceylan, notre désir a été d'attirer l'attention sur l'utilité toute spéciale que présente l'adjonction des femmes aux entreprises missionnaires. Nous ne nous dissimulons pas que l'énoncé de ce principe soulèvera peut-être, à première vue, bien des oppositions et des préjugés, mais nous savons aussi que les chrétiens ne pourraient faire avancer d'un pas le règne de leur Maître, s'ils ne s'habituent à travailler paisiblement à son œuvre au son des vaines clameurs du monde, sans se laisser étourdir par elles. Nous ne venons point, d'ailleurs, parler à l'imagination par de romanesques théories; ce sont des faits que nous nous proposons de raconter; c'est une résolution mûrie par un long examen de la direction divine; c'est une vie de dévouement, d'abnégation, de travaux hum-

bles et persévérants. En voyant Mme Winslow retracer ses perplexités et ses combats, en l'entendant rappeler ses revers comme ses succès, son langage plein de droiture nous engage à lui accorder une entière confiance, quand ensuite elle nous dépeint la convenance, nous dirons plus, la nécessité d'associer au missionnaire chrétien une aide et une compagne qui le décharge de la partie matérielle de sa tâche, qui en prenne sur elle les soins les plus obscurs et lui fasse retrouver dans la terre d'exil la consolante douceur des affections domestiques. Si, aux jours de délices d'un Eden brillant encore d'innocence et de félicité, la bouche de l'Eternel Dieu prononça ces ineffables paroles : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, » pourquoi devrait-il être condamné à un cruel isolement, le serviteur de Christ que l'amour d'un monde plongé dans le mal a conduit loin de sa patrie, au milieu de nations barbares où il languira peut-être bien des années avant de rencontrer un seul cœur qui sympathise avec le sien? Cette considération n'est pas même celle que nous presserons le plus vivement, car le chrétien qui s'engage au service de Jésus doit au besoin tout quitter pour le suivre; mais ce qui nous a surtout frappé, en parcourant avec Mme Winslow les récits de sa vie missionnaire, c'est cette partie de l'œuvre à laquelle se rattache l'instruction de l'enfance et qui demande si impé-

rieusement la souplesse de caractère, la patiente surveillance et le dévouement affectueux d'une femme. C'est dans la formation et la direction des écoles que la compagne du missionnaire manifeste les dons précieux qu'elle reçut en partage; elle devient un puissant auxiliaire du prédicateur de l'Evangile en élevant sous la discipline chrétienne cette jeune génération qu'elle accueillit grossière et ignorante, et qui sort de ses mains pliée aux habitudes d'ordre, de soumission, de bienséance, capable de porter un regard intelligent sur les pages du livre de vie, dont plus tard l'homme de Dieu achèvera de lui développer les saints préceptes, en leur donnant le sérieux appui de sa mâle éloquence et de son pieux savoir. La femme du missionnaire devra et pourra seule encore exercer son ministère de bienveillance et de charité auprès des mères de ces pauvres enfants. Sauvage et craintive, souvent assimilée à la brute, et nourrie d'absurdes préjugés, la population féminine des contrées païennes est, par suite des coutumes qui y règnent, inabordable au missionnaire chrétien. Il faut la voix et le cœur d'une femme pour parvenir jusqu'au sombre réduit où se cache cette triste esclave de l'homme sur laquelle pèse, dans sa plus accablante réalité, cette sentence prononcée sur la mère des vivants : « Tes désirs se rapporteront à ton mari, et il *dominera* sur toi. »

Nous le voyons donc, une part est échue au sexe le plus faible dans l'œuvre de la conversion du monde; les besoins d'une classe nombreuse parmi les païens l'invitent à ne pas la répudier, et la voix de Dieu même lui en fait un devoir, en proposant à son imitation les noms de ces saintes femmes des temps apostoliques qui, dans une sphère humble et bornée, s'employèrent avec zèle au service du Seigneur. L'Angleterre et l'Amérique ont vu de nos jours de tels exemples se renouveler en grand nombre. La France même depuis peu compte avec reconnaissance, dans ses stations africaines, plusieurs épouses de missionnaires qui partagent les fatigues et les travaux de leurs maris; et la Suisse se réjouit de la bénédiction qui repose sur ses missions du Canada, dans lesquelles des femmes ont poussé si loin la fermeté de foi et l'esprit de renoncement. Mais pourquoi de pareils traits sont-ils si rares parmi nous, tandis qu'il reste encore tant à faire auprès des femmes et des enfants païens? Le désir de l'instruction, même de l'instruction chrétienne, a pourtant commencé à se faire sentir chez eux: d'anciens préjugés s'ébranlent et sont prêts à tomber; il y a aide et protection assurées dans les stations missionnaires déjà fondées; des écoles ont été ouvertes aux Indes, en Afrique, à Java; mais en divers lieux elles languissent faute de personnes capables de les diriger. — Cependant deux Sociétés

ont été formées, l'une à Londres, l'autre à Genève, dans le but de pourvoir à ce besoin, en envoyant des institutrices chrétiennes à ces pauvres petits idolâtres qui ne savent pas qu'un Sauveur, plein d'une tendre miséricorde, étend du ciel ses bras vers eux. L'intérêt que nous inspirent ces charitables entreprises n'a pas été étranger, nous l'avouons, à la traduction française de la *Vie de Mme Winslow*; elle nous a paru renfermer des directions précieuses, les fruits d'une expérience de plusieurs années et d'encourageants résultats, et nous avons espéré qu'en consultant cet ouvrage, dont nous avons retranché quelques faits accessoires sans importance, on pourrait découvrir la trace d'un sentier trop peu frayé dans nos contrées. Si le Seigneur, qui avait fait choix d'Henriette Winslow pour amener à lui beaucoup d'âmes, daignait encore, par la lecture de son édifiante vie, multiplier le nombre des *messagères de la bonne nouvelle*, cette publication aurait obtenu une bénédiction inappréciable. Veuille donc Celui qui *pousse des ouvriers dans sa moisson* susciter, du milieu de nous, plusieurs de ces *Priscille* qui secondent leurs maris dans les travaux du ministère évangélique, de ces *Marie* et de ces *Perside* auxquelles l'Apôtre rend le témoignage *d'avoir beaucoup travaillé pour le Seigneur* (Rom., XVI, 6, 12). Elles porteront, sans doute, *le trésor de l'Évangile dans des vases de terre;* elles agiront

dans l'obscurité, et nul attrait de récompense ou de gloire humaine ne viendra les soutenir dans l'accomplissement d'une œuvre souvent ingrate et difficile. Mais au jour où le verre d'eau froide donné pour l'amour de Jésus sera rappelé à la face de l'univers, à elles aussi seront adressées ces ravissantes paroles du Maître parfait en bonté, qui garde en mémoire nos moindres services et en couvre l'indignité sous le voile magnifique de sa grâce : *Tu as été fidèle en peu de chose,.... tu as eu patience et ne t'es point lassée,.... entre dans la joie de ton Seigneur !*



VIE

DE

MADAME WINSLOW.

CHAPITRE PREMIER.

Enfance. — Conversion. — Fragments de lettres et de journal. — Efforts vers le bien. — Première liaison avec M. Winslow.

Henriette Wadsworth Lathrop naquit à Norwich, dans le Connecticut, le 9 avril 1796. Elle fut le second enfant et la fille aînée de feu Charles Lathrop Esq. et de Joanna Leffingwell. Son père était gradué à Yale-College. Ses parents les plus proches furent pieux. Son grand-père Lathrop aimait souvent à se retirer dans les champs afin de prier pour sa postérité jusqu'à la génération la plus reculée : pieuse coutume qu'on devrait souvent imiter.

Rien de ce qui se rapporte aux premières années d'Henriette ne semble mériter une attention particulière, si ce n'est qu'elle déploya un degré peu commun d'énergie et de persévérance dans tout ce

qu'elle entreprit, et qu'elle montra en même temps une inflexibilité de caractère qui fut souvent une occasion de chagrin pour elle et pour ses amis. Elle était cependant confiée à la direction et aux soins d'une mère judicieuse, et intimément liée avec un frère aîné doué des qualités nécessaires pour lui apprendre à se vaincre elle-même. Elle possédait aussi d'aimables jeunes frères et sœurs; un excellent et respectable père complétait la famille, et tout cet entourage était bien propre à développer chez elle les plus tendres affections du cœur. Ses relations avec d'intéressantes jeunes filles de son âge contribuèrent à former un caractère dont l'influence dans ce monde devait plus tard acquérir une si grande utilité. Mais aucun de ces divers avantages, ni la bonne éducation qu'elle reçut dans les écoles, n'auraient suffi à produire la culture d'esprit morale et les facultés qui distinguèrent notre jeune amie, même sous le rapport social, si la grâce de Dieu n'était venue à son aide, en changeant le cours de ses inclinations et en renouvelant son cœur. Ce changement, qui s'opéra lorsqu'elle était âgée d'environ douze ans, fut décrit par elle-même à une époque plus avancée de sa vie dans des papiers destinés à l'instruction de ses enfants, et dont nous allons donner un court extrait.

« Ma première enfance ne fut marquée par au-

cun fait saillant. Je me rappelle quelques dangers et quelques délivrances que mes parents m'apprirent à considérer comme dirigés par la main de Dieu. Je fus de bonne heure placée à l'école, et presque toujours je m'y trouvai avec des compagnes aimables et intelligentes. Dans l'été de 1808, j'avais justement alors douze ans, notre pasteur commença à tenir des réunions du soir une fois par semaine : elles avaient lieu tour à tour dans différentes maisons de sa paroisse. Cette nouveauté ne manqua pas d'attirer l'attention, aussi ces assemblées furent-elles généralement très-suivies. Quelque mouvement commença dès-lors à se manifester chez des personnes d'un âge mûr et même aussi parmi les jeunes gens. J'allai d'abord aux réunions pour accompagner ma mère, qui par suite de sa grande indulgence pour sa fille aînée avait l'habitude de me mener partout avec elle : à cette même époque, je commençai à m'apercevoir que souvent je causais beaucoup de peine à cette tendre mère par ma méchanceté et tous mes mauvais penchants. Je vis qu'elle pleurait quand je l'avais offensée, et qu'elle demeurait triste et malheureuse encore longtemps après. Mon cher frère aussi me reprenait souvent avec affection. Mon père, quoique peiné de mes torts, laissait à ma mère l'entière direction de ses filles, car il avait une pleine confiance dans la sagesse de son jugement. Je ne

me rappelle rien cependant de particulièrement odieux dans ma conduite, sauf l'entêtement de mon caractère, et quelquefois mon manque d'égard pour les désirs de ma mère. Mais je me sentais malheureuse, et je voyais que d'autres l'étaient par moi; c'est pourquoi je résolus de travailler à devenir meilleure et à ne plus affliger mes chers parents.

» Ma mère avait souvent placé entre mes mains des ouvrages qui lui semblaient propres à me faire du bien, et vers le temps dont je parle elle me donna les *Directions* de Hawes pour obtenir la nouvelle naissance. Après les avoir examinées, je me déterminai à observer strictement toutes les choses qu'il recommande. Je les relus plusieurs fois, et cependant je n'apercevais point de changement en moi; je me convainquis alors que par moi-même il m'était impossible de devenir meilleure, c'est pourquoi j'allai droit au Seigneur en le conjurant de me donner sa force pour accomplir mes devoirs. Je méditais journellement le livre que je viens de nommer ainsi que la Bible, et je me retirais souvent à l'écart pour prier. Je sentis bientôt que mon caractère commençait à s'adoucir et que la vue de mes nombreuses fautes me remplissait de confusion; je me dis qu'aucune de mes amies n'aurait été capable de traiter comme je l'avais fait une mère telle que la mienne. Mon cœur me sembla si mauvais que je

me demandai avec inquiétude ce que je deviendrais si j'arrivais à un âge avancé, puisque dès les premières années de ma vie mes dispositions au mal n'avaient fait qu'empirer. Nos réunions du soir commencèrent alors à m'inspirer plus d'intérêt. Je n'aimais pas à les manquer, et souvent je m'y rendais à de grandes distances avec quelque voisine, quand mes parents ne pouvaient m'y accompagner. Parfois j'engageais quelqu'une de mes amies à y aller, mais elles consentaient rarement à le faire sans leurs parents. Cependant le réveil qui s'était manifesté parmi quelques jeunes personnes plus âgées que moi, s'étendait de plus en plus; elles tenaient une réunion entre elles, où il me fut quelquefois permis de me rendre avec une pieuse dame du voisinage qui était amie de ma mère. Ses entretiens avec moi, en allant ou en revenant de la réunion, me faisaient souvent pleurer, quoiqu'il me fût difficile de lui rendre compte de l'état de mon âme; je n'en avais jamais parlé à personne et à peine le connaissais-je moi-même; seulement je voyais mes péchés, je sentais qu'ils faisaient le malheur de mes meilleurs amis et qu'ils offensaient le Dieu saint que j'avais appris à respecter.

» Ainsi s'écoula l'été. Mes compagnes ne tardèrent pas à s'apercevoir que je me joignais parfois à la société des grandes personnes et que je recherchais moins la leur, et elles en furent blessées. Elles

m'accusèrent d'orgueil, et quelques-unes s'éloignèrent de moi. Je n'avais pourtant pas encore compris l'odieuse nature du péché, ni la condamnation qu'il entraîne; je regardais mes compagnes comme ayant moins que moi besoin d'un nouveau cœur, en sorte que j'étais bien moins empressée à les détourner de leurs folies que je ne le devins plus tard; quoique peinée de leurs observations malignes, j'étais principalement absorbée par le soin de ma propre amélioration.

» Vers la fin de l'automne, dans une réunion du soir, le LVe chapitre d'Ésaïe fut le sujet de la méditation, entre autres les deux premiers versets: « Holà, vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux, etc. » Là, je fus pour la première fois pénétrée par la considération de la bonté de Dieu dans l'offre qu'il fait du salut aux pécheurs. Je sentis le pressant besoin d'un Sauveur tel que nous le révèle l'Evangile. Ce fut dans ce sentiment que je retournai à la maison, et rentrée chez moi je ne pus plus longtemps cacher mon anxiété. Ma bonne mère s'alarma en me voyant pleurer si amèrement. Pressée par ses questions, je répondis que j'étais une grande pécheresse, et que je me sentais en ce moment plus que jamais justement condamnée par mes fautes à périr pour toujours. Je ne pus guère en dire davantage, et ma mère ne prolongea pas longtemps l'entretien sur ce sujet. Mon an-

goisse s'accrut. Je me sentais disposée à tout faire, à tout souffrir, pourvu que je pusse être certaine que le Seigneur m'avait adoptée pour son enfant; mais j'aurais désiré quelque révélation spéciale de Dieu à cet égard, et souvent je me laissais aller à souhaiter qu'un ange pût venir du ciel pour me donner cette assurance tant désirée. Je n'étais pas corrigée de mes fautes, mais je les voyais et les sentais davantage, et je savais que l'intervention de Dieu était nécessaire pour changer entièrement mon cœur. Conformément à l'avis de Doddridge et de Hawes, je rédigeai par écrit un acte de consécration de moi-même à Dieu, car j'étais résolue à me donner à lui uniquement et pour toujours. Il me semblait que cette démarche attirerait sur moi des bénédictions, et je fus ainsi encouragée à des efforts persévérants jusqu'à ce que je les eusse obtenues. Je pensais avoir fait un pas très-important, j'avais promis d'appartenir au Seigneur, de mener une nouvelle vie, de me dévouer exclusivement à son service, et je n'osais pas revenir en arrière, mais aussi je ne savais trop comment aller en avant; cela me conduisit à m'approcher plus fréquemment du trône de grâce. Je m'étais prescrit depuis quelque temps trois différentes heures de prières par jour; maintenant j'en mis à part une quatrième, et généralement rien ne pouvait m'empêcher de les observer. J'avais cependant des occu-

pations très-nombreuses; notre maison était remplie de monde : quelquefois je ne pouvais trouver d'autre lieu de retraite que le grenier qui fut souvent témoin de mes intercessions auprès de Dieu. Mes parents, qui n'étaient point alors convertis et qui connaissaient peu mes sentiments, ne faisaient rien pour venir à mon aide, mais du moins ils évitaient avec soin d'entraver l'œuvre que la grâce de Dieu opérait en moi; personne ne me parlait sur ce point en particulier, et je ne me sentais la liberté d'ouvrir mon cœur à personne, en sorte que je n'avais d'autres conseillers ni d'autres guides que la Bible et le Saint-Esprit.

» Au mois de janvier 1809, je reçus une lettre d'une chère amie de New-London, qui me disait avoir commencé à s'occuper sérieusement de son âme et m'exhortait à penser à l'éternité. Cette nouvelle remplit mon cœur de joie. J'avais donc une compagne, une amie, de qui je pouvais prendre conseil. Je me hâtai de lui répondre, et ma ferveur qui avant cela allait déjà croissant acquit encore une nouvelle force. Un dimanche, dans l'après-dîner, j'étais comme de coutume occupée à prier, quand soudain je perdis courage et je cessai même de parler, il me sembla que ma foi m'abandonnait; cependant je recommençai bientôt à crier à Dieu avec une nouvelle confiance, et ces paroles : « Toutes les choses que vous demanderez en priant, si

vous croyez, vous les recevrez, » m'engagèrent à invoquer le Seigneur avec cette foi qui n'est jamais rejetée. Une douce paix se répandit dans mon âme, je me sentais assurée que Jésus avait prêté l'oreille à mon cri. Jamais je n'oublierai le sentiment de parfait bonheur avec lequel j'allai rejoindre ma famille. J'aurai voulu ouvrir ma bouche et déclarer ce que le Seigneur avait fait pour moi, mais il fallait me borner à regarder mes parents, mes frères et mes sœurs avec un redoublement d'affection et me retirer à l'écart pour pleurer et prier. Je retournai au temple dans la soirée; là toute chose m'était faite nouvelle, tout semblait m'y accueillir avec bienveillance et me dire : « L'Eternel des armées est au milieu de nous. » Pendant plusieurs semaines je jouis en silence de mon introduction dans ce monde nouveau qui s'était ouvert pour moi; mais ma sollicitude pour mes amis était fort grande.

» Au mois de mars, notre pasteur vint à la maison peu après que j'eus exprimé à ma mère le désir d'être unie à l'Eglise si l'on ne me jugeait pas trop jeune pour cela. Connaissant ma passion pour la danse, il me demanda seulement si, pour l'amour de mon Sauveur, je consentirais à abandonner cet amusement, et je me montrai disposée à tout sacrifier pourvu que je pusse être admise au nombre des enfants de Dieu. Mes chers parents examinèrent alors tout de nouveau le fondement de leur

espérance et demeurèrent convaincus du devoir de professer leur foi en Jésus-Christ. En conséquence, le 9 août 1809, eux et moi, ainsi qu'une de nos servantes, fûmes proposés pour l'admission dans l'Eglise, et le troisième dimanche après, nous prîmes place à la table du Seigneur. Ce souvenir ne sortira jamais de ma mémoire. J'occupais une position bien nouvelle, et les yeux de tous étaient arrêtés sur moi, car on n'avait point encore vu dans ce lieu un enfant de mon âge se séparer du monde par une profession publique de sa foi en Christ! J'étais entourée d'amis jeunes, gais et séduisants; je reçus des avertissements de personnes graves et prudentes, et mes relations avec des gens, qui suivaient encore le train du monde, m'obligèrent à réfléchir souvent sur ces paroles de Christ: « Quiconque aura eu honte de moi et de » mes paroles, le Fils de l'homme aura aussi honte » de lui quand il viendra dans la gloire avec les saints » anges. » Mon cher frère était pour moi un précieux conseiller qui me soutenait et m'encourageait en se montrant jaloux de l'honneur de Dieu et de mon caractère chrétien; je poursuivis donc sans obstacle la carrière que j'avais entreprise, et il me fut même donné d'y trouver de grandes jouissances spirituelles. »

Nous ne regardons point ce fragment, évidemment écrit fort à la hâte, et destiné seulement à

sa famille, comme devant servir de guide à d'autres jeunes personnes dans la consécration d'elles-mêmes à Dieu et dans la recherche du salut, car le même Esprit opère différemment dans chaque individu et amène souvent à lui les siens par des voies qui leur demeurent cachées. Notre dessein a été de montrer ici comment la lumière d'en-haut éclaira d'abord le sentier de notre jeune amie, et comment elle y fut rendue attentive « jusqu'à ce » que le jour commençât à luire et que l'étoile du » matin se levât dans son cœur (2 Pierre, I, 19). »

Quant à l'engagement pris par écrit de se dévouer au service de son Dieu, il est à remarquer que Mlle Lathrop le considéra dès cette époque comme ayant été accompagné de bénédictions pour son âme, et qu'après l'avoir fréquemment renouvelé par la suite, elle y trouva toujours un nouveau profit. La ratification de cet acte fut un des derniers objets dont elle s'occupa dans ce monde, car peu d'heures avant sa mort, et lorsqu'elle ne pensait point être à la porte de l'éternité, elle écrivit son nom pour la dernière fois au bas de ce même engagement que vingt-cinq ans auparavant, avec beaucoup de larmes, et aussi, nous le croyons dans la ferveur de sa foi, elle avait présenté au Seigneur.

Pendant l'année qui suivit l'admission d'Henriette dans l'Eglise, sa santé fut si mauvaise qu'on

eut lieu d'envisager sa fin comme fort prochaine. Elle mit donc ordre à ses papiers, écrivit des lettres d'adieu à diverses personnes, adressa des avertissements à plusieurs amies non converties, et rédigea pour l'usage de sa mère bien-aimée quelques réflexions sur l'état de son âme. Cela est d'autant plus remarquable, qu'à peine alors était-elle âgée de quatorze ans et qu'elle se trouvait être la plus jeune parmi les membres de l'Eglise à laquelle elle appartenait, à cette époque où une piété aussi précoce était beaucoup plus rare qu'elle ne l'est heureusement aujourd'hui.

Sa santé s'étant fortifiée, elle commença vers la fin de 1813 un journal qu'elle continua très-régulièrement jusqu'à son départ d'Amérique. Nous en donnerons quelques extraits pour aider à connaître le travail qui s'opérait dans son âme et ses expériences religieuses.

11 *mars* 1814. « Hier matin en me promenant avec ma cousine L. nous nous entretînmes sur un sujet cher à mon cœur. Cette jeune personne est ce que je voudrais être, et si je pouvais espérer de devenir un jour semblable à elle, j'en éprouverais une grande consolation. Elle a été pour moi une amie bien précieuse et m'a convaincue que si l'amour de Dieu dominait en moi, je n'aurais pas souffert comme je l'ai fait ces deux derniers mois. Si mon cœur pouvait être réglé par la volonté divine, je ne

craindrais pas autant le jugement des hommes, mais une faiblesse et une défiance continuelles m'accompagnent dans toutes les choses dont je m'occupe. Doir-je céder à cette mauvaise disposition? Non, je veux me réveiller et agir. « Il y a pardon par » devers Dieu et rédemption en abondance auprès » de lui. » Il ne rejette pas ceux qui viennent avec humilité confessant leurs péchés. J'irai donc à son trône de grâce, et si je péris, ce sera du moins à ses pieds. »

Dimanche 3 *avril*. « Ce matin le docteur S. a prêché sur Job, XX, 5. « Le triomphe des méchants est de peu de durée. » Je ne puis douter que le caractère chrétien, tel qu'il est révélé dans la Bible, ne commence à se former en moi. Je sens que « les choses vieilles sont passées, » et que ce qui était autrefois ténèbres est devenu lumière au Seigneur. J'ai confiance en Dieu; je crois à sa Parole tout entière. Je me repose uniquement sur le Sauveur des pécheurs pour ma justification, mon adoption et ma sanctification. Néanmoins je suis environnée d'angoisses de toute part; les restes de corruption qui sont en moi me font crier à mon Dieu pour avoir son secours. Je sens que je me suis égarée loin de lui et que j'ai aimé mon égarement, et c'est là ce qui m'afflige. O Seigneur, donne-moi ta force, donne-moi ton divin amour qui me fera estimer « toutes choses comme une

perte pourvu que je gagne Christ.» Je t'en supplie, ne me laisse pas vivre pour moi seule, mais rends-moi capable d'être utile autour de moi. »

Les extraits suivants montrent que, malgré ses combats intérieurs, Mlle Lathrop ne concentrait pas sur elle seule la vivacité de ses sentiments. Ces lignes furent écrites dans les temps de notre malheureuse guerre avec l'Angleterre. La « ville bien-» aimée » dont il est fait mention est New-London, qui fut menacée par la flotte anglaise stationnée à l'entrée de son port. Le père d'Henriette y remplissait alors la charge de greffier; mais il retourna bientôt après à Norwich pour mettre en sûreté les registres de l'état.

8 *avril.* « Ce jour a été destiné par l'ordre du gouverneur au jeûne, à l'humiliation et à la prière. Je me suis humiliée moi-même devant toi, ô Très-Haut; je vois mon indignité et je la déteste. Père saint, mon état ne t'est point caché; tu connais tous les désirs de mon cœur, et je suis assurée que tu ne me rejetteras point quand j'implore ta faveur. Mes péchés s'élèvent devant moi comme une nuée, et cependant j'espère en ta miséricorde. O mon âme, contemple ton Sauveur sur la croix, mourant pour tes propres offenses. Vois-le ressusciter des morts et monter au ciel, t'appelant à renoncer à toi-même, à prendre ta croix et à le suivre! Comment peux-tu rester encore oisive; comment

peux-tu le contrister encore par ta rebellion ! O cher Rédempteur, pardonne-moi ! ne m'abandonne pas à la dureté de mon cœur et à l'incrédulité ! Reprends-moi, humilie-moi par les afflictions, si c'est nécessaire, mais sanctifie-les pour moi. Je voudrais aussi prier pour les autres. Notre pays, ô Seigneur, est dans une situation déplorable ; épargne-le dans ton amour ; daigne en faire une paisible, une heureuse nation. Bénis les pauvres, les affligés, les malades, les délaissés. Donne gloire à ton nom dans cette portion de la terre ; ne rejette point ma chère, ma bien-aimée ville. Tes jugements se sont exercés sur elle d'une façon toute particulière, mais hélas ! trop méritée, pendant cette guerre ; cependant, ô mon Dieu ! fais qu'elle subsiste devant toi ! »

6 *juin*. « Aujourd'hui est arrivée la nouvelle de l'entrée des troupes alliées à Paris, le 31 mars. La paix est maintenant établie en Europe. Comment mon cœur ne serait-il pas rempli de gratitude pour le merveilleux changement qui s'est opéré dans l'état du continent. O mon Dieu, enseigne-moi à te célébrer avec reconnaissance, et accorde tes meilleures bénédictions à ceux que tu as délivrés des horreurs de la guerre d'une manière aussi signalée. Puissent-ils apprendre à ne plus se détruire les uns les autres : puisse une semblable bénédiction s'étendre bientôt sur notre malheureuse patrie et produire des fruits de repentance dans tous les cœurs rebelles

2

à leur Dieu. Seigneur, quand tu visites les nations dans ton amour, se peut-il que tu daignes accorder une pensée à un être aussi chétif que moi, que tu compatisses à ma faiblesse, à ma froideur, et que tu veuilles y appliquer un remède? Oh! oui, j'espère que tu le veux et tu le peux, et je me confie à ton amour pour qu'il subvienne aux besoins de tous ceux qui me sont chers. »

Mlle Lathrop manifesta de bonne heure son intérêt pour l'état des païens; on trouve fréquemment dans son journal des passages qui se rapportent à ce sujet; tel est celui que nous transcrivons ici :

21 *août.* « Quand je réfléchis à la multitude de mes semblables qui périssent faute de connaître la voie du salut, tandis que je vis dans l'aisance, sans aider à la promulgation de l'Évangile, je souhaiterais d'être un homme, afin de pouvoir aller passer ma vie au milieu des pauvres païens. Mais je repousse cette pensée et je me soumets aux plans de l'infinie Sagesse. Cependant, je crois que j'endurerais avec joie des peines et des traverses pour l'amour d'eux et de mon divin Rédempteur. N'a-t-il pas donné sa vie pour ces multitudes ignorantes aussi bien que pour ma propre âme? Et combien n'y a-t-il pas en moi d'ingratitude et d'égoïsme pour que je puisse demeurer tranquillement concentrée sur moi-même, sans faire aucun effort pour les sauver! Mais que pourrai-je faire? — Moi,

faible et ignorante femme, je ne vois qu'une chose à essayer. Mes prières peuvent être acceptées. Oui, je plaiderai auprès de mon Père céleste pour qu'il fasse luire sa lumière sur les pauvres païens plongés dans les ténèbres. »

L'extrait suivant d'une lettre écrite, cette même année, par Henriette à sa mère, montre combien ces sentiments avaient pris d'empire chez elle, à une époque où l'on agissait peu encore pour la cause des missions étrangères.

New-Haven, 13 septembre 1814.

« Si le temps était beau, je me préparerais probablement à aller entendre un sermon au lieu d'écrire à ma bonne mère; j'ai presque été tentée de murmurer en voyant que ce privilége m'était refusé, mais le puis-je maintenant, quand il m'est permis d'employer ces moments à converser avec ma meilleure amie? Véritablement, je n'ai que des actions de grâces à rendre. Même quand je suis oppressée par le sentiment de mon indignité, quand je pense qu'il n'habite aucun bien en moi, et que toutes mes pensées et mes actions sont souillées par le péché, j'ai bien sujet de me réjouir, car le Sauveur des pécheurs a daigné m'attirer à lui. Aussi mes heures les plus sombres sont-elles éclaircies par la lumière de sa présence. Mais j'ai

peine à concilier avec la justice de Dieu qu'un être aussi vil que je le suis soit cependant placé dans des circonstances aussi favorables, environné d'une atmosphère de paix et de bonheur. Parfois je suis prête à m'écrier : Pourquoi Henriette Newell a-t-elle été sitôt enlevée, tandis que ma vie est épargnée? Suis-je réservée pour une carrière aussi utile? Ah! je voudrais pouvoir encourager cette espérance. Ne pensez pas cependant que j'aie l'ambition de devenir femme d'un missionnaire. Je désire consacrer ma vie au service de mon Créateur de quelque manière qu'il m'y appelle, et quoiqu'il y ait bien des choses en moi qui semblent contraires à ce désir, c'est néanmoins mon vœu le plus ardent. Sans doute, mon jugement peut m'égarer sur bien des points; mais je suis profondément convaincue que nul service n'est plus doux que celui de mon Sauveur, et qu'il n'est ni privations, ni souffrance, ni fatigue que, pour l'amour de lui, ses enfants ne puissent endurer. »

Après avoir parlé du désir d'être utile aux autres qu'éprouvait Mlle Lathrop, nous allons la montrer occupée à le mettre en pratique. Elle fut une des fondatrices de la Société qui s'était formée pour le soulagement des pauvres femmes et des petits enfants.

5 *octobre* 1814. « Ce matin j'ai fait onze visites relatives aux affaires de la Société et à nos pauvres

pensionnaires. En revenant à la maison, je comparais le degré de jouissances accordé à cette classe du peuple avec celui des personnes de notre condition. Ils semblent beaucoup moins favorisés que nous ne le sommes, et cependant j'ai lieu de croire qu'il y a parmi eux des chrétiens plus sincères que parmi nous. Dieu « a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes. » Ils ont aussi des genres de satisfaction que nous ne connaissons pas. Souvent la pensée que leur subsistance et celle de leur famille est assurée pour le jour qui commence suffit à les rendre heureux. Sans doute, ils sont sujets à des épreuves toutes spéciales, mais n'avons-nous pas aussi nos heures d'inquiétudes et d'angoisses? Chacun est juge de ses propres sentiments; mais l'œil d'un étranger ne saurait démêler ni ses amertumes, ni ses joies. »

15 *octobre.* « J'ai étudié ces temps-ci quelques traits de mon caractère, et j'y trouve bien plus de motifs d'humiliation que je ne le pensais à première vue. Je prie Dieu de ne me laisser aucun repos, ni jour ni nuit, jusqu'à ce que je sois bien avancée dans la connaissance de moi-même. Je me dispose à commencer une école : veuille le Seigneur purifier mes motifs et faire prospérer l'œuvre qu'il me permet d'entreprendre! Hélas! n'entre-t-il point dans ma pensée plus de recherches de la louange humaine que d'amour pour ces âmes

immortelles? Cette question, ô mon âme, est d'une extrême importance, car je ne puis attendre que la bénédiction divine repose sur des actions qui, bien que bonnes en apparence, partent cependant d'un mauvais principe. « O Dieu fort! sonde-moi et con-
» sidère mon cœur; éprouve-moi et considère mes
» discours; regarde s'il y a en moi aucun dessein
» de chagriner autrui, et conduis-moi par la voie
» du monde (Ps. CXXXIX, 23, 24). »

» Je désire ardemment dévouer ma vie au service de mon Créateur, ne perdre jamais la pensée de ma propre responsabilité, sentir que je dois vivre pour les autres et non pour moi-même. Hier, j'ai renouvelé mon acte de consécration au Seigneur, promettant de dévouer, avec son assistance, mon temps, les facultés de mon esprit, les forces de mon corps, mes talents, mon influence sur les autres, tout ce que je possède enfin à Celui de qui je l'ai reçu. O mon Père céleste! daigne les accepter de moi, et ne me laisse pas retourner aux vanités de la vie avec l'avidité que j'y ai portée trop longtemps. »

Pour bien apprécier la situation de Mlle Lathrop, il faut se rappeler qu'elle agissait alors presque entièrement seule, privée d'aide et d'encouragement dans ses charitables efforts, et que la distribution gratuite de traités religieux, à laquelle elle coopérait de tous ses moyens, était encore à son origine.

31 *octobre.* « Je suis presque découragée par le peu de progrès que font les enfants à l'école ; mais si, en ajoutant « précepte sur précepte, » en priant, en ne me lassant pas de leur donner des soins, je puis faire du bien à *un* d'entre eux, je serai plus que récompensée. Aujourd'hui, mes occupations se sont multipliées. Après l'école, j'ai été visiter Mme J. Je l'ai trouvée malade, ainsi que trois de ses enfants ; elle a bien des droits à ma sympathie ; je lui ai laissé un traité en implorant la bénédiction de Dieu sur sa lecture. »

6 *janvier* 1815. « J'ai visité cet après-dîner une pauvre négresse malade, et j'ai éprouvé plus de joie en contribuant à son soulagement par une lecture de la Bible, que je n'en aurais trouvé dans les brillantes réunions du grand monde. Que peut-on comparer au plaisir de faire du bien ! Oh ! c'est ma prière continuelle d'obtenir un cœur vraiment dévoué aux devoirs de la bienfaisance chrétienne ! »

27 *janvier.* « J'ai employé la matinée de ce jour jusqu'à trois heures à solliciter les secours de la charité, avec mon amie L., et à visiter des pauvres et des malades. Si tous mes jours pouvaient se passer ainsi, je ne craindrais pas que les soucis du monde et la séduction des richesses vinssent entraver l'œuvre de l'Evangile et la rendre stérile en moi. O mon Dieu ! je te prie, élargis ma sphère d'utilité ; donne-moi le pouvoir et la volonté de te

servir en tout temps. J'ai passé la soirée dans une réunion de lecture : en revenant à la maison, je ne me sentais pas très-bien; mais Dieu est bon; « mon âme, attends-toi à lui, car je le célébrerai » encore; il est ma délivrance; il est mon Dieu » (Ps. XLII, 12). »

6 *février*. « Aujourd'hui, de réjouissantes nouvelles nous sont parvenues : la paix avec l'Angleterre a été proclamée! A Dieu en soit la gloire! et puissent les bénédictions qui accompagnent le retour du calme et de l'union être accordées à notre patrie souffrante! Oh! oui, l'éternité redira la joie et la reconnaissance qui remplissent mon cœur; je désire ne jamais oublier ce jour, ni cesser de louer le Seigneur pour sa bonté. Puisse, dans ces temps d'allégresse, personne n'oublier quelle est la source d'où procèdent tant de biens. »

9 *avril*. « Encore une fois le retour du jour qui m'a vu naître me retrouve sur la terre des vivants. Bien des vicissitudes ont marqué cette année; mais la consolation a été mêlée à la douleur, et je puis finalement la compter parmi les plus heureuses de ma vie. Il y a aujourd'hui un an, deux de mes chères amies, maintenant entrées dans leur repos, accomplissaient encore avec moi leur pèlerinage sur la terre; mais quoiqu'à cette époque, je n'eusse pas été visitée par ce qu'on appelle de vrais malheurs, j'étais alors en proie à de bien douloureux

combats. Dieu soit loué de ce qu'ils ne viennent plus aujourd'hui troubler ma paix! cependant je ne me sens pas encore entièrement affranchie; ma force n'est que faiblesse lorsque je veux accomplir mes bons desseins. Je dois me confier uniquement à mon Dieu, car lui seul peut me sanctifier. J'ai commencé cette nouvelle année avec la résolution de consacrer la dernière soirée de chaque semaine à des prières spéciales pour l'effusion du Saint-Esprit sur cette ville; plusieurs de mes amies auxquelles j'ai communiqué cette intention l'approuvent et sont disposées à l'adopter; ainsi le sentiment que plusieurs d'entre nous solliciteront à la même heure une même grâce ranimera et rechauffera nos cœurs. O Père céleste! daigne consentir à être glorifié par nous, tes indignes créatures. Entends la faible voix de nos supplications et accorde-nous plus que ce que nous demandons ou pensons. Et s'il te plaît de prolonger ma vie, fais que l'action de ton Saint-Esprit en moi s'y manifeste de plus en plus. »

30 *juillet.* « J'ai essayé de nouveau, mais en vain, d'établir une réunion de prières entre femmes. Je me suis vue arrêter d'une manière inattendue. Veuille donc m'ouvrir, ô Seigneur, quelqu'autre voie par laquelle je puisse travailler à ton service. Je voudrais faire quelque chose, toute faible et imparfaite que je suis, pour conduire les pé-

cheurs à la repentance. Daigne m'employer comme un instrument dans tes mains pour concourir au salut de quelques âmes! »

Vers ce temps, Mlle Lathrop fit la connaissance de celui qui plus tard devait devenir son mari. Nous terminerons cette incomplète esquisse des premières années de sa jeunesse par quelques lignes de son journal, qui renferment une allusion à cette circonstance.

16 *novembre* 1815. « Seigneur, je te rends grâce de ce que tu as daigné m'accorder depuis peu un ami de plus; mais ne permets pas que l'amour de la créature vienne détacher mon cœur de l'Auteur de tout bien. Si tu y consens, il me serait doux d'être aidée par un autre moi-même dans l'exercice de mes nombreux devoirs sur cette terre d'épreuve, et de rencontrer la sympathie d'un cœur tendrement affectionné; mais que ta volonté soit faite et non la mienne. »

21 *novembre*. « Mon esprit a été absorbé aujourd'hui par une seule et même pensée, celle de l'*ami* qui nous a quittés ce matin. Je me livre à l'espérance de le revoir peut-être dans des circonstances plus favorables, mais cela est incertain... Déjà des montagnes et des fleuves le séparent de moi... Mon Dieu, garde mon cœur contre un attachement trop exclusif qui nuirait au fidèle accomplissement de mes devoirs. »

CHAPITRE II.

Visite à New-York. — Formation d'une école du dimanche. — Examen de son devoir par rapport aux missions. — Opposition de sa famille. — Décision satisfaisante.

Nous voici parvenus à l'époque où, par suite de sa liaison avec l'éditeur de ces Mémoires, qui étudiait alors la théologie dans le séminaire d'Andover, s'y préparant pour le ministère, et, s'il était possible, pour la vie missionnaire, Mlle Lathrop se trouva plus spécialement appelée à considérer ce qu'elle avait personnellement à faire dans l'intérêt des païens. Elle examina longtemps ce sujet et s'efforça de le faire avec impartialité, étant résolue, au cas où M. Winslow entrerait dans un champ de travail fort éloigné, à ne se déterminer, soit à rester, soit à le suivre, qu'après avoir soigneusement consulté la volonté de Dieu; elle évita, en un mot, autant que possible, d'influencer la décision de son ami, ou de se laisser aveuglément guider par celle qu'il adoptait pour lui-même.

Quoique parmi les personnes qui vont maintenant porter l'Evangile dans des contrées lointaines, il y en ait peu sans doute qui aient à surmonter les mêmes difficultés auxquelles furent appelées les premières femmes missionnaires, dans un temps

où l'œuvre des missions était moins bien comprise qu'elle ne l'est aujourd'hui, il peut y avoir de l'utilité à suivre les degrés divers par lesquels M[lle] Lathrop fut amenée, au travers de bien des doutes et des combats, à une conclusion qui satisfit sa conscience, et fut évidemment approuvée de son Sauveur. Il est à craindre que, faute d'un examen assez scrupuleux et de prières assez soutenues, quelques personnes ne soient entraînées à entrer dans un sentier hérissé d'épines, sans avoir suffisamment considéré où il conduit, et quel esprit de renoncement on doit revêtir pour y cheminer avec sûreté. Elles vont en avant, attirées, peut-être, par les sourires de leurs amis, et encouragées par l'approbation de l'Eglise, sans réfléchir que bientôt, au milieu des nations étrangères, ces sourires n'existeront plus que dans leur souvenir, ces voix encourageantes s'éteindront au travers des abîmes de l'Océan, et qu'alors la profonde conviction qu'elles marchent au chemin du devoir, la parfaite certitude qu'elles agissent au nom du Seigneur, pourront seules les mettre à l'abri du découragement.

Il est temps aujourd'hui de détourner les regards de ce qu'on a bien voulu appeler le côté romanesque de l'œuvre des missions; il a pu présenter une fois quelqu'avantage en attirant l'attention sur ce sujet; mais ni le charme de la nouveauté, ni l'intérêt offert à l'imagination, ne sauraient suffire à nour-

rir la résolution de celui qui s'engage dans une semblable carrière. Il faut plus que cela pour soutenir une âme et la faire persévérer au travers de continuels travaux d'une pénible uniformité, qui, bien qu'ennoblis par leur but et tendant à la conversion du monde, descendent jusqu'aux détails les plus humbles et souvent aussi les plus rebutants. Une jeune femme qui, dans sa patrie, sera capable de diriger une grande école et de s'associer à toutes les œuvres de la charité, aura besoin d'acquérir beaucoup de sérieux et une infatigable persévérance avant d'entreprendre la tâche d'instruire une petite troupe d'enfants païens, ou d'exercer une influence presque toujours incertaine, et bien souvent méconnue, sur une poignée de femmes idolâtres, dégradées et ignorantes. Faute de ces précautions nécessaires, des personnes qui s'étaient pourtant sacrifiées elles-mêmes, pour avancer le règne de Dieu, ont vu leur sphère d'activité se retrécir au lieu de s'étendre, et elles ont été en danger de tomber dans une désespérante inactivité dès qu'elles ont été privées du stimulant qu'elles puisaient dans la bienveillance et l'appui de leurs amis chrétiens.

Nous ne manquons pas de motifs pour nous porter à des sacrifices, si tant est qu'on puisse donner ce nom à ce qu'on fait pour Celui qui nous a rachetés au prix de son propre sang; mais ces

sacrifices doivent être le résultat de principes bien enracinés, et non d'une simple impulsion du dehors. L'âme du missionnaire a besoin de s'appuyer sur un fondement assuré; elle doit accepter volontiers l'humble fonction de tracer le sillon et d'y jeter la semence, sans s'attendre à recueillir la récolte, et de posséder en même temps une foi assez clairvoyante pour discerner, dans les plus faibles commencements, le germe d'une moisson assurée et toujours plus abondante. Une ardente charité pour les âmes, un vif sentiment de ce qu'il y a de pressant dans l'amour de Christ, soutiendra partout la femme la plus délicate et la rendra capable même de se réjouir dans la tribulation.

Pour dépeindre ce qui se passait à cet égard dans l'esprit d'Henriette, nous aurions besoin de pouvoir citer son journal; mais celui de l'année 1816 lui fut volé à Ceylan, avec d'autres papiers importants. Nous y suppléerons par quelques-unes de ses lettres, principalement par celles qu'elle adressa à la personne la plus intéressée à sa décision; elles montrent à découvert le cœur de l'écrivain. Il fallait en effet pénétrer dans le sanctuaire de ses affections pour connaître combien fut complet et volontaire le sacrifice qu'elle fit d'elle-même au Seigneur, et pour voir comment ses idoles terrestres furent peu à peu détrônées, afin que Dieu seul régnât sans partage sur son cœur. La première de

ces lettres fut écrite à sa mère, pendant un séjour qu'elle fit à New-Yorck; les suivantes le furent à M. Winslow.

New-York, 10 avril 1816.

« .... Quant à ce qui concerne un certain sujet, j'en ai touché quelque chose dans ma précédente lettre, mais je ne m'y suis pas étendue, parce que je craignais qu'elle ne tombât dans d'autres mains que les vôtres. Je ne veux pas cependant vous laisser dans l'ignorance sur ce point, et j'ai en effet beaucoup, beaucoup à dire. J'avais pensé à vous envoyer les deux dernières lettres que j'ai reçues d'Andover (1), mais, pour dire la vérité, je n'ai pas eu le courage de m'en séparer, d'autant que je pourrai vous les communiquer, puisque je dois vous rejoindre dans peu. Il me semble quelquefois qu'il faut absolument sortir de cet état de doute et me déterminer à quitter tout ce que j'ai de plus cher au monde pour affronter les fatigues et les dangers de la vie missionnaire. Mais bientôt je me sens entièrement incapable de décider une chose de cette importance. Non, réellement, je ne puis ni ne veux prononcer par moi-même; je dois seulement me confier à Celui qui a promis grâce et force à ses enfants. Quand je me demande si je pourrais con-

(1) Où M. Winslow étudiait la théologie.

sentir à être séparée d'amis tels que les miens, la réponse qui se présente à moi est celle-ci : « Encore un peu de temps, et il faudra quitter tout ce qui appartient à la terre. » Puis-je donc refuser, pendant les quelques années que j'ai à passer ici-bas, de souffrir quelque chose pour l'amour de Celui qui a racheté mon âme par le sacrifice de lui-même. Mais, chère mère, j'ai bien besoin d'être affermie par vos prières. En admettant que M. Winslow demeure dans l'incertitude au sujet d'une mission, et ne se décide pas avant une année, est-il nécessaire que je prenne un parti pour ce qui me concerne dès ce printemps? Dites-moi votre opinion, je vous en prie. Quoique disposée à abandonner l'événement à la Providence, quoique pleine de confiance dans ce que mon Dieu ordonnera, je ne puis éloigner entièrement ces pensées de mon esprit, et il y a des moments où elles me causent une anxiété presque insupportable. »

La lettre suivante renferme une allusion à la première école du dimanche établie dans la congrégation à laquelle Henriette appartenait; aidée par une parente pieuse et zélée, elle contribua puissamment à sa formation. La question des écoles du dimanche, si bien comprise aujourd'hui et considérée comme préparant un si précieux auxiliaire à l'Église chrétienne, était alors une nouveauté qui excitait une défiance presque générale. Nos

deux jeunes amies eurent de nombreux obstacles à surmonter dans les préjugés qui s'élevaient contre elles de la part même des honnêtes gens; néanmoins, elles persévérèrent, en sorte que leur école commencée avec quelques pauvres enfants rassemblés à grand peine en allant les chercher de maison en maison presque contre leur gré et celui de leurs parents, finit, sous la bénédiction de Dieu, par devenir très-prospère.

A M. Winslow.

23 juin 1816.

« Malgré l'extrême chaleur du jour, j'ai eu de la joie dans mon école. Nous avons eu deux nouveaux enfants et ils étaient tous très-attentifs. Ma classe est bien composée, elle m'intéresse de plus en plus. Une femme de couleur qui est venue aujourd'hui peut lire, et vient chercher l'instruction religieuse. Elle semble avoir reçu la conviction du péché et de ses funestes conséquences depuis l'exécution du dernier criminel: elle a plus d'intelligence que la plupart des gens de sa caste et paraît touchée des choses religieuses, ou bien elle nous trompe indignement. Cependant, comme elle a une nombreuse famille qui dépend entièrement d'elle, je ne puis m'empêcher d'espérer qu'elle a de bonnes intentions puisqu'elle consent à la laisser si longtemps;

Mme S.... dit qu'on parle dans le monde de cette école comme d'une entreprise fort adroite, en ajoutant que les jeunes dames ont pris sur elles une rude tâche. Je me flatte que nous ne cherchons pas notre récompense dans l'approbation du monde; car s'il en était ainsi nous serions bien désappointées. Jamais je n'ai rien entrepris avec autant d'intérêt que cette école, et en même temps jamais je n'ai rencontré aussi peu d'encouragements. S'il n'en résulte aucun désavantage pour les enfants, je me réjouirai qu'il en soit ainsi, et j'espère que les conséquences en seront heureuses. Les chrétiens doivent sans doute sympathiser avec nous, mais ils ne nous le montrent pas. Qu'arrivera-t-il de tout cela? Dieu le sait. Mais il est toujours bon de s'humilier, car, froids et languissants comme nous le sommes, nous réalisons bien peu le but pour lequel nous fûmes placés dans ce monde, lequel ne consiste, certes pas, à boire, manger, dormir et puis mourir; mais à aller partout faisant du bien à l'exemple de notre divin Maître, sans faire cas de notre propre vie. »

On a besoin de se rappeler combien à cette époque les entreprises missionnaires semblaient étranges et presque téméraires, pour comprendre ce que rapporte Mlle Lathrop dans la lettre suivante sur l'opposition de ses amis; nous sommes heureux de pouvoir ajouter que ces mêmes personnes devinrent

par la suite très-favorables à la cause qu'elles combattaient alors, et que quelques-unes peuvent actuellement être comptées parmi ses plus fermes soutiens.

5 juin 1816.

« J'envoyai hier les lettres de MM. Hall et Newell à ma cousine Fanny, que je regarde, vous le savez, comme une de mes meilleures amies, en lui demandant instamment de me donner son avis sur leur contenu. Elle me les renvoya le même jour accompagnées d'une lettre dans laquelle elle ne m'en disait pas un mot, et se bornait à toucher légèrement le sujet en disant « qu'elle ne pouvait » ni ne voulait exercer aucune influence sur moi, » mais qu'elle m'engageait à considérer les choses » avec un peu plus de *calme.* »

» A mesure que vos plans de missions prennent plus de consistance, je deviens donc de plus en plus un objet de pitié, de blâme ou de ridicule. Le bon peuple de Norwich concentre trop complètement ses idées dans la petite enceinte de rochers qui l'environne, pour s'intéresser aux entreprises missionnaires. Si je voulais mettre mes amis à l'épreuve en leur appliquant ce vieux proverbe : *A friend in need, is a friend indeed,* « un ami à l'heure du besoin est un ami véritable, » il en est peu, je le crains, qui pussent le justifier. Elisa C. me manque

beaucoup. Son cœur est droit, sincère, affectueux, et si elle m'entendait mal juger, elle n'hésiterait pas à prendre ma défense et à se montrer ouvertement mon amie. Après elle, Rose aussi mérite ma reconnaissance ; mais, sauf elles deux et ma sœur F..., peu de personnes me témoignent l'intérêt auquel je m'attendais.

» Vous serez réjoui d'apprendre que quelques dames se sont enfin décidées à se réunir chez Mme H. pour prier ensemble le lundi après-dîner, de quinze en quinze jours. Nous voulons essayer aussi de former une société de femmes, qui aura pour but l'avancement du christianisme ; elle se réunira deux fois par mois et emploiera la soirée à fabriquer diverses espèces d'ouvrages propres à être mis en vente et dont la valeur s'appliquera à quelque objet de bienfaisance, peut-être à l'éducation des enfants païens. Un assez grand nombre de personnes paraissent s'intéresser à ce projet ; nous voulons cependant le tenir secret autant que possible, à cause de l'opposition qu'il pourrait rencontrer. »

Lundi 15. « Comment exprimer combien j'ai été heureuse aujourd'hui ! Nous nous sommes rencontrées sept chez Mme H... cette après-dîner. Nous étions assez nombreuses pour réclamer et attendre l'effet des promesses du Seigneur. Nous nous sentions ensemble comme des sœurs, et nous nous sommes séparées avec la persuasion qu'il nous avait

été bon d'être réunies. Nous avons résolu d'avoir une assemblée de prières chaque samedi avant la communion et d'observer quatre jours de jeûne dans l'année. Lundi prochain, nous sommes convoquées chez Mlle F. pour travailler à faire des gants et d'autres petits ouvrages; nous espérons que notre vente pourra s'élever à 30 dollars. Mes plans se réalisent si pleinement, que je ne saurais en être assez reconnaissante; ne manquez pas de prier pour nous. »

17 juillet 1816.

« Les traités et les livres me sont fort exactement parvenus; je lis avec un grand intérêt ceux qui concernent les missions, vous ne pouviez rien m'envoyer qui me fût plus agréable que les *Exercices* de M. Rowe. J'aurais voulu que vous vissiez mon père lisant, il y a quelques jours, à ma mère, les lettres de Horne; cette lecture semblait les attacher vivement tous deux. Ma mère me chargea de vous dire que la note relative à la convenance d'envoyer des missionnaires mariés avait été écrite probablement par un étudiant d'Andover qui désirait emmener une femme; mais qu'elle craignait pour celle-ci que M. Horne ne réussît à la décourager. Mon père ajouta : « Vous voyez, Henriette, quelle est l'opinion prononcée de M. Horne. — Oui, mon père, répondis-je; mais je vois aussi à la fin du livre ce

que disent les missionnaires les mieux placés pour résoudre cette question. — Ah! reprit-il, je ne m'embarrasse pas des notes. » Souvent il me parle des privations auxquelles je serai exposée, des usages bizarres auxquels il faudra me plier, comme, par exemple, de voyager sur un bœuf. Mais il affecte toujours un ton de plaisanterie qui ne me permet pas de croire qu'il songe sérieusement à ce que je quitte mon pays.

» Cette semaine j'ai senti plus que jamais l'importance de la détermination que je vais être appelée à prendre, c'est l'objet constant de mes pensées, de mes prières, jour et nuit. Dernièrement je me suis réveillée en sursaut dans une grande angoisse, ayant songé que Dieu me disait : « Il n'y a rien à faire pour toi chez les païens. » Je passai le reste de la nuit dans une extrême agitation; tout cela me fait désirer ardemment que votre prochaine lettre soit plus décisive que ne l'ont été les précédentes, et ne me laisse pas plus longtemps en suspens sur ce sujet. Oh! puissions-nous nous remettre à Dieu avec plus de foi et en regardant uniquement à sa gloire. »

Norwich, dimanche soir 21 juillet 1816.

« Combien je serais heureuse, si je pouvais vous faire partager mes jouissances de ce jour! Jamais mes écoliers ne m'ont causé autant de satisfaction

qu'aujourd'hui, et la femme de couleur a donné des preuves évidentes qu'elle est passée de la mort à la vie. Nous avions remarqué ses progrès de dimanche en dimanche, mais ce matin elle est venue à nous avec des sentiments tout nouveaux et elle a réjoui nos cœurs par le récit de ce que Dieu a fait pour son âme. N'est-ce pas là une ample compensation à toutes les difficultés que nous avons rencontrées dans l'établissement de notre école. Oh! puissent-elles être en grand nombre, les personnes qui béniront Dieu de les y avoir amenées! Une petite fille de ma classe me donne aussi beaucoup de plaisir. Elle est âgée de huit ans, et me parut très-ignorante des choses religieuses lorsqu'elle vint à l'école, mais depuis elle a fait beaucoup de progrès, et dès le commencement s'est montrée fort attentive. Dimanche dernier, je proposai aux enfants de lire chaque jour chez eux douze versets du Nouveau-Testament et de chercher à se rappeler quelque chose de ce qu'ils auraient lu pour me le répéter quand ils viennent à l'école. Cette petite fille fut une de celles qui se conformèrent à ma demande; elle m'a montré ce matin qu'elle avait lu saint Matthieu tout entier et douze chapitres de saint Marc. Je l'ai interrogée sur diverses parties de ces évangiles, elle a répondu sans hésitation à presque toutes mes questions concernant la naissance de notre Sauveur, les miracles opérés par lui,

sa transfiguration, sa mort, etc. Vous auriez eu du plaisir à l'entendre. Nous comptons environ quarante-sept écoliers, mais il en manque toujours un ou deux. »

A cette époque de sa vie, où un si grand combat se livrait dans l'âme de Mlle Lathrop, elle éprouvait une disposition à la mélancolie, due en partie à la faiblesse de son tempérament, mais qui avait été de bonne heure accrue par le choix peu judicieux de ses lectures presque toutes composées de poésies et de romans. Sans la grâce de Dieu qui purifia ses affections et empêcha ses sentiments de se concentrer sur elle-même, en excitant ses efforts bienveillants envers les autres, ce penchant aurait pu produire des résultats bien malheureux. Elle en déplora plus d'une fois par la suite les conséquences et souvent exprima son anxiété pour que ses jeunes sœurs ne se laissassent point séduire comme elle l'avait fait, par les ouvrages de goût et d'imagination. Elle sentait que, si l'on peut y trouver parfois une récréation, même un stimulant pour l'esprit, surtout après que le jugement a acquis de la maturité et que l'imagination a été placée sous le contrôle de la raison, il est fort dangereux pour les parents de permettre à leurs enfants la lecture des romans, quel qu'en soit le genre, même de ceux qu'on appelle romans religieux : de tels ouvrages présentent presque toujours une peinture fausse

ou exagérée des expériences du chrétien, et tendent à détourner les âmes de la simplicité et de la sobre réalité de l'Évangile. Elles substituent souvent aussi une disposition sentimentale à ces fermes principes de sainteté et d'abnégation qui conduisent celui qui les possède à chercher une entière conformité avec Christ, jusque dans ses souffrances et même dans sa mort. S'il est à craindre que la lecture des romans n'inspire du dégoût pour les réalités de la vie présente, en vous transportant dans un monde imaginaire, le danger des illusions est bien plus redoutable encore, lorsqu'il s'applique aux choses spirituelles; car, dans le premier cas, les conséquences ne sont que passagères, tandis que, dans l'autre, elles s'étendent jusqu'à l'éternité.

13 août 1816.

« Que n'étiez-vous là aujourd'hui pour entendre une conversation que j'ai eue avec ma mère relativement à ma vocation missionnaire! Jusqu'à présent j'avais, autant que possible, évité de toucher ce sujet, craignant de lui faire du mal dans l'état de santé où elle se trouvait, et par là je me refusais une grande satisfaction. Aujourd'hui, une circonstance accidentelle m'y a amenée, et ma mère m'a paru aussi calme que je pouvais le désirer. Elle est assurée que je suis en de bonnes mains, que Dieu

dirigera nos pas et que, selon les événements, il proportionnera sa force à mes besoins. Je ne pouvais espérer davantage, et cette certitude m'a donné plus de joie que je ne puis l'exprimer. »

Norwich, 28 octobre 1816.

« Mon cher ami,

» J'ai renvoyé de vous écrire aussi longtemps que je l'ai pu, dans l'espérance d'être mieux décidée à l'égard des missions, et maintenant encore je ne sais que vous dire. Vous pensez peut-être que j'ai eu assez de temps pour étudier mon devoir et mes sentiments; mais, quoique depuis une année ce sujet ait été présent à ma pensée plus habituellement qu'aucun autre, je suis encore dans les ténèbres et ne puis me fixer à rien. Quand le pourrai-je? je ne sais. Dieu veuille que ce soit bientôt; cet état de suspens est fort pénible; je ne puis vous dépeindre le conflit de mes pensées et de mes sentiments. Ma mère a essayé plusieurs fois de vous écrire, mais ce sujet l'affecte tellement, qu'elle ne peut en venir à bout: j'ai donc promis de vous dire ce qu'elle désirait. Sa plus grande inquiétude est, je crois, à l'égard de ma santé; elle pense que je ne pourrai supporter les fatigues de la vie missionnaire; ensuite elle allègue qu'il y a dans ce pays même un champ de travail fort étendu où vous

pourriez faire *beaucoup de bien.* Cependant elle n'ose pas se hasarder à vous influencer. Quant à moi, mon propre jugement dément parfois l'espoir de pouvoir me rendre utile. Je ne découvre pas en moi des facultés assez étendues; mon cœur peut être changé par l'influence du Saint-Esprit, mais je crains que mon esprit ne demeure borné et stérile, et que je ne puisse vous seconder. Il n'est ni de votre devoir ni de votre intérêt de me choisir pour compagne de vos travaux, si je ne suis pas capable de vous apporter quelque assistance; et si je consentais à me charger d'une tâche trop au-dessus de mes forces, je ne ferais assurément pas votre bonheur. Du reste, j'ai la confiance que ma mère sera soutenue par la grâce divine, si je suis appelée à la quitter; mais sa douleur sera bien grande; je crois qu'il existe peu de mères dont l'affection et la sollicitude pour leurs enfants soient aussi ardentes que la sienne. Si je pouvais être seule à souffrir, mon parti serait bientôt pris, mais il est cruel de frapper au cœur une telle amie! Vous voyez que je suis encore bien indécise, et je ne découvre jusqu'à présent aucune manière de trancher cette question difficile. Dieu seul peut venir à mon aide, aussi je veux m'abandonner à lui. »

Après avoir lu ce qui précède, le lecteur n'est point préparé à ce que, dans la lettre suivante, écrite une quinzaine de jours plus tard, Henriette

exprime une joyeuse et ferme conviction de ce que le devoir lui prescrivait sur cet important sujet. Mais notre jeune amie était une enfant de la foi enseignée par le Saint-Esprit. Elle croyait que Dieu était puissant pour dresser son sentier devant elle, et plus elle se voyait environnée de ténèbres, plus elle cherchait la lumière qui devait les dissiper. Aussi après ces temps d'attente et de prière, la lumière resplendit-elle sur son âme avec tant de clarté et de force que jamais; dès-lors, elle ne put mettre en doute la volonté de Dieu à son égard. De plus, quoique sa santé ne soit jamais devenue robuste, les craintes de ses amies ne furent point réalisées, et dans l'opinion des médecins, sa vie fut même prolongée, par son séjour aux Indes, au-delà de ce qu'on pouvait espérer. L'éditeur saisit cette occasion pour faire observer que l'article de la santé et le soin d'approprier certaines constitutions à certains climats, devraient être plus soigneusement considérés par les missionnaires des deux sexes, qu'ils ne le sont en général. L'avis de médecins consciencieux et éclairés, bien disposés pour la cause des missions, devrait toujours être recherché et accueilli avec une extrême déférence.

Norwich, 10 novembre 1816.

« Quand j'aurais dix mille langues, il me semble que je ne pourrais exprimer ma gratitude pour la

lumière et la consolation qui m'ont été envoyées d'en-haut ! Oh! oui, mon âme, célébrons le Seigneur et exaltons son nom tous ensemble. Pendant plusieurs semaines j'avais cherché la clarté, mais je ne voyais que ténèbres; lorsqu'il y a peu de jours, enfin, Dieu a daigné m'amener au pied de la croix avec une soumission toute filiale, il m'a conduit jusque-là pas à pas pour me faire entrer avec lui dans une communion plus intime et plus douce que je ne l'avais jamais goûtée auparavant. Aujourd'hui que je me repose entièrement sur l'amour de mon Dieu, les objections qui tenaient à ma santé et à la répugnance de mes amis me semblent avoir perdu de leur importance. Quant au premier point, je suis assurée d'avoir aussi bonne chance de supporter le voyage et le climat, que l'avait Mme Nott quand elle quitta l'Amérique; et pour ce qui concerne les études préalables, n'ai-je pas lieu de croire que, si Dieu m'a réservé une œuvre parmi les païens, il me prépare à l'accomplir ? Les larmes silencieuses, que l'affection et la sollicitude paternelles arrachent à de tendres parents, auraient plus de pouvoir pour m'ébranler, si je n'avais la confiance que ce bras tout-puissant sur lequel je m'appuie saura bien les soutenir, et que mon Dieu sera aussi leur Dieu. Quoique nous soyons appelés à une séparation particulièrement pénible et prématurée, notre course ici-bas s'achèvera

bientôt. J'éprouve une douceur inexprimable à recommander ces chers parents à la grâce divine, étant assurée qu'il leur sera donné de faire sans regret le sacrifice de leur enfant, afin qu'elle puisse contribuer au salut des âmes qui périssent. Que ma famille soit constamment rappelée dans vos prières, ô mon ami! puissions-nous désormais être fidèles aux vrais intérêts de nos propres âmes, aussi-bien qu'à la cause de Christ. Nous sommes, vous le savez, fort sujets à l'erreur; mais, « pré» sentons nos besoins à Dieu, avec des prières et » des supplications, en y joignant des actions de » grâces. »

Mardi, 12 *novembre*. « D'où vient qu'il m'est accordé d'être si pleinement satisfaite de la décision à laquelle je me suis fixée? Lorsque j'envisageais à l'avance la possibilité d'un pareil choix, je m'attendais à n'y parvenir qu'avec une foi bien faible et un esprit presque frappé d'incapacité à la suite de tant d'agitations et de doutes; mais, au contraire, la transition de cette lutte pénible à un état de paix et de joie a semblé retremper toutes mes facultés. Je sens en moi une nouvelle force, une nouvelle ardeur, et je voudrais déjà être à l'œuvre. Vous pensez peut-être que j'oublie combien de qualités me sont maintenant nécessaires pour accomplir ma tâche; non assurément, mais ma consolation et mon soutien se fondent sur l'assu-

rance que Dieu « accomplira sa force dans mon in-
» firmité. »

6 *décembre.* « Ma bonne grand'mère m'a demandé de lui prêter mon bras cet après-midi pour faire une course dans le voisinage. Nous avons d'abord visité une respectable famille dont l'une des filles s'est dernièrement mariée; le mari a fait faillite. Sa mère et ses sœurs l'ont reçue avec empressement et s'efforcent d'apporter à son malheur tous les adoucissements possibles ; combien cette situation est différente de la solitude et du dénuement qu'une femme peut être exposée à rencontrer dans une contrée étrangère; mais, autant les cieux s'élèvent par-dessus la terre, autant notre Ami céleste l'emporte sur tous les amis terrestres. Nous avons ensuite dirigé nos pas vers la demeure d'une veuve dont la fortune, quoique médiocre, lui permet cependant de vivre avec aisance dans une riante et paisible retraite; mais un cœur de prière n'habite pas sous ce toit! Nous sommes entrés dans la maison du riche, et nous y avons trouvé la maladie versant de l'amertume sur toutes les jouissances du luxe et de la vanité. Enfin, la félicité domestique s'est montrée à nous avec tous ses charmes. Au milieu d'un aimable entourage de parents et d'amis, une femme voit ses jours, ses mois et ses années s'écouler avec rapidité; par elle, tous les désirs sont prévenus, tous les cœurs pleinement satisfaits;

ses devoirs, sa sphère d'utilité, tout se concentre dans le bonheur de sa famille et de son mari. Mais *moi*, pourrais-je vivre pour cela seulement? Dieu m'en préserve! Tant que j'aurai des mains pour travailler, et qu'il y aura des païens qui périssent parce que l'Évangile ne leur est pas envoyé, mes jours et mes heures de loisir leur seront consacrés. Il y a pour moi quelque chose de rebutant dans la vue de la prospérité mondaine; elle détourne le cœur de Dieu. »

19 janvier 1817.

« J'ai le plaisir de vous annoncer que mon amie, Mme L..., est venue me visiter. Vous pouvez vous rappeler qu'elle avait vivement combattu mon projet de départ. Maintenant elle dit que la lettre dans laquelle je lui exposais mes vues sur ce qui me semblait être mon devoir, etc., l'a presque convaincue que j'ai raison ; elle a trouvé ma santé beaucoup meilleure que lors de notre dernière entrevue et a ajouté : « Henriette, je ne vous fais plus la moindre objection. » Cela m'a particulièrement réjouie, parce que dès mon enfance j'avais été habituée à prendre conseil de cette amie. Mais ce qui remplirait votre cœur de reconnaissance, si vous pouviez en être témoin, c'est la conduite que ma bonne mère a maintenant adoptée à mon égard. Tant qu'elle a cru pouvoir exercer quelque influence sur

moi, elle a tout mis en œuvre pour me retenir, mais depuis qu'elle me voit complètement décidée, elle évite avec soin tout ce qui pourrait m'ébranler ou accroître mon embarras ; elle est presque embrasée elle-même aujourd'hui d'une ardeur missionnaire, ou du moins elle fait preuve d'une sérénité et d'une résignation peu communes ; je n'entends plus dans ma famille une seule parole d'opposition : tous, au contraire, cherchent à me tendre la main plutôt qu'à susciter des difficultés autour de moi. »

CHAPITRE III.

Dévouement aux missions. — Visite à Litchfield et à Newhaven. — Mariage. — Voyage. — Embarquement.

Le devoir de Mlle Lathrop lui semblait désormais nettement tracé : à moins qu'une direction imprévue de la Providence ne lui défendît d'échanger les douceurs de la famille et de la patrie, pour les travaux de la vie missionnaire, elle était résolue à se rendre au milieu des païens, à la seule réserve que ce fût réellement la volonté du Seigneur. Voyait-elle naître quelque obstacle à son entreprise, elle n'éprouvait d'autre crainte que celle de la désapprobation de Dieu. Que de fois on l'entendit répéter : « Je ne redoute ni les dangers, ni les sacrifices ;

mais je tremble de me précipiter dans le service du Seigneur sans qu'il m'y ait lui-même appelée! »

Il n'y avait de sa part ni hésitation, ni doute. Elle avait tout déposé sur l'autel et attendait seulement que son offrande fût acceptée. Aussi, lorsque des retours de sa mauvaise santé ou d'autres circonstances, survenues pendant les deux années qui s'écoulèrent entre l'époque de sa résolution et celle de son départ, mirent par moments sa foi à l'épreuve, jamais rien ne put ébranler le fondement sur lequel elle reposait. Le motif qui la faisait agir était indépendant des circonstances par lesquelles un changement aurait pu être produit; il ne provenait point du vain désir de faire parler d'elle, du dégoût de sa position ou de l'amour de la nouveauté; mais la charité la plus vraie remplissait son cœur; elle avait été émue de pitié pour ces nations plongées dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et la pensée de ce qu'elle pourrait faire pour les secourir n'avait cessé de la préoccuper. Elle s'était écriée : « Seigneur, que veux-*tu* que *je* fasse? » Et aussitôt qu'une voix intérieure lui eut répondu : « Voici le chemin où tu dois entrer, » sans consulter la chair, ni le sang, elle s'était empressée d'y marcher. C'est ce qui résulte avec évidence de son journal et de ses lettres jusqu'au temps de son embarquement.

18 *janvier* 1817. « J'ai médité aujourd'hui sur

les glorieux travaux attachés à la vocation d'un missionnaire. Mais, tandis qu'un si grand nombre de personnes sont plus dignes que moi de cet honorable emploi, et mieux douées pour s'en acquitter avec succès, comment se peut-il que mon Père céleste me permette d'espérer le beau privilége d'aller instruire les païens? Ah! sans doute, Christ sera ma force; mais, ô Dieu de toute grâce! purifie mes intentions et ne souffre pas que ton saint Evangile devienne un sujet de scandale à cause de moi. »

22 *février*. « J'ai examiné ce soir l'état de mon cœur, et l'ai senti fatigué des faux biens de la terre et du souci qu'ils entraînent après eux. J'ai jeté les yeux hors de la fenêtre. La fonte rapide de l'épaisse couche de neige qui a si longtemps couvert le sol m'a rappelé la disparition prochaine de toutes nos perspectives terrestres. Tout ce que je possède en ce monde me semblait aussi fragile que ces flocons si facilement dissipés. Le vent souffle sur nous et nous nous envolons; et parmi les choses d'ici-bas, rien ne me paraissait assez digne d'envie pour me faire désirer d'y prolonger mon séjour. Mais quand j'élevais mes regards en haut, l'éternité se présentait à moi sous des couleurs si ravissantes, que j'aurais voulu déjà prendre place parmi les habitants du ciel. Cependant, quoique je ne tienne pas à ce monde pour les jouissances qu'il procure, si je puis m'y rendre utile à la cause de mon Sauveur, je désire

avoir encore quelques années à y passer ; et je sens que, mener une vie de renoncement en travaillant parmi les païens, est le but vers lequel tendent les vœux de mon cœur. Tandis que je méditais sur les scènes de la nature et sur l'ordonnance pleine de sagesse que Dieu a déployée dans la formation de mon âme et de mon corps, j'éprouvais la curiosité de savoir si les pauvres ignorants Indous sont susceptibles des mêmes sentiments dont je suis quelquefois agitée, et je me disais que s'il en est ainsi, enveloppés qu'ils sont d'épaisses ténèbres, quant à leur avenir, l'existence doit peser sur eux comme un pénible fardeau. Que d'actions de grâces ne dois-je pas rendre à Dieu pour m'avoir fait connaître ce baume céleste qui guérit toutes les blessures! Non, la plus longue vie ne suffirait pas pour acquitter l'immensité de ma dette. Dieu de mon salut, ne permets point que je murmure contre la prolongation de mon exil ici-bas; fais plutôt que je me réjouisse, s'il m'est donné d'employer de longues années à ton service! »

Dans l'été de 1817, Henriette vint à Litchfield, en Connecticut, pour y entreprendre un cours de lectures théologiques avec le révérend docteur Beecher. Mais elle fut bientôt obligée de l'interrompre à cause de l'atteinte que l'application aux études portait à sa santé. Elle écrivit de là quelques lettres à sa famille.

A son frère, en Ohio.

Litchfield, 22 juillet 1817.

« Mon cher frère,

» La soirée d'aujourd'hui est délicieuse, mais au lieu d'en aller jouir au-dehors, je me sens disposée à la solitude, en sorte que je prends la plume pour causer avec vous. Avant l'arrivée de cètte lettre vous aurez appris par nos amis de Norwich, quelle grâce Dieu m'a faite en me plaçant dans la famille de M. Beecher, dont l'accueil a dépassé mon attente; cependant, quoique je ne sois pas aussi éloignée que vous du toit paternel, je sens péniblement ma séparation d'avec nos bien-aimés parents. Moi aussi, je me trouve environnée d'étrangers. O mon frère, mon cher Daniel, puisque nous sommes pèlerins et voyageurs sur la terre et que nous marchons vers une meilleure patrie, il nous est bon, sans doute, de ne point posséder de *cité permanente*, en un monde où notre Seigneur et notre Maître n'eut pas un lieu pour reposer sa tête.

» Les missionnaires qui, depuis si longtemps attendent le moment de partir pour l'Orient, vont mettre à la voile dans deux ou trois mois; cet événement me touche de près, car si Dieu le permet, je ferai partie du départ qui suivra celui-ci. Quand

je pense à la courte mesure de nos jours et à l'avantage qu'il y a de consacrer sa jeunesse au service du Seigneur, je m'afflige que jusque-là, il faille encore attendre deux ans. Mais vous me connaissez trop bien pour croire que je hâte par mes vœux le moment de quitter ceux qui me sont si chers. Quand je considère ce côté du tableau, mon cœur est prêt à défaillir; cependant je ne crains rien, sinon que le Seigneur cesse de me diriger selon sa volonté. Si vous m'aimez priez souvent, priez journellement pour que ce malheur ne m'atteigne jamais. »

Litchfield, 19 août 1817.

« Ma chère mère,

» Il y a sûrement quelque chose de plus qu'une simple émotion de joie dans ce que j'ai éprouvé ce soir à la réception de ce paquet de lettres, dont aucune ne m'a été aussi précieuse que la vôtre. Jamais auparavant vous ne m'aviez dit avec autant d'abandon que vous êtes satisfaite de la décision que j'ai prise, quoique votre conduite vis-à-vis de moi m'eût préparée à cet aveu, et m'eût donné la douce assurance que Dieu dispose par degrés votre cœur à me dire sans répugnance un long adieu. Jusqu'ici chaque lettre de la maison paternelle me rattachait plus étroitement à ma chère famille et rendait plus amère la perspective de la séparation; de quelle nature différente sont aujourd'hui mes

sentiments! Certainement je ne vous aime pas moins, mais avec la force que m'inspirent votre calme et votre courage, je pourrais m'enfuir au bout de la terre sur les ailes du vent, et penser seulement au bonheur de me dévouer entièrement à Christ, avec l'entière approbation de mes plus tendres amis. O ma chère mère, Dieu a été avec vous « dans six afflictions et même dans sept; » il s'est toujours tenu à votre main droite, et quand l'épreuve sera multipliée, il ne vous abandonnera pas. »

Combien il serait à souhaiter que les sentiments chrétiens exprimés dans la citation suivante fussent réellement ceux de tous les parents pieux! Mais si leur piété est sincère, s'ils possèdent l'esprit de Celui qui envoya son Fils unique remplir une mission d'amour sur la terre, comment pourraient-ils ne pas en être pénétrés! Prétendraient-ils avoir entièrement donné leurs enfants au Seigneur et se réserver en secret le droit de disposer d'eux? Ce serait renouveler le funeste exemple d'Ananias et de Saphira. Recueillons donc avec respect les paroles de la tendre mère qui, après avoir fait le sacrifice d'une fille bien-aimée, a encore eu le courage de consacrer trois autres filles chéries à la même carrière, et a consenti pour l'amour du Seigneur, à être laissée dans la solitude et le veuvage aux approches de la vieillesse.

A M. Winslow.

New-Haven, 3 septembre 1817.

« Toutes les lettres de ma mère témoignent qu'elle est admirablement soutenue; la dernière qu'elle m'écrivit à Litchfield a rempli mon cœur de gratitude et de joie; je vous en transcrirai une partie. En parlant d'une amie venue de quelque distance pour la voir, elle m'écrit : « J'ai beaucoup » joui de sa visite, parce qu'elle m'a entretenue de » sujets particulièrement intéressants; mes amis » se méprennent sur mes vrais sentiments, quand » ils évitent avec soin d'aborder la question qui » touche de si près à mon cœur, car je puis pen- » ser avec calme à votre entreprise future et en » parler même avec satisfaction. Mon amie remar- » qua que c'était un motif d'actions de grâces, et » en effet, si je puis m'exprimer ainsi, je me sens » *partiellement* reconnaissante, à cause des dis- » positions qui vous portent à vous dévouer vous- » même au Seigneur. Avec quelle ardeur j'ai désiré » et demandé que mes enfants devinssent les ob- » jets de la grâce de Dieu et des instruments en » sa main pour amener des âmes à Christ! Et » maintenant, serait-ce à moi de vouloir fixer en » quel lieu et de quelle manière ils doivent servir » ce bon Maître, qui a si souvent répondu à mes » prières et m'a accordé au-delà de ce que je lui

» demandais? Non, mon enfant, je crois que j'ai
» été préservée de cette inconséquence, je crois
» que je suis disposée à laisser à l'infinie Sagesse la
» direction de toute chose, et puisque vous avez
» maintenant la conviction de votre devoir, je ne
» veux pas revenir sur votre détermination. » Ne pensez-vous pas, mon ami, que ce changement dans les sentiments et les opinions de notre chère mère est un indice assuré que la main de Dieu a conduit cette affaire! Un autre motif de reconnaissance est mon retour à la santé, et surtout le vôtre qui a bien plus d'importance encore. Que te rendrons-nous, ô notre Dieu; permets-nous de nous dépenser pour ton service et de ne plus vivre que pour toi! »

Fragment de journal du 26 *juillet* 1818.

« Mon cœur et ma foi ont été mis à une rude épreuve par la proposition faite à M. Winslow de se rendre dans l'Amérique du Sud; il hésite n'étant pas certain d'y voir la volonté de Dieu; quelquefois cependant, il pense qu'il devrait y aller; ses frères inclinent à cette opinion; mais il ne voudrait rien faire sans connaître mes vues, et moi, quoique j'éprouve la profonde conviction que s'il entreprend ce genre de mission nous ne nous reverrons pas dans ce monde, je ne crois pas devoir m'opposer à son dessein. Puisse Dieu m'accorder la grâce de dire tou-

jours, ainsi que je l'ai fait depuis que cette idée a été mise en avant: « Si c'est la volonté du Seigneur, lors même qu'il en pourrait résulter la mort de mon ami, je ne ferai pas la moindre objection. »

Ce dernier extrait, dans lequel on ne peut qu'admirer le courage et la soumission de M[lle] Lathrop se rapporte à la proposition faite par des amis des missions de New-York, d'envoyer deux candidats missionnaires d'Andover entreprendre un voyage d'exploration dans l'Amérique du Sud. Après un mûr examen, M. Winslow, ayant été amené à ne pas l'accepter, cette mission fut confiée à MM. Brigham et Parvin.

Au mois de septembre, Henriette fit une visite à New-Haven, où elle eut le plaisir de rencontrer des chrétiens animés d'une foi très-vivante. Il serait à désirer que les remarques consignées dans la lettre ci-dessous, sur la négligence dont on se rend coupable envers les pauvres et les ignorants de nos propres contrées, fussent moins souvent applicables au milieu de nous. Par rapport aux catholiques romains qui sont en si grand nombre dans notre patrie, si l'on se lamentait moins de les voir arriver d'outre-mer, puisqu'on ne peut l'empêcher, et qu'on leur montrât plus de bienveillance, qu'on prît des mesures plus actives pour leur instruction et pour amener de bonne heure leurs enfants sous l'influence de la vérité, quelques-uns des maux

qu'on redoute pourraient, avec la bénédiction de Dieu, être prévenus. Il y aurait beaucoup à faire dans les pays où l'éducation de la jeunesse se trouve sous la direction des papistes, pour appeler l'attention des protestants sur le danger d'envoyer leurs enfants dans les écoles dirigées par les membres de ce clergé, pour étendre le système des salles d'asile et des écoles du dimanche, et balancer par d'abondantes distributions de Bibles et de Traités l'atmosphère ténébreuse dont s'environne le papisme. Mais les chrétiens sont en général peu pénétrés de la responsabilité personnelle qui pèse sur eux à ces différents égards; ils trouvent plus aisé de déclamer contre l'ignorance et le vice que de s'occuper sérieusement à y porter remède. L'intéressante personne dont nous retraçons l'histoire fut préservée de tomber dans cette inconséquence; tandis qu'elle embrassait dans les vues de sa charité les peuples plongés dans le paganisme, les souffrances du nécessiteux, les besoins de l'ignorant étaient soulagés près d'elle, et les devoirs de famille, de voisinage et de patrie, n'échappaient point aux énergiques efforts de ce cœur si bienveillant. C'est ainsi que le missionnaire doit se préparer à ses futurs travaux, agissant d'abord sur ce qui l'entoure, puis agrandissant toujours le cercle de son influence jusqu'à ce qu'il atteigne les contrées où l'Evangile n'a point encore pénétré.

New-Haven, 13 septembre 1818.

« Je suis surprise de trouver dans cette ville tant de pauvres ignorants qui semblent destitués de tout moyen d'instruction. La maison de secours est dans un état déplorable ; elle contient plus de 80 personnes, dont pas une seule ne possède quelque apparence de piété. J'y ai trouvé deux femmes de couleur qui ne savent pas ce que c'est que le péché. L'une d'elles qui est presque mourante m'avoua qu'elle avait entendu dire quelque chose de Jésus-Christ ; mais elle ne se rappelait plus ce que c'était et paraissait n'avoir aucune idée de la mission qu'il est venu remplir dans ce monde ; cette pauvre femme n'avait jamais prié ; quand je lui demandai si elle connaissait la prière du Seigneur, ou en d'autres termes : Notre Père, etc., elle répondit qu'elle ne l'avait jamais entendue, mais qu'elle essayerait de la répéter après moi.

» Nous avons lieu d'espérer que la génération future ne sera pas semblable à celle qui la précède, car de nombreux moyens sont mis en usage pour faire pénétrer chez elle, dès l'enfance, les premiers principes de l'Evangile. Mais faut-il que tout ce peuple qui se hâte vers l'éternité soit regardé comme sans espérance, parce qu'il ne peut ou ne veut pas devenir membre des écoles du dimanche ? Je suis pénétrée de la nécessité de travailler effica-

cement à la conversion de ces pauvres âmes ; car, comment pouvoir se réjouir en Sion, tandis que ces multitudes vivent et meurent dans l'ignorance à ses portes ? »

Dans l'automne de cette même année, l'éditeur de ces Mémoires fut désigné pour la mission de Ceylan, conjointement avec MM. Spaulding et Woodward. Leur ordination, ainsi que celle de feu M. Fisk, se fit à Salem, le 4 novembre; ce fut une cérémonie touchante et solennelle. Dans la soirée de ce jour, il y eut une réunion de onze frères, qui tous s'étaient dévoués aux missions étrangères. Parmi eux, outre les quatre nouveaux ministres du Seigneur, se trouvaient Parson qui accompagna Fisk en Palestine, Temple et Goodell qui, un an après, se joignirent à la même mission, Bingham qui alla aux îles Sandwich, et Byington qui se consacra aux Indiens de l'Amérique du Nord. Ils formèrent un cercle, et joignant leurs mains, chantèrent le cantique : *When shall we all meet again?* « Quand serons-nous de nouveau réunis? » Hélas! en peu de mois ils furent dispersés aux quatre coins de la terre, et il ne s'écoula pas longtemps avant que deux d'entre eux, dont les pieds avaient foulé la Terre-Sainte, fussent appelés à entrer dans leur repos. Chers compagnons de mes longues études, vous dont la ferveur ranimait en moi le zèle et l'esprit missionnaire, vous à qui j'ai

dû quelques-unes des heures les plus bénies qui aient marqué ma carrière religieuse, si je puis espérer de m'asseoir un jour avec vous sur la céleste montagne, je n'envierai pas de plus beau privilége que celui de marcher sur vos traces dans le sentier rude et pénible que vous avez parcouru ici-bas !

On s'attendait à ce que le départ des missionnaires suivrait de près leur ordination ; mais un passage pour les Indes ne s'étant pas présenté, on fut obligé de le différer. Ce fut à Norwich, le 11 janvier 1819, que Mlle Lathrop échangea son nom pour celui de Mme Winslow; aussitôt après son mariage elle partit avec son mari pour aller visiter des amis dans le Vermont; en s'y rendant, ils passèrent à Andover, où l'impression de son *Essai sur les Missions* retint quelque temps M. Winslow. Ce fut de là qu'Henriette écrivit dans son journal les lignes suivantes :

30 *janvier*. « Les sentiments qui ont rempli mon cœur à l'époque de notre mariage et pendant les jours qui l'ont précédé, ne se peuvent décrire: je crois que je comprenais toute la gravité de l'engagement que je contractais; mais je me sentais heureuse, et j'espère que la reconnaissance se mêlait à mon bonheur. En même temps, quand je considérais combien mon mari aurait besoin de la douceur de Moïse et de la patience de Job,

pour supporter mes infirmités, j'étais prête à dire : « Seigneur, épargne-lui cette épreuve. » Cet événement se lie aussi à une séparation douloureuse ; bientôt mes chers parents et amis ne verront plus mon visage.... Mais la pensée que le Seigneur a des grâces en réserve pour eux me soutient. Nous quittâmes leur maison le troisième jour après notre mariage et voyageâmes agréablement jusqu'à Boston où nous vîmes quelques personnes; de là, nous vînmes ici par Salem et Newburyport. Partout le Seigneur nous a fait trouver des amis qui, pour l'amour de lui, nous ont reçu avec beaucoup de bonté. Que son saint nom en soit béni ! Combien nous devrions aimer ceux qui nous accueillent pour l'amour de Jésus, et non pas seulement par égard pour nous-mêmes ! »

Andover, 22 janvier 1819.

« Chers parents, frère et sœurs,

» La lettre que j'ai reçue de vous ce matin mérite nos plus tendres remerciements. Il est impossible de dépeindre les émotions que sa lecture nous a fait éprouver ; mais comment se peut-il que nous oubliions sans cesse tout ce que nous devons à Celui qui manifeste si constamment son support et son amour envers nous ? Votre résignation, et mieux que cela, je dois dire, votre gracieux acquiesce-

ment à nos vues, nous fournit un nouveau motif de reconnaissance, et nous encourage à entrer joyeusement dans la voie qui s'ouvre devant nous. Mon cher père parle de la soirée qui a suivi notre départ comme ayant été bien triste; nous partageâmes aussi cette impression quoiqu'entourés de tout ce qui aurait pu la dissiper. Néanmoins, j'ai le sentiment que notre chagrin aux uns et aux autres était modéré par la pensée que cette séparation n'était pas la dernière. Oui, dans peu de jours nous nous retrouverons encore dans notre heureux cercle de famille; puis, viendra un autre départ.... Mais pourquoi parler de cela? car une autre réunion nous est réservée, et si nous sommes les enfants de Dieu, elle ne sera plus suivie d'aucun déchirement. Oh! veuille le Seigneur nous sanctifier *tous* entièrement, nous employer utilement à son service et enfin nous prendre tous à lui. »

Samedi. « Voici la première matinée où j'ai vu briller le soleil depuis mon arrivée à Andover. Si ma mère et mes sœurs pouvaient voir combien je suis confortablement établie dans ce beau jour auprès de nos bons amis, elles élèveraient leur cœur à Dieu avec actions de grâces et me reprocheraient d'être insensible aux marques multipliées de sa bonté, en me livrant à de sombres pensées. Assurément, j'ai de quoi me trouver heureuse autant qu'on peut l'être dans ce corps de péché, et

je le suis en effet, si mes parents le sont aussi; car mes jouissances sont étroitement unies aux leurs; mais en même temps, je sens que Dieu nous accorde un privilége, lorsqu'il nous permet de faire un sacrifice à Celui qui a gratuitement donné sa *vie* pour nous. »

Il serait intéressant de suivre Mme Winslow dans les récits qu'elle donne de son voyage dans le Massachusset, le New-Hampshire et le Vermont, où elle visita, pour la première et la dernière fois, de bons et nombreux parents, et où elle eut d'édifiantes entrevues avec des amis chrétiens qui ne cessèrent dès-lors de porter un profond intérêt à elle-même et à sa mission. Mais nous devons nous hâter de retourner en Connecticut. Mme Winslow y revint à la fin de mars, et reçut bientôt l'information tant désirée qu'un passage pour les Indes était arrêté pour elle et son mari, sur un navire qui dans deux mois devait mettre à la voile. Les délais auxquels elle avait dû se soumettre, quoique pénibles à certains égards, lui avaient donné tout le temps nécessaire pour des préparatifs qui trop souvent se font d'une manière précipitée; mais le grand avantage qui en résulta surtout fut l'adjonction de M. et Mme Scudder à la mission de Ceylan. Henriette exprima ses sentiments et ceux de sa famille à l'approche de son départ, dans une lettre qu'elle écrivit à son mari, momentanément à Boston.

« Votre lettre de Boston m'a été remise cette après-midi. Je suis réjouie d'apprendre qu'un navire se prépare à nous transporter aux Indes, et je puis vous dire que depuis longtemps aucune nouvelle ne m'a causé une aussi vive impression. Ma famille semble sympathiser avec moi jusqu'à un certain point; je crois, en effet, que c'est pour nous tous un soulagement d'être tirés de cet état de suspens et d'attente dans lequel nous vivons depuis quelques mois. Notre prochain départ a été annoncé dans la réunion de ce soir, et de ferventes prières ont été prononcées pour que nous soyons gardés dans toutes nos voies et rendus capables d'opérer beaucoup de bien. Notre cher père a commencé le premier à prier et nous a donné une grande édification, en même temps qu'il a été un sujet d'étonnement pour ceux des assistants qui n'avaient pas encore vu l'efficace de la grâce se manifester en lui. Je me sentais soutenue, consolée, et je bénissais Dieu de m'avoir donné un tel père. MM. G... et C... ont prié ensuite et ont exprimé tout ce que je pouvais désirer. Mon frère nous écrit de New-York qu'il a visité le docteur et Mme Scudder, et les a trouvés bien intéressants. »

Le jour avant celui où elle quitta la maison paternelle, Mme Winslow adressa les lignes suivantes à celle de ses sœurs qui devait la remplacer dans ses devoirs de famille; cet écrit montre la bonté de

son cœur et son pressant intérêt pour ceux dont elle allait se séparer.

23 *mai.* « Pour accomplir fidèlement ses devoirs journaliers et contribuer au bonheur domestique, une parfaite égalité de caractère est de la plus grande importance; à cet égard on peut dire qu'il n'est point de caractère assez foncièrement mauvais pour ne pouvoir être changé, sous l'influence de la grâce divine. Quant à l'impatience qui naît de la contradiction, j'ai éprouvé après en avoir fait un sujet de prière, que le silence est le meilleur moyen d'y remédier. Supportez avec patience les infirmités des autres. Rappelez-vous que quoiqu'ils aient peut-être des torts que vous ne partagez pas, vous méritez beaucoup plus qu'eux d'être reprise sur d'autres points. Cette pensée vous conduira toujours à estimer les autres « plus excellents que vous-même. » Que vos *manières* soient d'accord avec vos sentiments. Si elles manquent de douceur vous ne pourrez gagner l'affection, ni vous assurer l'estime des personnes avec lesquelles vous vivrez. Un geste ou un regard font quelquefois plus pour troubler la paix que beaucoup de paroles. Veillez donc sur votre contenance aussi bien que sur votre langue. Soyez diligente: ne perdez pas un moment; soit que vous parliez ou que vous écoutiez, ne permettez pas à vos mains de demeurer oisives. Etudiez-vous du matin au soir à faire toutes choses le mieux

possible et ne pensez pas avoir convenablement rempli votre journée si vous n'avez réussi à faire quelque bien. Notre chère mère et nos petites sœurs doivent être les principaux objets de vos soins, c'est à elles qu'appartiennent avant tout votre temps et vos pensées; le bonheur de notre mère bien-aimée dépend maintenant en grande partie de vous; soyez attentive à lui plaire, sacrifiez-lui tout, à l'exception de vos *principes*, et ne laissez jamais supposer à elle et à notre père qu'il vous en coûte de vous dévouer à eux. Cherchez vos jouissances dans le renoncement à vous-même pour les autres, et ne suivez pas mon exemple à cet égard, ni à beaucoup d'autres. Pensez que l'avenir des deux chères petites est entre vos mains, portez-les dans votre cœur devant Dieu continuellement; cherchez la direction de son Esprit dans toutes les instructions que vous avez à leur donner; qu'il ne se passe jamais une heure sans que vous vous occupiez d'elles, tant qu'elles seront confiées à votre surveillance spéciale, et faites en sorte que le bien de ces jeunes âmes soit votre premier désir et votre première affaire.

» Quant à votre extérieur, prenez pour modèle ce Jésus doux et humble de cœur qui n'avait pas un lieu pour reposer sa tête; méprisez toute vanité, recherchez l'ordre et la propreté, mais non pas l'élégance; rappelez-vous toujours que votre argent

n'est point à vous, mais au Seigneur, et que vous le lui dérobez, quand vous le dépensez sans nécessité.

» Et maintenant, ma chère sœur, je vous recommande à mon Dieu qui est votre Dieu. Soyez sans inquiétude en me remettant à lui, votre récompense est assurée; regardez toujours au Sauveur; quand nous nous retrouverons près de lui, que ce ne soit pas pour déplorer nos infidélités, mais pour le glorifier ensemble à jamais.

» Adieu, adieu. — A vous par tous les liens de la nature et de l'affection. »

HENRIETTE.

Mme Winslow fut accompagnée à Boston par sa mère, et c'est de là qu'elle écrivit ce qui suit :

Boston, 31 mai 1819.

« Tandis que ma bonne mère est sortie avec Mme C... et M. Winslow, je profite de quelques instants de loisir pour écrire à ma bien-aimée sœur et aux autres amis de la maison paternelle. Si vous avez reçu notre lettre de jeudi dernier, vous devez peu vous attendre à revoir maman demain. Mais elle est actuellement presque déterminée à vous rejoindre ce jour-là, quoique notre départ soit différé d'une semaine. Vous n'aurez pas de peine à comprendre combien sa présence ici nous a été pré-

cieuse ; je crois qu'elle-même ne regrettera pas d'y être venue avec nous. En effet, nous avons eu des moments de jouissance qui auraient été appréciés par chacun de vous ; toutes nos visites se sont terminées par le chant des cantiques et par la prière, et les entretiens tendaient à nourrir nos âmes et à les fortifier pour le temps où elles languiront faute de communion spirituelle et fraternelle. »

Enfin la petite troupe missionnaire, au milieu des larmes et des prières d'amis nombreux qui l'accompagnèrent jusqu'au vaisseau, mit à la voile, de Boston, le 8 juin 1819, à bord du brick l'*Indus*, capitaine Wills, destiné pour Calcutta.

CHAPITRE IV.

Événements pendant la traversée. — Attention donnée à la religion à bord de l'*Indus*. — Arrivée à Calcutta. — Détails sur cette contrée et sur les natifs. — Passage à Ceylan.

Brick l'*Indus* en mer, 21 juin 1819.

« Mes chers parents attendent sans doute de leur enfant absent cette confiance illimitée à laquelle ils l'autorisaient sous le toit paternel. Je sens que vous avez des droits incontestables sur tous les moments que je pourrai dérober à la grande affaire de ma vie. Aussi je vous promets de ne rien négli-

ger pour compenser à quelque degré le sacrifice que vous avez fait en me donnant à Dieu et aux païens. C'est donc à vous, chers protecteurs de ma jeunesse, que j'adresserai de temps à autre le récit des choses qui m'intéressent, étant assurée de trouver toujours près de vous cette même indulgence à laquelle j'ai été accoutumée; mais vous vous souviendrez que je puis écrire à vous, ainsi qu'à mes frère et sœurs ce que je ne pourrais confier à d'autres; vous savez mon sentiment à cet égard et ma répugnance pour la publicité qu'on voudrait donner à mes lettres.

» Mais est-il bien vrai qu'à l'avenir toutes nos communications devront se faire au moyen de la plume et du papier? Vous ne pourrez plus subvenir aux besoins sans nombre de votre enfant, ni être les tendres confidents de ses peines et de ses joies! Maintenant que l'œuvre de l'éducation est terminée, votre fille sera privée du privilége de devenir à son tour votre soutien, au déclin de la vie, lorsque sa présence et ses soins vous seraient le plus nécessaires. Hélas! ce déchirement doit être accepté... Cependant, nous pourrons encore travailler à notre bonheur mutuel et « porter les fardeaux les uns des autres; » quoique éloignés, nous confondrons nos prières et nos larmes sur le même autel des miséricordes. Vous pourrez exercer votre sollicitude paternelle, moi, ma tendresse et

ma reconnaissance filiales au travers de l'immense Océan, qui sépare nos corps et non nos cœurs. Nous ne tomberons point dans l'abattement; mais, soutenus par la main du Seigneur, nous poursuivrons chacun notre course avec joie.

» Je pourrais longtemps m'étendre sur les scènes qui ont accompagné mon départ; celles auxquelles je reviens toujours avec une émotion indéfinissable sont les derniers adieux de mes parents; les dernières paroles qui s'échappèrent de leurs lèvres retentissent encore dans mon cœur; les autres membres de la famille aussi..... Mais je ne puis m'arrêter sur ces souvenirs.

» Sans doute, c'était assez pour moi d'avoir été si longtemps heureuse près de vous; maintenant Dieu permet que j'aie pu vous quitter pour m'attacher à son service; tout en pleurant, je me réjouis; je ne voudrais pas retourner aux douceurs de la famille et de la patrie, quoique personne peut-être ne les apprécie plus que moi; mais je suis entrée dans l'œuvre que j'ai si longtemps désirée; l'objet que j'ai en vue est digne d'un sacrifice plus grand encore que celui que j'ai fait, et je me hâte de l'accomplir.

» Nous mîmes à la voile, de Boston, comme je m'y attendais, quand ma mère nous quitta, le 8 du courant. Le temps était beau. Une foule nombreuse était rassemblée sur le quai pour nous voir

partir. Le docteur Worcester prononça une prière, puis l'hymne de départ : *Blest be the tie that binds*, fut chanté par diverses personnes. Les spectateurs semblaient sérieux et attendris ; et nous, quoique nous eussions en vue un but si élevé et si désirable, nous ne pouvions sans effort dire un adieu éternel à notre terre natale et à tant d'amis si chers à nos cœurs. Le calme régnait cependant sur nos visages. A dix heures, le vaisseau s'éloigna du quai ; nous adressâmes encore un silencieux et dernier signe d'affection à l'une et à l'autre des personnes de notre connaissance, que nous distinguions sur le rivage, et enfin à la multitude tout entière. Le docteur Worcester, M. Dwight, M. Hubbard, le frère de M. Winslow et quelques amis nous accompagnèrent pendant six milles ; notre pilote nous quitta de bonne heure le matin suivant, et vers 11 heures, nous perdîmes de vue les côtes de l'Amérique. Notre capitaine et ses officiers sont fort agréables et bons. Heureux les uns par les autres, et satisfaits de notre avenir, nous nous promettons des moments de jouissance, au milieu des privations qui accompagnent nécessairement un si long voyage.

» Nos arrangements, dans l'intérieur du vaisseau, sont aussi commodes que nous pouvions l'espérer, et nos priviléges spirituels sont bien grands ! Nos frères ont réglé les heures consacrées

aux exercices religieux. On est convenu que le culte public sera célébré le dimanche matin dans la cabine et l'après-midi sur le pont. Outre les prières journalières du matin et du soir, il y aura une conférence publique le jeudi soir, et une réunion de prière le premier lundi du mois. Nous aurons dans nos chambres une conférence missionnaire le vendredi après midi et une réunion de prières le samedi soir, sans compter celles qui pourront être provoquées par des circonstances particulières. Nous avons décidé aussi que nos entretiens de l'après-dîner rouleraient sur des sujets théologiques.

» Les frères ont conversé et prié avec les matelots et les ont trouvés attentifs. Une Bible a été offerte à chacun d'eux. Quelques Traités ont été distribués, et nous avons la satisfaction de savoir qu'ils sont lus. Il est assez fréquent de voir un matelot lisant à haute voix, et entouré d'une troupe de ses camarades dont les yeux et les oreilles sont ouverts pour saisir au passage chacune de ses paroles. Hier soir, tandis que M. Winslow et moi nous promenions sur le pont au coucher du soleil, nous observâmes cinq ou six hommes assemblés pour entendre lire un Traité; nous nous arrêtâmes pour écouter, et quand la lecture fut finie, M. Winslow se mit à parler et à prier avec eux. J'espère assister encore à des scènes de ce genre. Le service du

matin fut conduit hier par mon mari, et celui du soir sur le pont par M. Spaulding. Ce fut très-intéressant; à côté du charme de la nouveauté, il y a encore quelque chose d'émouvant à contempler cet auditoire assemblé sur le grand abîme. »

23 *juillet; 30 milles au sud de l'équateur.* « Mon journal a été interrompu par une indisposition assez sérieuse dont M. Winslow vous rendra compte. Tandis que j'étais couchée dans mon lit, mes pensées ont bien souvent franchi la distance qui me sépare de vous, et pas un de ces chers objets d'intérêt n'a échappé à mon souvenir. Éveillée et endormie, je parcourais des lieux chéris; je voyais, j'entretenais ceux dont je ne m'attends pas à revoir les traits en ce monde. Chaque jour j'ai été avec ma chère famille à l'autel de la prière où Dieu nous a permis d'unir nos cœurs et de lui présenter en commun nos supplications et nos actions de grâces. »

24 *juillet.* « Nous venons d'essuyer une bourrasque. Je voudrais que vous vissiez la confusion qu'elle a occasionnée dans le vaisseau. Nous allons peut-être aussi courir sur le pont pour voir les vagues; elles s'avancent en roulant, comme si elles allaient engloutir notre frêle embarcation; mais bientôt elles se calment et la laissent glisser paisiblement sur les eaux. Nous avons eu pourtant presque sans interruption une navigation tranquille et agréable, sauf un coup de vent si violent qu'il nous a enlevé le

petit hunier, le perroquet d'avant, et d'autres agrès dont je ne saurais dire les noms en termes de marine. Dieu soit béni! Je n'ai rien éprouvé de ces alarmes qu'une tempête doit occasionner. »

4 *août.* « Aujourd'hui nous avons un très-beau temps, et nous parcourons neuf milles à l'heure. Je suis restée longtemps ce soir avec mon mari sur le pont, et j'admirais le beau spectacle que présentait la lune jetant ses rayons d'argent sur les eaux, se montrant tour à tour et se voilant dans un ciel nuageux, au travers duquel scintillaient çà et là de brillantes étoiles. Je ne puis vous donner une idée de cette scène, car il y a dans les aspects de mer quelque chose qui surpasse toute description. L'Océan en feu est particulièrement grandiose. Vous avez visité les bords de la mer et admiré la blanche écume des vagues qui se brisent sur le rivage; maintenant, figurez-vous cette écume, embrasée, flamboyante, semblable à la pluie d'étincelles d'un feu d'artifice. Partout où l'eau est frappée par le navire, soulevée par le vent ou troublée par les poissons, elle semble se transformer en un feu liquide. La crête des vagues, si la mer est agitée, prend l'apparence d'une prairie ardente, dont les flammes sont excitées et poussées par le vent. Lorsqu'elles entourent ainsi de toutes parts le vaisseau, vous vous figurez qu'il va s'embraser en un instant, mais on voit successivement ces ondes si menaçantes s'é-

lancer avec violence par milliers, puis se briser inoffensives contre les flancs du navire. »

5 *août.* « Les frères se réunissent dans le gaillard d'avant chaque soir et y tiennent une réunion générale de prières, tous les mercredis. Ils ont aussi des exercices religieux le dimanche matin avant notre service dans la cabine. Nous continuons à recevoir des encouragements de la part des matelots. Deux ou trois ont manifesté de l'intérêt pour leurs propres âmes : quatre d'entre eux ne savent pas lire, mais ils auront probablement un peu appris avant que nous les quittions. »

6 *août.* « J'étais sur le pont ce soir, j'ai vu la lune s'élever lentement au-dessus des nuages qui bordaient l'horizon, et j'ai pensé combien de fois j'avais aussi épié le moment de son apparition, étant à la porte de la maison rouge, avec l'un ou l'autre de ceux qu'un espace immense a séparés de moi. Il est consolant de pouvoir porter ensemble nos regards sur le même astre, contempler ces mêmes cieux qui racontent la gloire et la puissance de l'Eternel ; et si tous nous pouvons dire : « Ce Dieu fort est notre père, » c'est assez, je ne puis murmurer en vous remettant à la garde d'un tel Protecteur, — d'un tel Ami. »

9 *août.* « Le capitaine Wills vient de m'engager à monter sur le pont pour voir ce qu'on appelle les nuages magellaniques, lesquels ne sont visibles que

de ce côté-ci de l'équateur; on les voit fort distinctement ce soir, parce que le ciel est clair; deux sont blancs et placés près de la voie lactée, un troisième qui est noir se trouve au centre de cette brillante zone. Les premiers sont probablement formés par des groupes d'étoiles; l'autre, au contraire, par un espace vide dans le firmament; ils paraissent bien rapprochés du pôle, car deux d'entre eux tournent autour du troisième. Je n'avais pas encore senti un air aussi perçant que celui de ce soir; on l'appellerait froid chez nous, quoique la latitude où nous nous trouvons soit moins élevée que celle de notre pays de 8 ou 9 degrés. Je suis dans ma chambre avec la porte fermée, ayant une robe fort épaisse et mon manteau; nous n'avons point de feu, en sorte qu'il faut se couvrir de ses vêtements les plus chauds. »

16 *août*. « Ce matin nous avons été appelés sur le pont par le cri de : « Terre! holà! » Vous ne pourriez comprendre nos sentiments, après n'avoir eu pendant près de dix semaines d'autre vue que celle des grandes eaux. Nous étions ravis de voir la terre, quoique l'objet qui se présentait à nos yeux ne fût qu'une fort petite île, très-bien nommée *Inaccessible;* elle est tellement élevée, qu'on la découvre de 50 milles en mer; sa circonférence est de deux lieues. A peu de distance, une île plus grande que celle-là nous présenta un aspect majes-

tueux. Elle me rappelle l'East-Rock, à New-Haven, tel du moins qu'il paraîtrait si l'on pouvait le voir de loin dans ses proportions véritables. Cette île est aussi escarpée que l'autre, autant que nous en pûmes juger, car elle était tenue tout-à-fait dans l'ombre par des nuages. Entre ces îles, nous en découvrîmes encore deux autres, qui ressemblaient beaucoup à des meules de foin. Tandis que nous contemplions ce spectacle intéressant et nouveau pour nous, un orage s'éleva ; les vagues devinrent absolument noires, et une bouffée de vent et de pluie nous obligea à nous retirer dans nos cabines. Cet épisode a amené un peu de variété dans notre vie d'aujourd'hui, et ranimé nos esprits abattus ; à tout prendre, le temps est très-favorable à notre marche vers l'Orient. »

26 *août*. « Pendant la dernière semaine, nous avons rapidement avancé. Samedi soir, il s'est élevé un vent que le capitaine Wills lui-même trouvait *sévère ;* nous ne sommes cependant pas impatients d'arriver au terme du voyage. Quand parfois nous avons des moments d'ennui, nous trouvons bien à nous réjouir dans l'espérance que l'un des matelots est touché par la grâce. M. Spaulding s'est imposé le devoir de donner des instructions à deux d'entre eux pendant la traversée. Comme il approchait d'eux dans ce but lundi dernier, l'un dit : « Je voudrais abandonner la mer, pour étudier ma Bi-

ble ; je sens que je l'ai négligée trop longtemps. » Cet homme a été convaincu de péché et du danger que courait son âme, tandis qu'il était au gouvernail pendant l'orage de samedi soir. M. Winslow, qui a causé avec lui dès-lors en a été content. Il était auparavant un incrédule déclaré. Quand il apprit qu'il y avait des missionnaires à bord du navire, il les maudit, et dit : « Suis-je assez malheureux de devoir être enfermé si longtemps avec ces gens-là ? Je ne pourrai donc pas lâcher le moindre petit jurement, sans être sermonné d'importance par tous les saints frères. » Ce matelot avait été, la semaine passée, l'objet des prières spéciales entre nous ; son nom est Brown. Plusieurs de ses camarades nous donnent lieu d'espérer d'eux de bonnes choses. »

30 *août.* « Le temps a été, la nuit dernière, plus orageux que je ne l'avais encore vu. Nous avons eu une terrible tempête de pluie, de grêle et d'éclairs, à laquelle a succédé un calme si complet, que notre vaisseau est ballotté sur les vagues d'une manière très-pénible. Ce qui est le plus à craindre dans ce voyage, ce sont les calmes qui succèdent aux grands vents dans cette région ; ils sont quelquefois si soudains, que cinq minutes après avoir soufflé avec impétuosité, le vent cesse tout-à-coup ; alors le vaisseau, heurté et jeté comme une coquille d'œuf sur le sommet d'énor-

mes vagues aussi élevées que des montagnes, est en grand danger de couler à fond. Je ne puis dire que ces gros temps ne m'aient pas causé quelque émotion. J'ai souvent tremblé devant ces manifestations des œuvres étonnantes de notre Dieu; rien ne montre mieux sa toute-puissance et notre faiblesse qu'une tempête sur la mer. Mais on essaierait en vain de dépeindre une pareille scène. »

4 *septembre.* « Cet après-dîner, à la suite de notre entretien théologique, M. Spaulding nous a proposé de rester pour lire la Bible avec lui. Cela nous a fait passer de très-heureux moments, et j'ai déploré le grand nombre d'heures que j'ai dépensées avec des enfants de Dieu en de vaines conversations, tandis que si elles avaient été employées à lire sa sainte Parole, je serais maintenant mieux préparée que je ne le suis à la vie missionnaire. Il est bien vrai que l'on peut mesurer le degré de notre piété par notre attachement pour la Bible. »

13 *septembre.* « On a pris aujourd'hui quelques *albatrones ;* ces oiseaux ont six pieds de l'extrémité d'une de leurs ailes à l'autre. Un des gens de l'équipage me dit en avoir pris qui mesuraient jusqu'à quinze pieds. J'en ai mis à part quelques plumes pour faire des éventails à Charlotte et à Elisabeth. — Notre réunion d'actions de grâces a été ce soir bien douce. Les frères ont rappelé les voies diverses par lesquelles Dieu les a conduits, jusqu'à ce qu'ils

aient reçu la conviction d'être appelés à travailler parmi les païens; des circonstances très-légères en elles-mêmes, et qu'on peut cependant nommer providentielles, les ont amenés pas à pas à cet important résultat. Moi aussi, je me rappelle bien des choses alors voilées à mes yeux, dont j'ai maintenant compris le vrai sens et le but. Le changement qui s'est opéré à Andover dans l'intérêt des missions est bien remarquable. Quand MM. Spaulding et Winslow entrèrent au séminaire, il y a quatre ans, il n'y avait encore qu'un seul élève missionnaire; au bout de la première année on en contait trois; au bout de la seconde, six, et il y en eut onze à la fin de la troisième. Judson, Hall et Newell étaient les seuls employés activement dans le champ des missions, car M. Nott était déjà de retour. Combien Dieu a puissamment agi dès-lors! Quelle différence entre les circonstances dans lesquelles nous sommes placés maintenant et celles auxquelles l'on pouvait alors s'attendre. « Mon âme, bénis l'Eternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits. »

14 *septembre.* « La réunion générale des prières dans le gaillard-d'avant était fort nombreuse ce soir, Brown paraît se fortifier de jour en jour. Le second contre-maître disait à mon mari : « Je crois que nous avons *un* homme religieux à bord, et que c'est Brown. » Les autres matelots qui ont été convaincus de péché ont pris quelque chose de

sérieux, et continuent à nous donner de l'espérance. »

29 *septembre.* « Nous avons trouvé ce soir tous les matelots rassemblés pour la réunion de prières. Certainement l'intérêt s'accroît. Les officiers et le capitaine Wills y sont venus ainsi que le secrétaire, le cuisinier et le garçon de cabine; le timonnier était seul retenu par son service. Le Saint-Esprit était présent au milieu de nous et agissait sur les âmes; tout semblait renouvelé. L'un des officiers exprime l'espérance que le Seigneur s'est révélé à lui; il commence à pouvoir dire: « Autrefois j'étais aveugle, et maintenant je vois; » d'autres sont travaillés intérieurement. Ils parlent souvent entre eux avec étonnement du changement qui s'est opéré dans le vaisseau. Le premier contre-maître a une pieuse mère dont les prières pour lui semblent bien près d'être exaucées. Il dit: « Je ne me reconnais plus, je suis comme un enfant. Je pleure et me réjouis tour à tour; si c'est là la religion, elle me rend plus heureux que je ne l'avais jamais été auparavant. » D'autres qui à l'avance s'étaient préparés à rire et à se moquer de nous, nous appelant des *chanteurs de psaumes*, vont aujourd'hui exhorter leurs camarades à voir et à goûter combien le Seigneur est doux... La pauvre Amy, femme de couleur qui accompagne Mme Scudder, confesse que jusqu'à ce jour elle n'était pas réellement convertie,

et cela lui cause une grande angoisse, elle a passé la nuit dernière à prier et à chanter des cantiques. »

9 *octobre.* « Une forte brise nous pousse rapidement vers Calcutta; si elle continue, dans trois ou quatre jours nous serons à l'entrée de la baie. »

14 *octobre.* « Ce matin, le capitaine Wills a demandé que nos prières eussent pour but spécial la délivrance des dangers qui nous environnaient. Depuis quatre jours nous n'apercevions ni soleil, ni étoiles, il lui était impossible de déterminer où nous étions, d'autant plus que le vent et la mer nous poussaient çà et là. L'aspect du ciel était menaçant et la saison de l'année nous donnait lieu de craindre le mauvais temps. Il paraissait d'ailleurs évident, que nous étions poussés près de la côte occidentale, quoique par des sondages répétés nous n'eussions point trouvé de fond. Les prières ont donc eu rapport à notre situation, et tandis que nous parlions, il semblait que le Seigneur répondait. Les nuages se sont en grande partie dissipés, le soleil est apparu; à midi, on a découvert que nous étions à cent milles plus au nord que le capitaine ne le supposait, et quoiqu'il n'y ait pas de lune pour déterminer la longitude, il pense que nous sommes aussi plus à l'est. »

18 *octobre, à l'embouchure du fleuve Hoogly.* « Nous avons été ballottés dans toutes les directions depuis la dernière fois que j'ai écrit. Nous ne savions

trop où nous étions; maintenant il paraît que nous avions été chassés sur la côte occidentale, et que nous avons échappé de près un écueil. Je ne puis entrer dans des particularités. La route du navire jusqu'à la terre ferme est assez difficile, et les bancs de sable s'étendent fort loin dans la baie.

» Cependant le Seigneur est venu à notre secours; hier soir, tandis que nous ne croyions plus avoir d'autre alternative que de retourner à la mer ou d'être jetés sur les récifs, trois barques de pilotes nous ont tout à coup approchés; à une heure, l'un d'eux était monté à bord; nous avons jeté l'ancre pour la nuit, et ce matin, à sept heures, un bon vent nous porte en droiture vers la rivière. »

Quoique les efforts tentés en faveur de la religion pendant la traversée n'aient pas produit tout ce qu'on en pouvait espérer, on a lieu de croire néanmoins qu'ils eurent pour résultat la conversion des deux contre-maîtres, du secrétaire d'équipage et de deux matelots au moins. Un de ceux-ci était Brown, l'homme qui le premier avait été rendu sérieux. Sa conduite, auparavant très-irrégulière, éprouva un changement total, et à la suite de cette réforme, de simple matelot qu'il était, il devint maître d'un petit navire caboteur. Les autres aussi manifestèrent la réalité de leur conversion par des progrès soutenus dans la vie chrétienne. L'œuvre opérée en eux pendant ce long trajet tourna donc à la gloire

de Dieu, car le renouvellement du cœur chez « ceux qui descendent sur la mer dans des navires, » et vont visiter les contrées païennes, a d'immenses conséquences pour la conversion du monde, puisqu'ils deviennent par là de vivantes « épîtres de Christ lues et connues de tous les hommes (2 Cor., III, 2). »

Après une si longue réclusion à bord du brick, l'équipage tout entier fut singulièrement réjoui en voyant la terre. L'île de Sangor fut la première qui se présenta à ses yeux; elle est fort basse et unie, couverte d'une *jungle* ou épaisse forêt d'arbres peu élevés qui semblent plantés dans la mer. Il est affreux de penser que, pendant des siècles, les mères se rassemblaient là, chaque année, pour sacrifier leurs enfants, en les jetant aux requins; mais, grâces à Dieu, cette horrible coutume a été depuis quelque temps abolie par le gouvernement anglais. On aime à voir dans ce fait un réjouissant symptôme de la chute du paganisme.

En remontant le fleuve Hoogly, dans la direction de Calcutta, l'aspect que présentent les deux rives est très-uniforme, le pays est plat, peu varié; cependant il y a quelque chose d'agréable, je dirai même d'enchanteur, pour ceux qui pendant plus de quatre mois n'ont vu autre chose que le ciel et l'eau, surtout s'ils abordent pour la première fois dans les climats des tropiques. C'est la terre du

soleil. L'éclat et la transparence de l'atmosphère, le luxe et la fraîcheur de la végétation, le caractère tout nouveau des arbres, des plantes et des fleurs; les huttes de terre ou de bambous des natifs, dispersées sur le bord de la rivière ou réunies sous l'ombrage des palmiers contrastant çà et là avec des maisons en briques de bonne apparence, peintes ou plâtrées; les temples de pierre qui élèvent leurs dômes blancs au milieu du vert feuillage du cocotier et du bananier; tout excite, tout charme et confond l'imagination. Le spectateur se trouve transporté comme dans un nouveau monde, et quand il se voit entouré de ces grossiers canots affilés à chaque bout, remplis de sauvages à demi-nus, qui l'étourdissent par leur langage étrange et leurs bruyantes clameurs lorsqu'ils s'efforcent d'atteindre le navire, l'intérêt, l'étonnement, la curiosité, l'agitent tour à tour. Mme Winslow essaya de dépeindre brièvement ses impressions, et les accompagna de quelques remarques sur l'aspect de la contrée, dans une lettre qu'elle écrivit de Calcutta; mais elle était trop faible et trop occupée pour donner une description complète de ce qui avait frappé ses regards; sans cela, elle n'eût pas manqué d'exprimer chaudement son admiration pour les scènes qu'on découvre en suivant le cours de la rivière. Au-delà de Diamond-Harbour où stationnent tous les grands vaisseaux qui ne peuvent

remonter plus haut, le paysage devient très-pittoresque. Près de Garden-Reach, on voit d'un côté, les vastes jardins botaniques de la Compagnie des Indes; sur l'autre rive sont situées de splendides maisons de campagne; et en face, à la distance de quelques milles, se présente Calcutta, « la cité des palais, » dominée par son immense fort de mille canons, la magnifique maison du gouvernement avec une large esplanade entre elle et le fort, et une forêt de navires dans le port. Tous ces objets ont une grandeur et une beauté inexprimables.

Calcutta, 24 octobre 1819.

« Mes chers parents,

» Vous serez réjouis d'apprendre qu'après une traversée de cent trente-trois jours, nous nous trouvons entourés de chrétiens dans une terre païenne. Mes sentiments à la vue des indigènes de ce pays ont été tels que je m'y attendais. Ils vinrent à nous en grand nombre dans leurs petites embarcations pour vendre des fruits et allumer leurs pipes, et deux de leurs canots furent attachés à notre brick en façon de remorque; la navigation sur la rivière est assez dangereuse pour rendre cette précaution nécessaire, car des bâtiments se sont perdus, étant poussés à terre par la marée et le courant. Vous avez pu entendre dire que l'habillement des Indous

consiste seulement en une pièce d'étoffe liée autour de la taille. Quelques-uns ajoutent à cela un manteau jeté sur les épaules ou une sorte de tunique. Leur chevelure est en général très-noire et huileuse, ils la coupent de diverses manières, et ont souvent presque toute la tête rasée. Nous fûmes, comme de raison, un peu choqués en voyant ce peuple à demi-nu; mais bientôt la pensée de leur dégradation spirituelle remplit nos âmes et nos cœurs, et en bannit tout ce qui n'avait rapport qu'à leur apparence extérieure.

» Mardi, à deux heures, nous arrivâmes devant Calcutta; le vent qui ordinairement souffle du nord-est dans cette saison se tourna vers le sud pendant deux jours, de sorte qu'au lieu d'employer deux ou trois semaines à remonter la rivière, nous fîmes ce trajet en moins de quarante-huit heures. La nécessité de mettre nos effets en ordre pour débarquer en si peu de temps causa assez de fracas et de confusion à bord, et nous permit à peine de jeter de temps à autre un regard sur la contrée que nous traversions. Quelques maisons de campagne, entourées de bosquets délicieux qui s'avançaient jusque sur le bord de la rivière, puis çà et là des groupes de chaumières indoues présentaient un charmant spectacle à des yeux qui, pendant plusieurs mois, n'avaient rencontré autre chose que la vaste étendue des mers.

» Dès que nous fûmes à l'ancre, M. Winslow descendit à terre avec notre bon capitaine, pour chercher une maison qui convînt à lui et à nous, car nous n'avions nulle envie de nous séparer les uns des autres. En leur absence, nous fûmes informés que les fêtes sacrées des indigènes se terminaient ce jour-là. Bientôt nous vîmes sur la rive opposée à celle où nous étions, de grandes multitudes s'approcher de l'eau, apportant leurs dieux pour les jeter dans la rivière, au son d'une musique vraiment épouvantable. Nous ne pûmes de loin discerner autre chose, sinon que ces divinités étaient de la taille d'un homme ordinaire et avaient le corps peint en noir. Ils les tinrent pendant quelques minutes soulevées au-dessus de l'eau, tandis que le vacarme des instruments continuait, puis les plongèrent pour les laisser nager dans le courant. La même cérémonie était célébrée à la même heure et à des centaines de lieues de distance par plusieurs millions de malheureux êtres humains aussi abrutis que ceux-là. Les idoles vinrent flotter autour de nous dans la journée, et toute la nuit les explosions des feux d'artifice et le son de la musique se firent entendre à terre. Le premier objet que j'aperçus en me levant le matin suivant fut un enfant mort flottant sur l'eau; en moins d'une heure, trois autres corps descendirent le courant. Des corbeaux s'étaient déjà attachés à eux. Ces cadavres sont

dévorés par les oiseaux de proie et les poissons, bientôt après qu'on les a jetés dans la rivière. Les corbeaux ne manquent point de pâture ici, ils ne sont pas très-gros, mais comme on ne permet pas de les tuer, ils sont fort nombreux et obscurcissent l'air de leurs épaisses volées.

» M. Winslow eut un petit entretien au sujet de la religion chrétienne avec un Indou fort intelligent qui vint à bord du navire. Il disait : « Votre religion est bonne pour vous, et la mienne pour moi. » Etant pressé de s'expliquer sur quelques points de leur mythologie, il répondit : « Nous ne connaissons pas ces choses en détail, mais les brahmines disent que c'est ainsi. » Ce pauvre homme était probablement un exemple de cette foule de gens qui ne pensent pas par eux-mêmes, mais se laissent entièrement conduire par leurs prêtres. Ils évitent avec grand soin toutes les occasions d'être enseignés par les chrétiens.

» A onze heures, nous quittâmes le navire pour aller prendre possession de l'agréable demeure que notre capitaine avait louée. Une salle à manger spacieuse s'étend au second étage tout en travers de la maison, ayant à l'une de ses extrémités deux fenêtres avec des stores qui tiennent toute la hauteur de la pièce ; à l'autre bout sont deux portes ouvrant sur un large *vérandah* ou portique. Des deux côtés de la salle se trouvent des salons et des

chambres à coucher. Autour de la maison et joignant à elle sont des magasins pour les vivres appelés *go-downs*, dont les toits aplatis forment une terrasse fort agréable pour se promener le soir. Cette maison est semblable à toutes celles qui sont occupées à Calcutta par les négociants et les étrangers.

» A peine avions-nous achevé de la parcourir, que notre dîner se trouva prêt. Ce ne fut pas sans quelque satisfaction que nous nous vîmes assis autour d'une table où l'on n'était pas obligé de tenir à deux mains les assiettes et les verres pour les empêcher de rouler en tout sens. Tandis que nous prenions ainsi commodément notre repas, M. et Mme Lawson, missionnaires baptistes, et le docteur Johns, vinrent nous voir. Il nous accueillirent comme des amis chrétiens et nous engagèrent à venir habiter chez eux; mais nous sommes trop agréablement logés ici tous ensemble pour être tentés de changer. La même invitation nous a été faite de la part du docteur Carey et d'un gentilhomme américain. Nous ne nous attendions pas à être ainsi environnés d'amis dans cette terre étrangère. Jeudi, nous déjeûnâmes chez le docteur Johns; une voiture vint nous chercher à six heures du matin. Vous trouverez cette heure un peu matinale pour la saison; mais le peuple de Calcutta se lève de très-bonne heure, l'air est plus frais et plus

pur le matin qu'à aucun autre moment du jour. Le docteur Johns, qui pratique la médecine ici, a une délicieuse résidence dans une rue un peu écartée du tourbillon de la ville; elle est entourée de bosquets et de charmantes promenades.»

26 *octobre*. « Le désir d'observer les mœurs de ces pauvres païens et de répondre à la politesse de nos amis fait que toutes nos heures sont activement employées. Nous avons été comblés de marques de bonté, de la part des missionnaires de l'Église épiscopale, de MM. Townley et d'autres, appartenant à la Société des missions de Londres ainsi qu'à celle des frères baptistes établis à Sérampore et ici. La face des choses a bien changé depuis que les premiers missionnaires sont partis d'Amérique pour l'Orient.

» L'immersion des dieux dans la rivière, ou l'acte de les plonger dans le Gange pour les livrer aux embrassements de la déesse Gunga, est une cérémonie fort importante chez les Indous. Au nombre des fêtes qui eurent lieu pendant les jours saints mentionnés ci-dessus, se trouve celle de la déesse Dourga. Il est d'usage, qu'à cette époque, chaque chef de famille se pourvoie d'une image de la déesse qui représente une femme à dix bras. Elle est d'une grandeur naturelle, faite en terre cuite, très-bien peinte et richement ornée. Après qu'elle a été consacrée par un brahmine qui lui place les deux

premiers doigts de la main droite sur les yeux, les narines, la bouche et la poitrine, en disant : « O déesse Dourga, descends et habite dans cette image, » la déesse est supposée venir en effet l'animer. L'idole est alors placée dans quelque lieu éminent de la maison, et adorée pendant sept jours; on lui présente des offrandes d'encens, de fleurs et de mets divers, accompagnées de génuflexions, de danses et de musique; on la porte ensuite processionnellement dans les rues de la ville au son des instruments, puis on la jette dans la rivière, après l'avoir dépouillée de ses habits et de ses ornements qui sont donnés aux brahmines. »

Peu après la date de ses derniers fragments, Mme Winslow tomba fort malade, en sorte que sa vie fut pendant quelques jours sérieusement en danger; mais par la bénédiction de Dieu, bientôt on put se rendre maître de la maladie, et son rétablissement fut rapide. Quand le moment approcha de quitter Calcutta, elle reprit la plume pour écrire ce qui suit :

8 *novembre*. « Tous nos amis ont été bien bons pour moi, particulièrement M. et Mme Newton, nos compatriotes. Nous éprouvons aussi une grande reconnaissance pour nos autres frères américains et anglais. Quant à notre cher capitaine Wills, nous ne pourrons jamais lui rendre tout ce qu'il a fait pour nous; mais le Seigneur le récompensera. Il s'afflige

de devoir nous quitter sitôt, et nous regrettons sincèrement aussi de nous séparer de lui et de son équipage. Les officiers donnent des preuves toujours plus évidentes de leur régénération. Assurément, le souvenir de ce que Dieu a opéré par nous, à bord de l'*Indus*, nous encourage à nous dévouer plus entièrement à son œuvre. Quelles que soient les épreuves qui m'attendent dans cette contrée païenne, je ne me repens point d'être ici, ni de vous avoir quittés, vous, mes bien chers amis. Jamais un seul instant je n'ai désiré d'avoir agi différemment; lorsque je me suis trouvée sur les bords du tombeau, prête à rendre le dernier soupir ou dans le grand abîme ou sur cette terre étrangère, j'ai senti que *tout avait été bien fait*. Je ne désire pas de retourner vers vous, quoique je puisse dire que vous posséder près de moi fût une joie bien grande. Je serai toujours sensible à ce que vous avez été, à ce que vous êtes encore pour votre Henriette; mais j'ai renoncé aux douceurs de votre société pour l'amour de Christ et des païens, et je me réjouis de plus en plus dans ma vocation. Ne pensez pas que je sois affligée ou malheureuse, mais croyez que votre Dieu est mon Dieu, et tant qu'il me soutiendra de sa main, je ne pourrai jamais être ébranlée.

» Mercredi dernier, M. et Mme Woodward furent à Sérampore où Mme Woodward fut si fortement saisie d'un mal qui règne dans le pays, qu'elle

ne put revenir ici. Le docteur Scudder fut la voir le lendemain ; elle était très-mal; ce matin il écrit qu'elle est mieux, mais il n'est pas probable qu'elle puisse venir avec nous à Ceylan. Vous voyez que Dieu nous traite comme ses enfants, puisqu'il nous châtie; béni soit son nom à toujours! »

10 *novembre.* « Je n'ai qu'un instant pour écrire, nous allons nous embarquer dans une heure ou deux; Mme Woodward est mieux, mais nous sommes obligés de la laisser en arrière, c'est une grande épreuve pour elle et pour nous. »

Le vaisseau sur lequel les missionnaires prirent leur passage pour Ceylan était le *Dick*, de Londres, capitaine Harrison, destiné pour Trinquemale et Colombo.

27 *novembre.* « Nous sommes dans un grand navire fort commode où tout ce qui tient à la vie matérielle est du genre le plus confortable. Quant aux choses spirituelles, nous sommes aussi favorisés au-delà de nos espérances. La principale cabine a été mise à notre disposition; nous y tenons notre culte de famille et pouvons y recevoir des réunions. Le premier dimanche après que nous fûmes en mer, on proposa au capitaine d'avoir une prédication sur le pont; il s'y prêta avec grand plaisir; en conséquence, tous les gens de l'équipage furent assemblés, et M. Winslow prêcha; ils furent très-attentifs et paraissaient réjouis d'entendre annoncer la

parole de Dieu. Les frères avaient déjà parlé à chaque matelot en particulier, mais il n'y a de réunion publique que le dimanche. Les officiers assistent tous à nos réunions fraternelles qui ont continué chaque soir, et ils paraissent aimer à entendre parler des choses religieuses. Les premiers jours après que nous fûmes embarqués, nous étions péniblement frappés du langage qu'on se permettait à bord et qui était si différent de celui auquel nous avions été habitués sur l'*Indus*, mais maintenant je n'entends plus un seul jurement, et l'on remarque un grand changement parmi les gens de l'équipage. »

Les montagnes qui dominent Trinquemale dans l'île de Ceylan furent en vue avant le coucher du soleil, le 27 novembre; mais pendant la nuit, le vaisseau fut emporté par le courant à 30 ou 40 milles au sud, et risqua d'être jeté sur des rochers appelés les *basas*. Après avoir lutté pendant trois jours contre le vent et les courants de mer, le capitaine réussit à pénétrer dans le port, qui est d'un accès difficile, mais l'un des plus beaux du monde; quand une fois on y est entré, l'aspect qu'il présente est fort étendu; en arrivant par le côté du sud, on double Foul-Point, qui est l'extrémité du détroit le long duquel on a navigué. Alors se déploie la baie extérieure, dont la forme est celle d'une immense demi-lune qui se termine au nord

par l'Elisabeth's-Point. En avançant, on découvre que cette baie embrasse dans son sein plusieurs îles, quelques petites baies et une plus considérable qui forme le port et s'étend à l'intérieur vers le sud-ouest. La grande courbe rasante qui borne l'horizon de la baie extérieure est, en divers lieux et surtout près du centre, découpée et ornée par le profil de hautes collines escarpées. L'une d'elles, Flag-Staff-Point, sur laquelle le principal fort est bâti, est un rocher, dont la paroi perpendiculaire, haute de trois cents pieds environ, baigne dans l'Océan et ne cesse d'être battue par les vagues furieuses qui viennent se briser à ses pieds. La partie septentrionale de la baie, appelée Back-Bay, sert d'abri suffisant aux vaisseaux dans les beaux temps, sans qu'ils aient à pénétrer dans le port intérieur. C'est de là que les Anglais approchèrent du fort, et après avoir pratiqué une brèche dans le mur du parapet inférieur, ils s'en emparèrent, malgré une forte garnison hollandaise et toute son artillerie.

Le port intérieur s'avance jusqu'à trois milles dans les terres du côté du sud; on y parvient en tournant autour de plusieurs îles rocheuses et de Chapel-Point (ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec une église en ruines); sur cette éminence est un petit fort qui commande l'entrée de cette seconde et magnifique baie, dans laquelle on prétend que toute la marine anglaise pourrait na-

viguer au large. C'est là le rendez-vous de la flotte en Orient, Trinquemale étant la station amirale.

La maison de l'amirauté, la douane, la maison du commissionnaire et quelques autres bâtiments, donnent seuls à Trinquemale l'apparence d'une ville; tout le reste n'est qu'un assemblage de misérables huttes indigènes.

CHAPITRE V.

Notice sur Ceylan. — Passage par la pointe de Galle jusqu'à Colombo. — Description des côtes. — Voyage à Jaffnapatam.

L'île de Ceylan est, par sa nature, la plus belle peut-être entre les îles des tropiques, et l'on peut dire d'elle, sans exagération, que toutes les œuvres de la création s'y montrent sous l'aspect le plus attrayant, tandis que l'homme seul la dépare par l'avilissement dans lequel il y est tombé. Elle est cependant, surtout à l'intérieur, encore en grande partie inculte. Ses côteaux coniques, ses montagnes élevées et rapides, ses profondes et sombres vallées, sont couvertes de forêts primitives, de *jungles* ou massifs d'une végétation épaisse presqu'impénétrable aux rayons du soleil, et peuplée d'éléphants, de tigres, de léopards, d'ours, de hyènes, de cerfs, de chacals et de singes. Les contrées maritimes sont en général bien cultivées et présentent un aspect agréable, quoique le plat

pays soit un peu monotone. Au sud et à l'ouest, les côtes sont couvertes de hautes et gracieuses plantations de cocotiers, et au nord, particulièrement aux environs de Jaffna, d'élégants palmiers couronnés de leur éventail de feuilles toujours vertes couvrent presqu'en entier ce district de cent cinquante villages. La vue de ces frais bosquets sous le soleil des tropiques réjouit l'œil « comme l'ombre d'un grand rocher dans une terre aride. » Près de la rive occidentale, on trouve de riches jardins de cannelliers qui ont plusieurs milles d'étendue; dans l'intérieur, une grande variété d'arbres forestiers couvrent les flancs des montagnes et quelquefois même s'étendent jusqu'à leurs sommets à six ou sept mille pieds de hauteur. Ils semblent d'autant plus vigoureux qu'ils s'élèvent davantage au-dessus de la région chaude, et leur verdure devient toujours plus éclatante à proportion qu'elle se rapproche du ciel; leur feuillage a la même diversité qu'on observe chez les arbres de la plaine, dans les climats tempérés; mais comme il se flétrit rarement et ne tombe jamais tout à la fois, cela donne au paysage l'aspect d'un printemps perpétuel.

L'île de Ceylan est comprise entre le 6e et le 10e degré de latitude nord et le 80e et 82e degré de longitude orientale; elle est séparée du continent par un détroit qui a environ 30 milles de largeur.

Les villes principales sont Colombo à l'ouest; Trinquemale et Batticalo à l'est; Galle au sud; Candy à l'intérieur; et Jaffnapatam au nord. Le circuit de l'île, par la route la plus directe, est de 763 milles; la distance de Galle au sud jusqu'à Jaffnapatam au nord est d'à peu près 294 milles; Colombo se trouve au tiers du chemin qui sépare ces deux villes. De Colombo à Candy il y a 72 milles, et de cette dernière à Trinquemale 116. L'île a la forme d'une poire dont la partie la plus large serait tournée vers le midi; elle contient 24,664 milles carrés, et d'après le recensement fait en 1831, sa population est de 950,917 habitants, ce qui donne un peu plus de 38 habitants par mille carré; on compte là-dessus 20,656 esclaves et 6,664 blancs, y compris, outre les Anglais qui ne sont pas nombreux, les descendants des Hollandais et des Portugais; il y a aussi quelques milliers de mahométans natifs qui portent le nom de Maures. La masse de la population est composée de Cingalais (1) dans l'intérieur et la partie méridionale, et de Tamules qui sont surtout répandus dans les districts de l'orient et du nord. Les premiers étant

(1) L'intérieur de l'île renferme deux petites tribus de Weddahs qui sont demeurés presque dans l'état de nature; l'une de ces tribus est sauvage, va entièrement nue et mène une vie nomade. On dit qu'ils se nourrissent de viande crue et dorment la nuit sur le sommet des arbres ou dans quelque caverne.

boudhistes parlent le cingalais, et les autres brahmines ou indous emploient la langue tamule. Quarante ou cinquante mille catholiques romains indigènes, qui possèdent diverses églises, sont disséminés dans l'île. Leurs prêtres, actuellement au nombre de soixante-dix, dépendent pour la plupart de l'établissement portugais à Goa; ils ont un vicaire-général qui change tous les trois ans. Il y a aussi quelques milliers de protestants nominaux, surtout parmi les Anglais de la contrée maritime; mais, à l'exception de ceux qui sont en rapport avec les stations missionnaires, ils diffèrent fort peu des païens parmi lesquels ils habitent.

Le 3 *décembre*, Mme Winslow reprit ainsi son journal :

« Nous étions seulement à l'ancre devant Trinquemale depuis quelques heures, lorsque le capitaine Harrison, qui était allé à terre, en revint accompagné du révérend M. Carver, missionnaire wesleyen. Il nous accueillit avec toute la fraternité chrétienne et nous pressa d'accepter l'hospitalité dans sa maison. Les frères allèrent avec lui pour faire quelques arrangements relatifs à notre voyage à Jaffna. Ils ne purent trouver aucun moyen de nous y transporter tous directement, soit par mer, soit par terre; les bâtiments cingalais ne font pas volontiers ce trajet pendant que souffle la mousson, et il était impossible de nous procurer

des palanquins et des porteurs en assez grand nombre pour que nous pussions tous prendre la voie de terre. Nous venons d'apprendre aujourd'hui par le collecteur qu'on est parvenu à arranger des moyens de transport pour quelques-uns d'entre nous et que les autres devront faire le détour par Colombo. Après le dîner, nous sommes montés à l'esplanade pour voir de là l'éminence sur laquelle est construit le fort principal, et contempler la vue du port au clair de lune; comme nous y arrivions, le bel astre des nuits fut couvert par des nuages, bientôt pourtant il reparut et jeta sur toute la scène cette clarté douteuse qui dispose toujours l'âme à la mélancolie. Nous désirions gravir le rocher, mais nous n'en eûmes pas la force. Je n'avais pas autant marché depuis que j'ai quitté l'Amérique. Au bord du précipice un monument a été érigé à la mémoire d'une dame hollandaise qui se jeta de là dans la mer. Elle était montée sur cette hauteur pour donner un dernier regard au vaisseau qui emmenait son mari; le navire en sortant du port échoua contre les rochers qui en défendent l'entrée, et dans l'angoisse du désespoir elle se précipita dans l'abîme qui venait d'engloutir son ami. »

5 *décembre*. « Nous avons quitté Trinquemale et sommes venus jeter l'ancre à Galle. La vüe en approchant de ce lieu, de même que tout le long de la côte, est variée et imposante. Les collines et les

montagnes s'élèvent au-dessus de l'eau en forme de cônes et de pyramides, et affectent quelquefois la figure fantastique que prennent les nuages au soleil couchant; l'une d'elles est nommée *Friar's hood* à cause de sa ressemblance avec le capuchon d'un moine. Le port de Galle s'ouvre au sud-est; à l'extrémité de son enceinte est un rocher très-élevé sur lequel flotte le pavillon. La partie fortifiée de la ville renferme un grand nombre de bâtiments construits pour la plupart dans le style portugais; les rues sont étroites, mais propres; la plus large est bordée de fort beaux arbres, parmi lesquels est l'arbre à pain. La côte est si rocailleuse que quand le vent du midi souffle, les flots viennent s'y briser avec une extrême violence, en sorte que les canots des naturels du pays, dont la construction est fort ingénieuse, peuvent seuls affronter cette mer houleuse avec sécurité. »

7 *décembre. Fort de Galle.* « Ce matin, le révérend M. M'Kenny, missionnaire wesleyen, est venu nous chercher à bord pour nous conduire chez lui. Il est Irlandais ainsi que sa femme. Leur maison est spacieuse et entourée de *vérandahs*. En arrière est une cour carrée de chaque côté de laquelle sont les *go-downs* ou bâtiments pour le service. Au fond se trouve une jolie chapelle. Au centre de la cour on a creusé un réservoir d'eau autour duquel s'ébat une nombreuse population de din-

dons, d'oies, de canards, de poules, de poulets, un singe et un chien. M. et Mme M'Kenny sont d'une société agréable et paraissent fort zélés pour l'œuvre de Dieu parmi les païens. Nous sommes tout à fait à notre aise chez eux, car ils nous traitent avec l'hospitalité qui caractérise leur nation; ils ont sous leur direction plusieurs écoles florissantes; à quelques égards, la perspective d'amener ces pauvres idolâtres à la connaissance de la vérité est encourageante; — à d'autres, elle est encore hérissée de difficultés. Leurs habitudes invétérées, et le mauvais exemple que leur donnent la majeure partie des Européens, sont des barrières plus formidables que vous ne sauriez le concevoir. Il m'arriverait donc fréquemment de porter avec abattement mes regards sur ces nations païennes, en disant : « Ces os secs pourraient-ils bien revivre? » (Ezéchiel, XXXVII, 3) si je ne me confiais aux promesses du Seigneur; mais ce sont elles qui font la force et la vie du missionnaire au milieu de ses plus grandes détresses. »

9 *décembre.* « Hier, après-midi, nous avons visité un temple boudhiste situé sur une éminence au centre d'un bois de cocotiers. Le jour commençant à baisser, un vieillard nous accompagna avec une torche. Au moment où j'entrai dans le bâtiment, une sorte d'horreur s'empara de moi, de sorte que je m'approchai en tremblant de la figure

hideuse qui porte le nom de Boudha; elle est en terre cuite peinte, étendue sur une plate-forme, longue de dix-huit coudées et large à proportion. Une abondance de fleurs, qu'on lui avait apportées en offrande, étaient placées devant elle, et à ses pieds se dressait l'image de Wishnou, avec sa face bleue et sa grande bouche ouverte et sanglante. De chaque côté on voyait les peintures de diverses divinités, et dans la pièce extérieure la représentation des événements les plus importants de leur histoire. Deux géants et deux lions en pierre figurent à la porte en guise de gardes. Malgré toutes les descriptions de temples païens que j'avais lues et entendues en Amérique, je vois bien maintenant que je ne me faisais nullement l'idée de ce qu'ils sont en réalité. En retournant à la maison, nous avons côtoyé un joli canal sur les bords duquel étaient de pauvres huttes fourmillant d'enfants qui accouraient en foule pour nous voir passer. Nous avons rejoint ensuite le rivage de la mer et avons longtemps contemplé l'agitation des vagues qui couvraient d'écume les sables et les brisants. »

Dimanche, 12 *décembre*. « Où sont les heureux dimanches que je passais une fois! Leur mémoire m'est encore bien douce; j'ai pourtant éprouvé aujourd'hui quelques moments de joie chrétienne. Ce matin, j'ai été visiter une école avec mon mari; elle est située au sommet d'une colline, et l'on

suit, pour s'y rendre, de charmants sentiers, serpentant dans des bosquets de cocotiers. M. Winslow a prêché, par l'intermédiaire d'un interprète, à soixante et dix petits garçons réunis avec leurs instituteurs et quelques-uns de leurs parents. Avant cela, l'interprète avait commencé par lire les prières en cingalais. Les réponses furent répétées par les enfants avec beaucoup de vivacité; ils avaient aussi l'air ému en chantant; quelques-uns d'entre eux détournèrent à peine les yeux de dessus le prédicateur pendant le sermon; leurs réponses aux questions qui leur furent adressées indiquaient une connaissance assez avancée des Ecritures; il est probable que dans la plupart des écoles du dimanche, en Amérique, vous ne trouveriez pas des enfants mieux instruits sur les choses religieuses. Plusieurs lisent et écrivent fort bien. Quand nous nous en allâmes, ils se levèrent tous et nous souhaitèrent le bonjour. Je n'avais rien vu encore dans les Indes qui m'intéressât autant que cela. »

Après avoir profité pendant huit jours de l'hospitalité qui leur avait été offerte à Galle, les missionnaires s'embarquèrent pour Colombo, où ils arrivèrent le cinquième jour. En longeant la côte ils découvrirent la principale montagne de l'île, appelée le pic d'Adam, qui s'élève à une très-grande hauteur et s'élance audacieusement vers les nuages qui tantôt le dérobent aux regards, tantôt ne cou-

vrent que ses flancs et laissent paraître au-dessus d'eux sa cime majestueuse, semblable à un voile d'azur suspendu au milieu des airs.

En approchant de Colombo, on est frappé de la multitude des bateaux pêcheurs; on en voit jusqu'à cinq cents mettre à la mer dans une seule matinée, quel que soit le temps. Colombo est une ville fortifiée qui renferme plusieurs centaines de maisons; elle a sept bastions et est défendue par trois cents bouches à feu.

La population indigène, de même que les Hollandais et les Portugais, habitent les *pettah* ou faubourgs qui l'environnent; d'élégantes maisons de campagne appartenant à de riches Anglais sont parsemées sur le bord de la mer, au milieu des bois de cocotiers; plus en arière se trouvent les plantations de cannelliers, dans une plaine sablonneuse. Le fort renferme l'église anglaise, la douane, la maison du gouverneur. L'église hollandaise est construite dans le *pettah*.

En arrivant à Colombo, les missionnaires furent très-bien reçus par M. Chater, missionnaire baptiste. La saison ne leur permettant plus de se rendre par mer dans la partie septentrionale de l'île, ils se décidèrent à passer par l'intérieur, en s'embarquant sur la rivière et à voyager de compagnie avec M. Mooyart, ami zélé des missions et magistrat du district de Jaffna.

Les frères allèrent, avant leur départ, se présenter chez le gouverneur, sir Robert Brownrigg, alors à la veille de quitter l'île, et obtinrent de lui la permission officielle de se joindre à la station missionnaire. Leur arrivée en ce moment avait quelque chose de providentiel, car on est fondé à croire que le successeur de sir Robert ne se serait pas montré aussi favorable à leur requête. Ils eurent, pendant leur séjour à Colombo, l'occasion d'examiner ce qui s'y faisait pour le règne de Dieu, et d'y rencontrer des missionnaires venus de différentes parties de l'île.

Mme Winslow reprend ici son journal :

16 *janvier* 1820. « Je suis allée ce matin avec Mme Spaulding visiter deux écoles des frères wesleyens, et j'en ai été fort satisfaite. Ils ont douze écoles à Colombo ou dans ses environs; cela promet beaucoup. Mais, quand je vois que des hommes, appelés par leurs études et par le sérieux de leurs pensées à employer un langage qui dépasse la portée des ignorants, se trouvent chargés de l'instruction des enfants, je suis de plus en plus convaincue qu'il y a beaucoup à faire aussi pour les *femmes* dans les missions chez les païens. »

1er *février*. « Aujourd'hui a été un grand jour pour Ceylan. Le gouverneur s'est embarqué dans l'après-midi. Je suis allée ce matin à la maison du gouvernement avec M. Winslow. Une foule de

gens y étaient assemblés, et parmi eux une nombreuse école d'orphelins, soutenue par lady Brownrigg. Quand le gouverneur et son épouse ont pris congé du peuple, il y a eu bien des marques d'émotion. Presque tout le monde pleurait, les pauvres enfants sanglotaient comme si leur cœur allait se briser ; il est à craindre qu'ils ne retrouvent pas une protectrice et une amie telle que l'était lady B. Au milieu de tant d'occupations, sa seigneurie a eu la bonté de se faire excuser de n'être pas venue nous voir. La semaine dernière, le gouverneur a tenu un grand-lever, dans lequel il a exprimé aux frères son approbation pour notre mission, et a parlé en termes fort honorables des missionnaires.

» Les frères wesleyens ont une conférence ici en ce moment, et les missionnaires épiscopaux sont rassemblés pour des affaires relatives à leur station. A notre table aujourd'hui, nous étions *quinze* missionnaires. Si nos amis d'Amérique avaient pu nous voir, ils auraient été convaincus qu'on ne peut être malheureux dans une pareille société (1). »

(1) A cette époque il y avait *vingt* missionnaires anglais à Ceylan, dont *quinze* wesleyens, *quatre* épiscopaux et *un* baptiste. Aujourd'hui, après une période de *quinze* ans, il y en a *dix-neuf*, sur lesquels *dix* sont wesleyens, *huit* épiscopaux et *un* baptiste. Ils occupent *quinze* stations, et en 1833 ils avaient cent soixante-cinq écoles avec six mille six cent trois enfants. Le nombre des communiants indigènes, dans les diverses stations, pouvait être de cinq à six cents.

4 février, vendredi soir. « Nous avons quitté Colombo vers six heures de l'après-midi, après avoir pris congé de notre frère et sœur Chater, et prié avec eux et quelques autres amis. La soirée était déjà avancée lorsque nous atteignîmes le lieu de l'embarcation; ce fut un départ assez triste; nous traversions un bois épais; en quelques endroits la rivière paraissait à peine assez large pour donner passage à nos bateaux. Un feu allumé çà et là sur ses bords ne servait qu'à rendre plus sensible la profondeur des ténèbres qui nous environnaient. »

5 *février*. « Nous avons cheminé heureusement pendant la nuit, et ce matin nous nous trouvons à Négombo, ayant avancé de six lieues dans notre route. Le magistrat de ce lieu nous a reçus à déjeûner chez lui avec beaucoup d'obligeance. Un missionnaire wesleyen, l'aide instituteur et lui sont les seuls Européens du pays. Négombo est une assez jolie ville située au bord d'un lac; elle a une vieille église catholique romaine, qui a été dernièrement donnée à la mission par le gouvernement pour en faire une chapelle. »

Médampia, 6 *février*. « Nous sommes ce matin à huit lieues de Négombo; il a fallu faire trois lieues par terre. Des porteurs se sont chargés de notre bagage; les messieurs ont été à pied; les dames et les trois enfants de Mme Mooyart ont été portés

dans des palanquins et des *ton-jons*, chaise placée sur des bambous et soutenue sur les épaules de quatre hommes. Notre route traversait des *jungles*, des marais et des étangs; quelquefois nos pauvres porteurs faisaient de longues marches dans l'eau. Comme nous approchions du lieu où nous devions nous rembarquer, nous rencontrâmes le père du magistrat de Négombo, M. Vanderstraten, qui venait au-devant de nous avec un petit bateau, appelé *ballam*, pour notre bande missionnaire, et une plate-forme faite de deux canots attachés ensemble, pour la famille de M. Mooyart. M. Vanderstraten était une fois dans l'abondance; mais ayant perdu sa fortune, il a obtenu du gouvernement la permission d'établir une plantation, et il soutient sa nombreuse famille en s'adonnant à la culture du riz. Il nous conduisit par un joli sentier jusqu'à la cour de sa ferme, où nous trouvâmes Mme Vanderstraten entourée d'une troupe d'enfants; elle parut contente de nous voir et nous reçut avec beaucoup de bienveillance. »

7 *février*. « Nous sommes retournés hier au soir à nos *ballams*, comblés d'attentions de la part de nos hôtes. Nos bagages n'étant pas encore arrivés, nous avons été obligés d'attendre jusqu'à ce matin; vous auriez envie de nous plaindre, si vous voyiez comme nous sommes entassés par cette chaleur; je vous assure cependant que nous sommes très-

bien. Nous avons pris un domestique portugais qui fait une fort bonne cuisine et nous rend toute sorte de services; notre bateau a une tente de feuilles de cocotiers tressées, sous laquelle nous avons juste la place pour tenir nos matelas roulés en guise de siége; quand nous sommes tous rassemblés sous ce couvert, notre salon est entièrement plein. — Mme Spaulding et moi nous sommes promenées ensemble ce matin, tandis que nos maris exploraient les propriétés de M. Vanderstraten; ayant trouvé un endroit ombragé par d'épais buissons, nous nous sommes assises pour lire. Bientôt une femme indigène est venue à passer; dès qu'elle nous a découvertes, elle est allée appeler ses voisins, en sorte que bientôt nous avons été entourées d'une vingtaine d'hommes, de femmes et d'enfants. Ils nous ont demandé la permission de s'asseoir sur le gazon, près de nous, en faisant beaucoup de gestes et parlant très-vite; mais, voyant que nous ne les comprenions pas, ils se sont retirés en nous faisant signe de les suivre, invitation à laquelle nous n'avons pas cru devoir répondre. »

8 *février*. « Notre bagage n'est arrivé qu'à trois heures de l'après-midi; nous nous sommes immédiatement embarqués sur une petite rivière qui traverse le lac de Chilaw. Nous occupions plusieurs petits bateaux séparés les uns des autres; la soirée fut

assez triste ; nous n'avions point de lumière et nous ne pouvions nous faire entendre de nos bateliers ; les eaux étaient tellement basses, que notre navigation se trouvait souvent entravée ; la rivière est fort étroite, encaissée entre deux lignes d'arbres qui s'inclinent sur elle. Des singes jouaient dans leurs branches ; on nous dit y avoir vu des serpents suspendus et tombant dans les bateaux qui passent au-dessous. Le fait est, que ces arbres portent un fruit long de deux pieds et qui a quelque ressemblance avec ce reptile ; c'est là probablement le prétendu serpent dont la chute a tant effarouché les voyageurs. Nous arrivâmes tard à Chilaw, où nos compagnons nous rejoignirent. »

10 *février*. « Nous nous arrêtâmes hier pendant quelques heures dans la maison de repos, ou *rest-house* d'Andepan, où nous pûmes obtenir du lait de buffle assez bon (1).

(1) Il n'y a point d'auberges dans le pays, les *rest-houses* sont simplement des abris ou de grandes chambres vides où le voyageur peut se *reposer*, mais il doit fournir lui-même ses provisions, son lit et les ustensiles nécessaires à sa cuisine. Il est vrai que ce dernier objet se réduit à une opération fort simple. Un pot de terre placé sur trois pierres avec un peu de feu allumé dessous suffit pour bouillir le riz, et dans un autre petit vase de terre cuite on prépare le *curry*. Ce mets est un objet de commerce considérable dans l'Inde. Il se compose de coriandre, de cardamone et autres épices, broyées avec une racine nommée tumeric, auxquelles on ajoute du poivre rouge, des oignons et

» La plus grande partie des voyages se font la nuit dans ce pays. Les naturels, quoique habitués dès leur enfance à l'ardeur du soleil, en étant frottés d'huile et ensuite exposés à ses rayons, ne peuvent supporter la chaleur du milieu du jour tant elle est intense. C'est assez ennuyeux de voyager si lentement; mais, d'un autre côté, cela permet de mieux examiner la contrée que nous traversons; la nuit dernière étant arrêtés par les basses eaux, nous avons eu quelque crainte d'être attaqués par les éléphants et les buffles qui quittent matin et soir leurs retraites, pour venir s'abreuver à la rivière; jusqu'à présent, nous n'avons vu, grâces à Dieu, que les traces des éléphants et un petit nombre de buffles. »

11 *février*. « Nous avons atteint Putlam dans la nuit, et de bonne heure nous nous sommes rendus à la maison de M. Temple, collecteur de ce district; en son absence, ses domestiques nous ont très-bien reçus et nous en sommes repartis à cinq heures. Le 12, notre bateau arriva à Calpenteen à

de l'ail. Tout cela se mêle avec du beurre fondu ou du lait de coco, puis on le fait cuire avec de la viande de boucherie, du gibier, du poisson, des œufs ou des légumes hachés très-fin et bouillis auparavant. Ce mélange forme aux Indes l'assaisonnement nécessaire du riz avec lequel on le sert toujours par petites quantités. Dans les maisons de repos, on peut souvent se procurer du lait et quelquefois des œufs.



3 heures; on nous dit que nous ne pourrions aller plus loin à cause du vent contraire : ici finit la navigation intérieure; il faut se rembarquer sur la mer en serrant de près les côtes. Ne supposant pas qu'il existât des Européens dans le voisinage, nous errions à l'aventure, cherchant un lieu où nous reposer; mais un Portugais, qui nous reconnut pour être étrangers, offrit de nous procurer une chambre et de nous apporter du lait; nous acceptâmes sa proposition et nous nous disposions à le suivre, lorsque nous vîmes s'avancer un gentilhomme qui s'annonça à nous comme étant M. James, de Trinquemale, voyageur ainsi que nous, et résidant depuis peu de jours dans le pays. Il insista pour nous recevoir dans sa maison, et nous y présenta sa femme, qui est Cingalaise, mais élevée en Angleterre, et fort agréable. Nous passâmes là une douce journée, nous entretenant sur des sujets chrétiens, et admirant la bonté de Dieu qui partout nous fait trouver des amis. M. James est venu à Calpenteen pour construire un moulin à huile de cocos. Cette huile se brûle ici dans les lampes et s'exporte en Angleterre. M. Mooyart dit qu'il ne faudrait pas plus de vingt industriels comme M. James pour faire de Ceylan un véritable jardin. Cette île serait, en effet, susceptible d'acquérir une grande importance; dans plusieurs endroits le sol est extrêmement fertile. Une immense quantité d'arbres à

fruits, et surtout le palmier, le cocotier, le cannellier, le plantain, y croissent sans effort et procurent une abondante nourriture à ses habitants. Ceux qui vivent habituellement de riz sont en petit nombre; on les considère comme des gens fort à leur aise. La plupart des indigènes ne font qu'un seul repas par jour, et alors ils mangent énormément. Les ouvriers de peine portent de pesants fardeaux au soleil, sans rien prendre du matin au soir; ils paraissent fort maigres; mais si vous les voyiez après qu'ils ont mangé leur riz, vous croiriez qu'ils ont avalé une citrouille. »

14 *février*. « Nous sommes arrivés à Manar ce matin; cette île a environ dix-sept milles de circonférence, et contient 18,000 habitants; il n'y a point de missionnaire, non plus que dans le pays qne nous avons parcouru depuis Négombo. Nous nous sommes arrêtés à la barre extérieure pour nous baigner dans la mer, ce qui, dans ce climat, est fort nécessaire à la santé, et procure un rafraîchissement très-agréable. A onze heures, nous avons approché de la ville et du fort qui commande le détroit. MM. Winslow et Spaulding sont allés à terre rendre leurs devoirs au commandant, qui nous a tous invités chez lui, et, de concert avec son épouse, nous a fait l'accueil le plus obligeant. »

16 *février*. « Hier, en traversant la baie, nous

avons été surpris par un coup de vent qui nous a mis en danger; grâces à Dieu, nous avons été miraculeusement préservés; ce qui nous donne le plus d'inquiétude en de telles circonstances, c'est que les bateliers indigènes, quand ils sont alarmés, abandonnent la manœuvre et laissent flotter le bateau à la merci des vagues. Nous avons pris terre de bonne heure ce matin, après avoir été arrêtés plusieurs fois par les bancs de corail qui couvrent partout le fond de la baie. Je ne m'étais jamais doutée de l'étonnante variété de forme et de couleur qu'ils présentent : il semble voir un lit de fleurs, dont la bigarrure éclate sous la transparence des eaux. L'endroit où nous sommes descendus se nomme la *Pointe de l'Éléphant;* nous y avons passé quelques heures, maintenant nous continuons rapidement notre voyage jusqu'à Jaffnapatam, où on nous assure que nous arriverons demain matin. Je n'essaierai pas de vous dépeindre mes sentiments à la pensée qu'une seule nuit nous sépare encore de notre résidence future. Je confesse que j'éprouve quelqu'impatience d'y parvenir; la vie errante que je mène depuis une année finit par me fatiguer, et je me trouverai heureuse dans la plus chétive maison que je pourrai appeler *ma demeure.* Nous avons été reçus partout avec une extrême bonté; mais nous n'avons été établis nulle part. Dieu soit béni de ce que, durant ce long

voyage, ma santé, ainsi que celle de tous mes compagnons, a été généralement bonne! »

Jeudi 17. « Ce matin, à sept heures, nous avons atteint Jaffnapatam, et nous nous sommes immédiatement rendus à la maison de M. Mooyart, qui n'est lui-même pas encore arrivé. Bientôt, nous avons eu le plaisir de voir M. Meigs, missionnaire à Batticotta, qui nous a conduits chez une pieuse veuve, Mme Driberg, où nous avons passé la journée; ce soir, comme nous nous préparions à partir pour Batticotta, M. Poor est venu de Tillipally. C'est une grande joie pour nous de voir ces chers frères que nous aimons déjà, à cause de l'œuvre qu'ils font, et avec lesquels nous allons être si intimément associés. »

CHAPITRE VI.

Origine de la mission à Ceylan. — Notice sur Jaffna. — Stations missionnaires. — Ecoles de village. — Pensionnats. — Exemple de persécution. — Maladie et voyage de MM. Richards et Warren. — Mort de M. Warren.

La mission à Ceylan est la seconde, dans l'ordre des temps, parmi les plus importantes de celles qu'a fondées le Conseil américain. Un de ses premiers missionnaires aux Indes, le Rév. Samuel Newell, ayant reçu de la part des autorités du pays

l'ordre de quitter le Bengale avec ses collègues, se rendit à l'île Maurice lorsque sa femme était déjà dans un déplorable état de santé. Après y avoir déposé les restes de cette intéressante victime de l'intolérance, en retournant aux Indes, il visita l'île de Ceylan qui est une dépendance de la couronne, et qui ne se trouve pas comprise dans les possessions de la Compagnie des Indes.

Ayant été favorablement accueilli par le gouverneur de l'île, sir Robert Brownrigg, M. Newell y passa plusieurs mois et se rendit de Colombo à Jaffnapatam, avec l'intention de commencer une mission dans ce district, si les circonstances le permettaient. Pendant ce temps, MM. Hall et Nott qui avaient été chassés du Bengale avec lui, ayant réussi après de longs efforts à s'établir à Bombay, prièrent M. Newell de venir les y rejoindre. Il y consentit, et quitta Ceylan, conjurant le Conseil américain d'envoyer dans cette île d'autres missionnaires à sa place. En conséquence, on s'occupa de pourvoir promptement ce poste intéressant, et l'on y adressa MM. Warren, Richards, Meigs, Poor et Bardwell, avec les femmes des quatre derniers. Ils s'embarquèrent tous sur le brick la *Driade*, à Newburyport, le 23 octobre 1815, et arrivèrent à Colombo au mois de mars suivant, après une traversée heureuse quoiqu'un peu longue. Par la bénédiction de Dieu, sur les efforts qu'ils tentèrent

auprès des matelots, deux d'entre eux donnèrent des marques évidentes de conversion. Vers cette époque, la mission de Bombay ayant été affaiblie par le départ de M. Nott, que sa mauvaise santé contraignit de repasser en Amérique, M. Bardwell alla se joindre à cette station. Les autres frères, après une résidence de quelques mois à Colombo, qu'ils employèrent à prêcher en anglais et à étudier la langue tamule, se transportèrent, vers la fin de 1816, à Jaffnapatam, où ils furent chaudement recommandés par sir Robert Brownrigg, sir Alexandre Johnstone, et d'autres personnages éminents.

Ce district, appelé aussi Jaffna, occupe l'extrémité septentrionale de Ceylan et forme lui-même une île de 40 milles en longueur sur 15 de largeur, entouré de plusieurs petits îlots. Sa population est de 147,670 âmes, sur lesquelles il n'y a que 650 blancs, presque tous descendants de Hollandais et de Portugais, à l'exception de quelques familles anglaises attachées au gouvernement. Le reste se compose de Maures, qui sont généralement marchands, marins ou artisans; de plusieurs milliers de catholiques romains, de quelques chrétiens protestants natifs; mais la grande masse est païenne et suit presqu'exclusivement la secte de Siva. Dans la religion des Brahmes, ce dieu, avec Vishnou et Brahma, forme la trinité indienne.

Brahma n'a pas de temples, par suite d'une malédiction qui fut prononcée contre lui, pour avoir commis un inceste avec sa propre fille. Les Brahmines lui adressent cependant des prières journalières ou *mantras*, et autant de fois qu'ils les répètent, ils se font des marques sur le front, sur les bras et sur la poitrine, avec de la cendre de fumier brûlé. Le culte de Vishnou est très-répandu dans l'Inde septentrionale, sous ses diverses incarnations de Jaggernaut, Ram et Krishnu; mais il ne possède qu'un petit nombre de sectateurs à Ceylan. Le dieu Siva a deux fils : Ganesa ou Pulleyar, qui est représenté comme un homme très-gras, avec quatre bras et une tête d'éléphant, monté sur un rat, et Skanda ou Kartikeya, qui a six têtes et douze bras; il est à cheval sur un paon avec une femme de chaque côté. Ils ont l'un et l'autre plus de temples à Jaffna que Siva lui-même. Doorga ou Parvuti, femme de Siva, y est aussi adorée sous différentes représentations, tant comme mauvais que comme bon génie.

La ville de Jaffnapatam, lorsqu'on la découvre de la mer au milieu des petites îles de corail qui bordent la côte, a un aspect très-pittoresque; du côté de l'ouest, elle a un fort, très-bien construit, renfermant plusieurs bâtiments publics et une vieille église hollandaise; à l'est, est la ville même, séparée du fort par une large esplanade et un ci-

metière. Les rues sont régulières, tirées à angles droits et sablées; les maisons, en général, n'ont qu'un seul étage; elles sont proprement blanchies au-dehors aussi bien qu'au-dedans, avec des *vérandahs* ou portiques sur le devant; quelques-unes des rues les moins centrales s'étendent au travers d'un bois de palmiers, dont les touffes élevées forment, par leur fraîche verdure, un contraste agréable avec le sable brûlant qu'on foule aux pieds et la réverbération des bâtiments blancs qui vous environnent.

Tant que les Hollandais possédèrent Ceylan, la ville de Jaffnapatam jouit d'un haut degré de prospérité; dès-lors elle a beaucoup déchu; les principales familles hollandaises l'ont quittée quand les Anglais s'en sont emparés, pour aller se fixer à Batavia; celles qui restèrent sont tombées dans la misère. Les descendants des Portugais ont généralement atteint une couleur de peau presque aussi foncée que celle des natifs mêmes, et ils les surpassent quelquefois en pauvreté et en dégradation morale.

Les maisons des Tamules, sauf celles qui ne sont que de simples huttes, ont ordinairement une cour centrale et découverte; des toits assez étroits, supportés par des piliers et couverts de larges feuilles de palmier, sont jetés sur chacune des quatre basses murailles de boue qui entourent cette en-

ceinte, de quarante à cinquante pieds carrés. Ces toits se projettent à l'extérieur de manière à former autour du bâtiment un vérandah large de quatre à cinq pieds; à l'intérieur il a à peu près le double de largeur et ouvre sur la cour du centre comme ferait une galerie; le plancher, en terre durcie ou en briques, est élevé de deux pieds au-dessus du sol. Dans le vérandah extérieur, on se livre à la contemplation, on travaille, on dort tour à tour; celui de l'intérieur est susceptible de se diviser en plusieurs pièces, dont l'une au moins, qui renferme les effets les plus précieux de la famille, peut se fermer comme il faut; mais le plus souvent on la laisse tout ouverte, ou on ne la sépare du reste de l'habitation que par des cloisons mobiles. C'est à la fois le salon, la cuisine, la chambre à coucher de la famille, qui comprend souvent deux ou trois générations et diverses branches collatérales. Là (bien que ce ne soit pas fort commun), on les voit quelquefois le soir former un cercle de famille autour de la lampe fumante; assis les jambes croisées sur le plancher, ayant leur repas placé devant eux sur une feuille de cocotier ou sur un plat de cuivre, ils portent la nourriture à leur bouche avec la main, sans le secours du couteau, de la fourchette ou de la cuiller. Le mari se sert le premier, et la femme mange ce qu'il laisse de reste; ils dorment ensuite pêle-mêle, après avoir étendu une

natte sur le terrain et s'enveloppent dans les vêtements qu'ils portent pendant le jour. Cela consiste, pour les hommes, en une pièce de coton, longue de deux ou trois aunes, attachée autour des reins; quelquefois un châle de mousseline est jeté sur leurs épaules; chez les femmes, la pièce d'étoffe entortillée autour de la taille est beaucoup plus longue, un de ses bouts revient cacher presqu'entièrement le sein et les épaules; mais il n'est pas permis aux classes inférieures de se couvrir le haut du corps. Quelquefois, les hommes portent une sorte de turban autour de la tête et des sandales aux pieds. Les deux sexes chargent de joyaux leurs oreilles et leurs mains; les femmes étalent une profusion de colliers, de bracelets, de bandeaux dans les cheveux, d'anneaux au bas de la jambe, d'ornements aux orteils des pieds; tout cela, en or et en argent, est enrichi de pierres précieuses et de perles. Ces bijoux constituent une grande partie de leur avoir, et comme les modes ne changent pas, on se les transmet de génération en génération.

Mon dessein n'est pas de fatiguer ici le lecteur par une description détaillée des mœurs et coutumes des Tamules, puisqu'elles se trouveront incidemment développées dans le cours de cet ouvrage. Je veux simplement donner une légère esquisse du peuple et du pays chez lesquels la mission fut commencée, afin que l'on en puisse mieux suivre les

diverses opérations. Pour cet effet, nous jetterons un coup-d'œil sur les stations, suivant l'ordre dans lequel elles furent successivement occupées. Leur premier établissement se fonda sur les ruines d'un christianisme purement nominal. Quand les Portugais formèrent, il y a environ trois siècles, un comptoir de commerce à Jaffna, ils essayèrent en même temps d'y introduire le papisme; ils détruisirent un grand nombre de temples païens, ils bâtirent des chapelles et des églises et engagèrent ou contraignirent une partie des indigènes à se faire baptiser. Les Hollandais, qui leur succédèrent en 1656, cherchèrent par des voies à peu près semblables, et par l'influence du gouvernement, à établir la foi protestante; ils s'opposèrent à ce que les temples païens fussent rebâtis, et défendirent les cérémonies idolâtres; ils déclarèrent la profession du christianisme indispensable pour pouvoir remplir des fonctions de quelque importance, et firent du baptême la condition nécessaire d'un mariage légitime. Ils réparèrent les églises qu'avaient bâties les Portugais et en élevèrent d'autres. Le district fut divisé en trente-deux paroisses, et il y eut une église dans chacune; elles étaient généralement construites en briques ou en pierres de corail, couvertes en tuiles, et capables de contenir cinq cents à deux mille personnes. Cinq pasteurs qui prêchaient alternativement dans ces diverses

localités leur furent d'abord attachés; mais plus tard cette charge fut laissée à un seul, qui put à peine les visiter chacune une ou deux fois par an. Le nombre des chrétiens, même des chrétiens de nom, diminua dès-lors considérablement, et plusieurs églises, ainsi négligées, tombèrent en décadence. Quand les Anglais prirent possession de l'île en 1796, ils permirent aux naturels le libre exercice de leur culte, en sorte que, pendant les trente premières années de la domination anglaise, le nombre des temples consacrés à l'idolâtrie s'accrut jusqu'à trois cent vingt et un, tandis qu'il ne restait que soixante-quatorze chapelles appartenant à l'Eglise romaine.

A l'époque où la mission américaine commença, si l'on en excepte quelques protestants natifs et quelques descendants d'Européens à Jaffnapatam, où Christian David était établi par le gouvernement comme prédicateur indigène, et où deux missionnaires wesleyens avaient récemment commencé leurs opérations, le district était entièrement livré au paganisme. Le gouverneur ayant accordé aux missionnaires la permission d'occuper quelques vieilles églises, dont il ne restait que les quatre murailles couvertes de lierre et percées çà et là par le tronc d'un bananier (1), ils commencè-

(1) Le bananier des Indes croît fréquemment dans les crevas-

rent immédiatement à en rebâtir à Batticotta et à Tillipally, puis à mesure que la mission s'accrut, ils prirent possession de trois autres temples, dans les villes de Panditeripo, Oodooville et Manepy. — Le lecteur va apprendre à connaître toutes ces stations à la fois.

En sortant de Jaffnapatam, par la place du marché et les populeux faubourgs qui s'étendent derrière le fort, on atteint de vastes champs de riz qui longent le bord de la mer, et après les avoir parcourus pendant sept milles à l'ouest, on arrive à Batticotta, en vue du rivage. Là, sont demeurées debout les murailles épaisses de quatre pieds, d'une église longue de 163 pieds sur 57; on y voit encore deux rangées de piliers qui ont 12 pieds de circonférence et sont surmontés par des arcades assez bien conservées. A quatre milles au nord de Batticotta, passant par plusieurs villages indigènes et près des ruines de l'ancienne église de Changary, est Panditeripo. Les bâtiments de cette ville

vasses des vieux murs au travers dequels il pousse ses racines, jusqu'à les renverser et les détruire entièrement si l'on ne coupe ses jets audacieux. Une des espèces du bananier a la singulière propriété de reprendre racine par l'extrémité de celles de ses branches qui retombent vers la terre : celles-ci poussent à leur tour des rejetons, et ainsi l'arbre qui n'a qu'un seul tronc primitif parvient quelquefois, par ses accroissements successifs, à couvrir peut-être un acre de terrain.

sont en pierre, comme ceux de Batticotta, mais sur une plus petite échelle et moins bien conservés. Tillipally est à cinq milles de là, sur un terrain couvert de bois de palmiers et de jardins remplis d'arbres; cette station se trouve sur la route de Jaffnapatam à Kangy, à deux milles de celle-ci au nord, et à dix milles de la première au sud : en suivant cette route par Mallagum, où est le siége d'un magistrat, on arrive, au bout de cinq milles, à Oodooville. L'église, bâtie en briques, est située à environ trois quarts de mille de la grande route, au milieu d'une riante plaine. Des champs immenses s'étendent à perte de vue de tous côtés; les villages indigènes dispersés çà et là et entourés de bosquets de palmiers, semblent autant de groupes d'îles qui s'élèvent du sein de la mer. La route est en plusieurs endroits ombragée d'arbres, tels que le margosa, le tamarin, le bananier, qui forment un ombrage épais. Le premier de ces arbres porte un fruit assez gros, duquel les natifs tirent une huile appropriée à la médecine et bonne à brûler. On compte deux milles d'Oodooville à Manepy, vers le sud-est; l'ancienne église de cette dernière station a été détruite. Puis, en faisant quatre milles à l'ouest, on se retrouve à Batticotta : le circuit des cinq stations est ainsi d'environ vingt milles. La route traverse tantôt des champs de riz ou de graines sèches, tantôt de populeux villages, envi-

ronnés de jardins, où croissent le mango, le plantain, l'oranger, le citronnier et d'autres arbres à fruit. Dans la saison des pluies, les champs de riz, situés dans les terres basses, sont couverts d'une couche d'eau, laquelle disparaît bientôt sous une moisson d'épis ondoyants, tandis que les terrains plus élevés, dans lesquels on cultive d'autres graines, sont parés de la plus riche verdure; mais, dans les grandes chaleurs, ces champs deviennent entièrement arides, étant brûlés par l'ardent soleil des tropiques; quelques pièces de terre, dont l'irrigation est habilement dirigée au moyen des puits, conservent seules une fraîcheur de végétation qui repose la vue et recrée l'imagination.

MM. Richards et Meigs, accompagnés de leurs femmes, établirent d'abord leur résidence à Batticotta; et M. Warren ainsi que M. et Mme Poor se fixèrent à Tillipally. Ils fabriquèrent de légers toits en feuilles de palmier pour couvrir les églises et les maisons ruinées; mais les fourmis blanches (1) détruisirent en partie leurs ouvrages.

(1) Ces fourmis blanches sont une espèce fort importune; en plusieurs parties du district de Jaffna, elles pullulent d'une manière incroyable. Elles attaquent tout ce qu'elles trouvent à leur portée, et, à l'exception du fer ou de la pierre, rien ne peut leur résister : elles fabriquent une sorte de mortier avec lequel elles forment un chemin couvert vers le point qu'elles veulent assiéger et se mettent par là à l'abri de leurs ennemis; elles

Ces insectes voraces rongèrent tellement le toit de la maison à Tillipally, que lors de la saison des pluies il laissait entièrement passer l'eau, et que les missionnaires se virent par là forcés à faire la dépense d'un toit en tuiles.

Tout en s'occupant des réparations nécessitées par le mauvais état des stations, et en prêchant l'Evangile tant en public que de maison en maison, à l'aide des interprètes, les missionnaires donnèrent beaucoup de temps à l'étude de la langue du pays. Ils la considéraient, avec raison, comme un objet d'une extrême importance, et sentaient bien

établissent ces lignes d'attaques depuis le bas jusqu'au haut de la muraille d'une maison, et y montent en nombre suffisant pour la détruire en entier, si l'on n'intervient pas à temps. Les planchers en bois, et même ceux en briques ou en ciment, sont bientôt dévorés par elles. Si une malle de vêtements ou de livres est laissée le soir dans le bas d'une maison, on la trouve le lendemain remplie de ces insectes déprédateurs, et dans le cas où l'on ne s'aperçoit pas de leur présence au bout de peu de temps, le meuble dont elles se sont emparées, entièrement rongé à l'intérieur, n'est plus qu'une frêle coquille qui craquera sous vos doigts à la plus légère pression, tandis que vous le trouverez presque rempli de terre qu'elles ont apporté pour leur défense. Il y a beaucoup de rapport entre la construction de leur cité souterraine et celle des ruches d'abeilles. A certaines saisons de l'année, ces fourmis blanches prennent des ailes et voltigent dans les airs; mais ces ailes tombent bientôt, et alors elles sont la proie des oiseaux et d'autres insectes; ainsi l'ambition de s'élever leur devient funeste.

que tant qu'ils ne pourraient communiquer directement avec les indigènes, ils obtiendraient difficilement leur confiance et leur sympathie ; or, sans cela, peu de bien pouvait être opéré; et eux-mêmes se seraient trouvés dans une tentation constante d'abandonner un champ de travail qui leur présentait tant d'obstacles.

Nous croyons pouvoir établir comme règle générale pour ce qui concerne les Indes, que si l'on ne parvient pas dans le cours de la première année à se rendre maître de la langue , on n'y arrivera jamais. Toutes les forces et le zèle d'un missionnaire libre encore de l'influence énervante du climat et du découragement que les revers entraînent à leur suite, tout l'attrait d'un genre de vie entièrement nouveau, sont absolument nécessaires pour lui faire surmonter les difficultés d'un dialecte oriental, jusqu'au point de parvenir sans effort à le parler et à l'écrire. Il n'est pas moins urgent pour la femme du missionnaire de commencer de bonne heure cette étude : étant exposée à se voir interrompue par les soins qu'exigera sa jeune famille, elle ne doit pas perdre un moment pour acquérir la connaissance des principes de grammaire et de construction de la langue qui la mettront à même de classer et de retenir les mots qu'elle entendra. Autour de cette base viendront insensiblement se grouper toutes les locutions qui s'emploient dans le

langage familier, en sorte que, sans beaucoup de travail, elle deviendra bientôt capable de comprendre et d'exprimer tout ce qui se rapporte aux choses usuelles de la vie.

On prétend, en général, qu'il suffit de vivre au milieu des naturels d'un pays pour apprendre bientôt leur langue; mais le fait est que les adultes qui continuent à parler l'anglais dans leurs familles peuvent vivre aux Indes pendant plusieurs années et entendre journellement les conversations des indigènes, sans saisir autre chose que les termes les plus communs, à moins qu'ils ne se donnent la peine d'apporter à cette étude une attention sérieuse. S'ils sont *obligés* de comprendre ce qu'on leur dit, comme c'est le cas lorsque personne ne parle l'anglais autour d'eux, alors ils apprennent bientôt le langage vulgaire, même sans faire usage de livres, ni de grammaire. Cependant des connaissances plus approfondies deviennent nécessaires dès qu'on veut se mettre en état de communiquer l'instruction religieuse. Si l'on considère la facilité avec laquelle on apprend les langues et l'on saisit l'accent des dialectes orientaux dans la jeunesse, il serait à désirer que les missionnaires embrassassent leur sainte carrière au premier âge de la vie. Sans doute, là où il s'agit de fonder une station nouvelle, le jugement et l'expérience d'hommes parvenus à leur maturité semblent indispensables; mais du

moins faudrait-il toujours placer près d'eux quelques frères plus jeunes qui, pour acquérir promptement l'usage de la langue, pour se plier sans peine au climat et avoir la probabilité de quelques années de vie devant eux, ne devraient guère avoir passé l'âge de vingt-cinq ans.

Les missionnaires à Ceylan tournèrent de bonne heure leurs vues vers l'éducation des enfants païens, afin de trouver accès, par là, auprès d'eux et de leurs parents, et de préparer la voie à l'introduction de l'Evangile; cela était nécessaire aussi pour élever des aides ouvriers, sans lesquels il aurait été difficile plus tard de recueillir la moisson du Seigneur. Pendant les trois premières années de la mission, ils parvinrent, non sans peine, à établir dans plusieurs villages des écoles gratuites pour les garçons; mais, à cette époque, il fut impossible de rassembler des filles, les coutumes des Indous s'opposant à ce qu'elles apprissent à lire et à écrire. Elles sont nées, disent-ils, pour l'obéissance; ainsi donc, plus il y aura de vide et de ténèbres dans leur esprit, plus on doit supposer qu'elles seront soumises et se rendront ainsi agréables à leurs maris.

Quelques *bungaloros*, composés d'un toit couvert de feuilles, soutenu par plusieurs poteaux, avec un plancher de terre sèche et ayant quelquefois pour entourage une légère cloison de briques,

furent bâtis à l'ombre des arbres ou près des villages, pour servir de salles d'écoles : on choisit quelques instituteurs indigènes, à l'influence desquels il fallut avoir recours pour rassembler les enfants; ces instituteurs étaient tous païens; mais au commencement il eût été impossible d'en obtenir d'autres; il fallut se borner à exiger d'eux qu'ils déposassent les symboles extérieurs de l'idolâtrie; qu'ils assistassent avec leurs élèves à la prédication du dimanche et qu'ils fissent usage de livres chrétiens. Les enfants, à leur entrée dans l'école, ne connaissaient généralement pas les lettres, les fils de familles riches étant à peu près les seuls qu'on envoie dans les petites écoles établies par les natifs. Ils y apprennent à connaître leur alphabet, en traçant plusieurs fois chaque lettre, avec le premier doigt de la main droite, sur le sable répandu devant eux; d'abord le moniteur guide la main du petit écolier, puis l'enfant continue, sous sa direction, à former et à effacer les lettres, et les nomme plusieurs fois en chantant une sorte de cantilène, jusqu'à ce qu'il soit en état de les reconnaître lorsqu'on les lui présente écrites sur une feuille avec un stilet de fer. Il épelle ensuite les syllabes et les mots les plus aisés, et cela demande peu d'étude, toutes les lettres ayant un son qui leur est propre et pas une n'étant muette; alors on lui fait apprendre de courtes leçons en vers, contenant quelque maxime de

morale, mais qui, étant écrite dans le dialecte poétique, est absolument inintelligible pour des enfants: on ne s'embarrasse point de la leur expliquer, et ils chargent leur mémoire de tous les livres élémentaires jusqu'au dictionnaire des synonymes, sans en comprendre nullement le sens; les mots sont unis ensemble, sans ponctuation, ni lettres capitales, et ces petits ouvrages écrits en vers, dans un style figuré, ne peuvent guère être saisis que par ceux qui en possèdent la clef. Néanmoins, c'est l'usage d'infliger aux enfants cet exercice de mémoire; puis, quand ils en sont venus à bout, on revient en arrière, et, dans des instructions morales, on analyse les leçons, on sépare les mots, et l'on en développe la signification. On suivit dans les écoles de la mission une marche plus simple et en même temps plus rationnelle: de petits ouvrages, mis à la portée de l'enfance, une grammaire et un dictionnaire, pareils à ceux dont on fait usage en Angleterre, y furent introduits. Les maîtres, qui d'abord avaient un appointement fixe, furent payés dans la suite selon le nombre et les progrès des enfants confiés à leurs soins; d'autres améliorations se firent jour peu à peu, et ces écoles, qui au commencement s'allumaient çà et là comme de pâles flambeaux au milieu des ténèbres du paganisme, acquirent graduellement un éclat toujours plus pur et plus brillant.

Outre les écoles de village, des pensions gratuites furent bientôt fondées. L'idée de retirer quelques enfants indigènes dans les familles de la mission, et de les faire passer ainsi d'une atmosphère païenne dans une atmosphère chrétienne, avait été suggérée par les missionnaires de Bombay, qui ne purent cependant parvenir à la réaliser complètement. On s'était assuré de bonne heure que, pour donner une pleine efficace à l'éducation chrétienne, pour affermir les enfants dans les vérités de l'Evangile et les préparer à devenir plus tard d'utiles auxiliaires de la mission, il fallait les tenir absolument en dehors de l'influence et des pratiques du paganisme. On adressa donc à des amis en Amérique la demande de pourvoir aux frais peu considérables que nécessitait l'entretien d'un certain nombre d'enfants païens chez les missionnaires; cette proposition fut accueillie avec empressement par différentes associations et des individus qui prirent à leur charge plusieurs petits pensionnaires, auxquels ils donnèrent de nouveaux noms. Mais il fut plus difficile qu'on ne se l'était figuré de décider les enfants à profiter de ce bienfait. Manger des mets préparés par les missionnaires ou boire de l'eau des mêmes puits qu'eux, était entièrement contraire aux règles de leur caste. L'objet qu'on avait en vue excitait aussi la défiance : les indigènes ne pouvaient comprendre que des étrangers vinssent d'une contrée aussi

lointaine, dans le but de leur faire du *bien* : ce prétexte devait couvrir quelque dessein caché, tel que celui de s'emparer des enfants pour les réduire à la condition d'esclaves ou de les exporter en Amérique. Enfin, quelques petits garçons, attirés par l'envie d'apprendre l'anglais, se décidèrent à venir comme écoliers externes à la station de Tillipally, et reçurent les leçons que Mme Poor leur donnait à la porte de la maison; car ils ne s'aventurèrent pas à y pénétrer. Lorsqu'ils se furent un peu familiarisés avec les missionnaires, voyant que la connaissance de l'anglais était indispensable pour être employés par le gouvernement, six pauvres enfants consentirent à rester dans la station et à y recevoir la nourriture et le vêtement. Mais ils préparaient eux-mêmes leur repas et le mangeaient à la manière indoue, et ils continuèrent à se vêtir d'un simple morceau d'étoffe noué autour de la taille. Quelques autres écoliers, fils ou parents de chefs qui ne voulaient pas compromettre les priviléges de leur caste, vinrent comme externes assister, de trois ou quatre milles de distance, aux leçons qui se donnaient dans la station.

Sur les six pensionnaires de la mission, l'un d'eux, nommé *Samuel Worcester*, y était placé aux frais d'une société de dames de Salem, qui lui avaient donné le nom du secrétaire du Conseil américain. Ainsi qu'un de ses camarades, *Israël Putnam*,

il continua pendant dix ans ses études, puis devint surveillant du séminaire de la mission, et Putnam interprète à la solde du gouvernement. Deux autres, Jordan Lodge et Ebenezer Porter, qui manifestèrent de bonne heure une vraie piété, quittèrent l'école pour entrer au service de la mission. D'autres enfants suivirent leur exemple, quand les avantages qu'ils retiraient de l'instruction chrétienne commencèrent à se manifester au-dehors. De ce nombre furent Nathanaël Niles et Mélanchton Whelpley, qui devinrent de sincères chrétiens. Le premier fut plus tard un utile prédicateur indigène, et le second un médecin estimé; mais il mourut au commencement de 1833, soutenu par les espérances que donne la foi à l'Évangile.

Le peuple de Batticotta étant plus rigide observateur de l'idolâtrie que celui de Tillipally, les enfants de cette station ne consentirent à accepter les offres des missionnaires que sous la condition expresse d'aller prendre leur repas dans la maison d'un païen de leur propre caste. On le leur permit pour un temps, puis on leur déclara qu'ils devaient manger dans l'enceinte même de la mission; ils résistèrent d'abord et quittèrent l'école pendant quelques jours; mais la plupart se décidèrent à revenir, pourvu qu'on leur concédât un puits exclusivement approprié à leur usage. Il y en avait trois ou quatre dans la cour; on leur permit d'en choisir

un ; ils se mirent donc en train de le purifier, avant de s'en servir. C'était la saison des pluies, et les sources étaient très-hautes : ces pauvres enfants passèrent une journée tout entière à puiser de l'eau, et quand ils eurent achevé leur travail le puits se trouva presque aussi plein qu'en commençant ; néanmoins ils se persuadèrent qu'ils avaient tiré dehors toute l'eau que le contact des missionnaires avaient souillée ; dès-lors ils furent satisfaits, et peu à peu ils perdirent leurs absurdes préjugés.

Les pensions missionnaires, dans l'une et l'autre station, continuèrent à prospérer, et au bout d'un certain temps, quelques pauvres petites filles se résignèrent, non sans peine, à y entrer. Elles furent d'abord très-honteuses de se trouver dans la mission et surtout d'être vues apprenant à lire ; mais l'offre d'un présent, dès qu'elles seraient en état de lire le Nouveau-Testament, les détermina à faire quelques efforts pour réussir dans cette étude. A la fin des trois premières années, le nombre des petits garçons s'était élevé dans les pensions jusqu'à cinquante, tandis qu'on y comptait seulement six ou huit filles : pas une ne s'était encore décidée à suivre les écoles de village.

En quittant Colombo pour se fixer à Jaffna, les missionnaires avaient engagé deux jeunes gens à les accompagner comme interprètes. Un d'eux,

nommé Gabriel Tissera, catholique romain converti, alla à Batticotta; l'autre, François Malleappah, protestant, fils d'un prédicateur indigène employé par le gouvernement, vint à Tillipally. Tous deux, ainsi que Nicolas Paramander et Philippe Matthew, élèves de Christian David à Jaffnapatam, se distinguèrent par leur piété dès les premiers temps de la mission; quelques enfants de la pension missionnaire devinrent aussi sérieux et furent plus tard ajoutés à l'Eglise. On avait fondé de grandes espérances sur deux écoliers externes, Supyen et Sandera Sangareu, mais la persécution vint les arrêter tous deux à l'entrée de leur carrière chrétienne. L'histoire du premier est fort intéressante, et montre à quels désappointements les missionnaires se trouvent parfois exposés de la part de ceux qui leur avaient d'abord donné les plus grands sujets de joie. Supyen était un intelligent jeune Tamul d'environ dix-neuf ans : il avait un père très-riche et attaché au service d'un temple près de Jaffnapatam ; une portion de la Bible tamule, qui lui fut prêtée par un ami, excita en lui le désir de connaître la religion chrétienne. Il demanda et obtint de son père la permission d'aller à l'école de Tillipally, et bientôt il y fit profession de sa foi à l'Evangile. Aussitôt que son père en fut informé, il conçut de vives alarmes, et dès que Supyen reparut chez lui, il le fit enfermer et pen-

dant quelques jours le priva de nourriture : puis il voulut le contraindre à accomplir certaines cérémonies païennes auxquelles le jeune homme se refusa. Etant parvenu à échapper de sa prison, il s'enfuit à Tillipally, où il raconta à M. Poor ce qui lui était arrivé. Il prit un Testament, et indiquant le chapitre X^e de saint Matthieu, du verset 34e au 39e, il dit avec larmes : « *Cela fort bon.* » Son père l'ayant fait réclamer sans succès, vint lui-même le chercher à Tillipally ; d'abord il parut vouloir traiter son fils avec un air de bonté, disant que, comme il était parti sans prendre congé de sa mère affligée, il devait retourner près d'elle pour un ou deux jours, après quoi il serait libre de poursuivre ses études à l'école. L'hypocrisie de ce langage était évidente, cependant le jeune homme fut obligé d'obéir et de le suivre. A peine les avait-on perdus de vue, que le père lui enleva ses habits, lui jeta sur le corps un vêtement en guenilles, le chargea d'un fardeau sur la tête, comme on fait porter aux esclaves, et ne cessa de le battre avec sa pantoufle (1), jusqu'à ce qu'il eût atteint sa maison. Là tout fut mis en œuvre pour faire renoncer Supyen à la foi chrétienne. Ses parents imaginèrent que les missionnaires lui avaient fait avaler quelque médecine à

(1) Être frappé avec une *pantoufle* est regardé chez les Indous comme un traitement infâme.

l'effet de le rendre chrétien; interrogé sur ce qui pouvait avoir ainsi agi sur lui, il répondit: « L'Evangile de Jésus-Christ. » On mêla dans ses aliments une grande variété de drogues destinées à combattre ce prétendu poison et à le ramener à l'idolâtrie; puis, à l'occasion d'une fête célébrée par ses jeunes amis, son père lui ordonna de porter l'offrande accoutumée à l'idole : il vint donc dans la pièce où elle était placée, mais au lieu de lui rendre hommage, il lui arracha ses ornements, s'agenouilla et se mit à prier à haute voix le vrai Dieu. Un de ses compagnons, caché derrière un rideau, vit cette scène et la rapporta au père qui punit sévèrement son fils et l'envoya à Kandy, dans l'intérieur de l'île.

Dans la suite, ce père intolérant changea de conduite et voulut attirer Supyen par de séduisantes promesses; il lui montra ses riches possessions, lui promit que tous ces biens seraient son partage s'il voulait seulement renoncer à être chrétien; autrement il le menaçait de le rejeter pour toujours. Supyen choisit l'exil, répondant avec fermeté : « Je n'ai plus besoin de maisons ni de terres, si j'ai une place dans le ciel. » Il essaya de se rendre secrètement à Tillipally; mais il fut découvert et repris par force. Pour l'enchaîner à l'idolâtrie, on voulut l'engager à épouser une fille païenne, jamais il n'y put consentir, et même il déchira le contrat qu'on

lui offrait. Alors on lui mit les fers aux pieds, on le chargea de coups, ses parents l'emmenèrent sur le continent et l'obsédèrent tellement par leurs mauvais traitements, qu'enfin il signa une renonciation au christianisme. Son père est mort depuis, et il est triste de dire que, depuis quelques années, le pauvre Supyen paraît replongé dans le paganisme.

Pendant que ces événements se passaient, deux des missionnaires, MM. Richards et Warren, se virent arrêtés dans leurs travaux par la maladie. M. Warren avait déjà été atteint de crachements de sang avant de quitter l'Amérique, et, au mois d'août 1817, un retour d'hémorragie le força d'abandonner Jaffna et de retourner à Colombo, pour éviter la saison des pluies. Elle commence au milieu d'octobre et dure trois mois. La température fraîche et humide qui règne alors n'est point défavorable, en général, à la santé des étrangers, puisque le thermomètre ne tombe pas au-dessous de 70 degrés de Farenheit; cependant l'humidité se montre nuisible à ceux qui sont attaqués de maladies pulmonaires. A Colombo, M. Warren se trouva un peu mieux; mais il était tellement affaibli, qu'un voyage sur mer fut jugé nécessaire à son rétablissement. De son côté, M. Richards qui, pendant plusieurs mois avait beaucoup souffert d'une inflammation aux yeux, s'était astreint à un régime

si débilitant, qu'au bout d'un certain temps sa constitution se trouva entièrement épuisée et qu'une maladie de poitrine ne tarda pas à se déclarer. Au mois de décembre, il rejoignit M. Warren à Colombo, et comme le changement de climat paraissait leur être favorable à tous deux, les médecins furent d'avis de les envoyer ensemble au cap de Bonne-Espérance. Ils s'embarquèrent au mois d'avril, et ils eurent une heureuse traversée jusqu'au moment où ils furent en vue de terre. Alors survinrent des vents contraires qui les rejetèrent à la mer pour une quinzaine de jours; pendant ce nouveau trajet, les deux passagers furent saisis par le froid et débarquèrent, au mois de juillet, dans un état de grande faiblesse; M. Warren ne survécut que peu de semaines; M. Richards, après être demeuré au cap jusqu'au 25 novembre suivant sans éprouver d'amélioration sensible dans sa santé, pressé de terminer ses jours au sein de sa famille et de ses amis, se rembarqua pour Madras; de là, il revint à son poste très-abattu et presque incapable de parler, s'attendant à une fin prochaine. Il plut à Dieu cependant de prolonger sa vie pendant plus de trois ans et de lui accorder une mesure de force qui lui permit de rendre encore d'importants services à la mission.

M. Warren acheva sa course avec joie. Il était né à Marlborough, dans le Massachusset, et avait pris

ses degrés au collége de Middlebury, en Vermont ; il commença ensuite l'étude des lois sous la direction d'un pieux légiste, Samuel Miller ; ce fut pendant qu'il travaillait avec lui, que son cœur fut tourné vers le ministère chrétien. Après un sérieux examen de ses dispositions, il renonça à la profession pour laquelle il se préparait, et entra au séminaire théologique d'Andover. Là, son attention fut portée du côté des missions étrangères, et son premier projet fut d'abord d'aller évangéliser les Indiens de l'ouest. Son ordination, ainsi que celle de M. Meigs, se fit même dans ce but, le 25 juin 1815; mais trois jours après, il fut saisi d'un vomissement de sang, qui, pour quelque temps, donna la crainte qu'il ne dût renoncer à la vocation missionnaire. Lorqu'on le crut convalescent, les médecins jugèrent convenable de l'envoyer en Orient, et la destination de M. Meigs ayant aussi été changée, ils accompagnèrent à Ceylan les frères à qui cette mission était échue en partage.

M. Warren arriva dans l'île passablement rétabli, et se rendit de suite à Jaffna pour y procéder à l'organisation matérielle de la station. L'étude de la médecine qu'il avait cultivée en Amérique lui permit de se rendre fort utile auprès des indigènes ; il fonda pour eux un petit hôpital à Tillipally, et, par sa connaissance des choses du monde, il rendit de grands services dans bien des points sur lesquels les mis-

sionnaires ou les ministres de l'Evangile n'ont en général aucune expérience.

Ce fut environ un an après avoir entrepris ces utiles travaux, qu'un nouvel accident dans sa santé le contraignit de se rendre, ainsi que nous l'avons dit, d'abord à Colombo, puis au cap de Bonne-Espérance. Il y était à peine depuis un mois, lorsque son compagnon, M. Richards, écrivait dans son journal :

3 *août*. « L'état du frère Warren empire de plus en plus ; sa respiration devient excessivement difficile ; mais il est calme et soumis et semble se préparer rapidement pour le bonheur céleste. Comme je lui parlais ce soir de l'approche de la mort, il m'a dit : « Peu importe quand elle viendra ; point d'extases, une humble confiance en mon Dieu, c'est tout ce que je désire. »

10 *août*. « Je lui ai demandé aujourd'hui si son âme était aussi tranquille que les jours précédents ; il m'a répondu que, quand il pouvait contempler Jésus et la voie du salut qui est en lui, il se sentait heureux ; il a ajouté : « J'ai un calme » remarquable, je sais que Jésus ne m'abandonnera » pas, je ne puis douter de lui, je l'essaierais en » vain. »

Ce fut le 11 août, vers sept heures du matin, qu'eut lieu le délogement de ce chrétien si fidèle : il était couché dans la même chambre que M. Ri-

chards, et un ami veillait près de son lit. Il passa une nuit paisible; à six heures, cet ami voulut le quitter, et quoique M. Warren eût quelque répugnance à le laisser aller, voyant qu'il était tard, il le remercia de ses soins affectueux et l'engagea à aller prendre du repos. Bientôt après, M. Richards s'étant éveillé, il l'entendit prononcer à diverses reprises les paroles suivantes, en faisant de longues pauses à cause de l'épuisement de sa poitrine : « Est-ce la mort? — Oui, c'est la mort. Viens, Seigneur Jésus, viens bientôt; aujourd'hui j'irai vers toi. » Il appela M. Richards qui lui demanda ce qu'il désirait; sa réponse fut : « La mort. » Bientôt après il dit : « Frère Richards ne viendra pas; je voudrais lui dire, je voudrais lui dire, — parlez de mon affection à eux tous; — dites-leur d'être fidèles jusqu'à la mort; adieu! adieu! O bon ange, conduis-moi, conduis-moi; — viens, Seigneur Jésus. » Il s'arrêta et ne parla plus.

M. Richards le crut un peu en délire, et quand M. Warren eut cessé de parler, il le supposa endormi; mais bientôt s'apercevant que sa respiration n'était pas naturelle, il se leva et courut à son lit. Quelles ne furent pas sa surprise et sa douleur, lorsqu'il trouva son bien-aimé frère et compagnon de travaux prêt à rendre le dernier soupir; peu de temps après, le « bon ange » qu'il appelait avait porté son âme dans les demeures célestes.

Sa carrière fut courte, mais brillante; on trouvait en lui l'homme aimable et d'un esprit cultivé, l'ami affectionné, le zélé missionnaire et le chrétien dévoué. Environné d'étrangers, il avait bientôt conquis l'attachement et l'estime de tous. Il fut le premier d'un collége qui, malgré la place peu éminente qu'il occupe parmi les institutions littéraires de notre patrie, a fourni un riche contingent d'ouvriers au champ des missions. Parmi eux, le chrétien nomme avec reconnaissance, Andrews, Parsons, Fisk, Frost et Mosely, qui tous ont achevé leur course, tandis que d'autres combattent encore sous l'étendard qu'ils ont réussi à planter dans diverses contrées païennes.

Le corps de M. Warren fut inhumé à côté de la tombe d'un mahométan converti, mort quelques jours auparavant dans le triomphe de la foi, à l'âge de 77 ans. Ce vieillard était baptisé depuis trois ans et passe pour avoir été le premier en Afrique qui ait abjuré les erreurs du Coran pour embrasser les vérités de l'Evangile.

CHAPITRE VII.

Notice sur Tillipally et Batticotta. — Etablissement à Oodooville. — Ouverture d'un pensionnat. — Apathie et superstitions des natifs. — Mort de Mme Poor.

Continuation du journal de Mme Winslow.

Tillipally, 19 février 1820.

« Je suis presque trop heureuse, mes chers parents, de me trouver dans ce champ de missions : toutes les autres stations que j'ai visitées m'ont causé du désappointement; mais ici mon attente est plus que réalisée. Hier, après une agréable journée à Batticotta, nous arrivâmes dans ce village. Ah! si nos chers amis d'Amérique avaient pu être témoins de tout ce que j'ai vu aujourd'hui, ils se réjouiraient du judicieux emploi de leurs généreuses offrandes. De bonne heure ce matin, j'ai assisté aux prières dans l'église, avec les enfants de la famille. Après le service, les garçons ont été alignés dans la cour afin que nous puissions les voir tous à la fois et apprendre leurs noms : j'ai retenu entre autres ceux de Porter, Dwight, Worcester, Woods, Stewart et Putnam. J'ai ensuite accompagné Mme Poor dans la chambre aux provisions, où elle a distribué aux cuisiniers la nourriture de la journée pour les quarante-trois enfants et pour sa

propre famille. Comme c'était samedi, jour du bain, chaque enfant a reçu un citron dont il exprime le jus et se frotte la tête après s'être baigné. Un cuisinier est attaché au service des garçons pour leur préparer, deux fois par jour, du riz et du *curry*, et une fois du *congee* ou gruau de riz. Il y a huit filles pensionnaires, dont les deux plus âgées sont chargées du soin du ménage chacune à son tour pendant une semaine. Ce soir, nous avons assisté au repas des enfants. Ils sont tous assis les jambes croisées sur une longue natte étendue à terre, ayant devant eux une large feuille de plantain pleine de riz et de *curry*. Avant de commencer à manger, ils se mettent à genoux et l'un d'eux demande la bénédiction. Chaque soir ils prient ensemble avant de se coucher; et ils ont une réunion de prières une fois par semaine. Plusieurs de ces enfants donnent des signes d'intérêt sérieux pour leurs âmes: on pense même que l'un d'eux, nommé Niles, est un chrétien décidé. Dernièrement un jeune homme de cette station et deux de Batticotta ont été admis dans l'Eglise.»

20 *février*. « M. et Mme Mooyart sont venus passer le dimanche avec nous; M. Winslow prêcha à environ trois cents auditeurs, dont la plupart étaient des enfants. Le docteur Scudder prit un interprète et s'en alla parler aux gens du peuple dans tous les lieux où il les pouvait trouver. MM. Poor

et Winslow allèrent l'après-midi prêcher à une petite congrégation rassemblée dans une maison de repos ; pendant ce temps, les femmes de la mission se réunirent pour prier ensemble ; c'était bien doux de retrouver le privilége d'invoquer en commun la présence du Saint-Esprit. Après le thé, les enfants et les domestiques furent appelés dans la salle pour répéter leurs leçons bibliques et assister aux prières. Je puis dire que, pour la contenance, la facilité intellectuelle et l'exactitude aux leçons, ils ne demeurent pas en arrière des enfants américains. Plusieurs de nos petits élèves accompagnent les frères comme interprètes quand ils vont parler au peuple. »

Batticotta, 22. « Je suis venue hier soir avec mon mari à Batticotta, où les frères avaient une conférence ; il a été décidé que nous y resterions, et que M. et Mme Spaulding occuperaient Tillipally jusqu'à ce que la station d'Oodooville soit prête à nous recevoir tous. Je vous ai peu parlé de Batticotta jusqu'à présent, mais bientôt je vous le ferai mieux connaître. »

28. « Je continue à me sentir établie ici comme chez moi, et je désire éprouver de la reconnaissance envers Dieu pour m'y avoir amenée. La langue des indigènes appelle maintenant toute mon attention, car elle est difficile. Les missionnaires qui ont vécu longtemps ici n'en sont pas encore maîtres, tandis qu'ils peuvent prêcher en tamul.

Il me semble que l'obligation d'acquérir cette connaissance est une montagne placée devant moi; cependant j'ai toujours aimé l'étude, mais je suis impatiente de pouvoir commencer à parler à ces pauvres âmes qui périssent. Hier, notre dimanche s'est bien passé; après la prédication, M. Meigs réunit les enfants pour les interroger sur ce qu'ils en avaient retenu; c'est une fort bonne coutume, et je fus étonnée de la clarté de leurs réponses. Il y a vingt-sept garçons et deux filles dans la famille de la mission. »

15 *avril.* « Lundi dernier, j'accompagnai M. Winslow à Oodooville pour visiter les ruines d'une vieille maison et de l'église qu'on répare pour nous. La maison a été autrefois la résidence de moines franciscains; elle a beaucoup souffert des injures du temps, et quoiqu'elle soit petite, nous nous proposons de l'habiter avec M. et Mme Spaulding jusqu'à ce que les fonds de la mission permettent de l'agrandir ou d'en bâtir une autre. Mais il est temps que je vous fasse connaître notre habitation actuelle, afin que vous puissiez vous figurer que vous nous y avez visités. C'est une longue maison à un seul étage avec un vérandah, sur le devant, et un jardin; elle a quatre chambres de face et quatre plus petites en arrière. Celle que nous occupons est sur le devant à l'angle du midi; elle a seize pieds carrés. La plus grande partie de nos

effets y sont placés, et il nous reste encore de l'espace pour circuler autour. Les planchers sont faits en mortier, les parois en pierres crépies et blanchies; le toit est dans le genre de ceux des granges en Amérique, il est couvert de feuilles de palmier posées sur les poutres. Ces toits servent d'asile aux insectes, aux écureuils, quelquefois aux serpents qu'on en voit tomber inopinément : je suis moins effrayée de cet inconvénient que je l'étais d'abord; le danger n'est pas grand, et aucun mal ne peut m'atteindre sans la permission de mon Père céleste. »

14 *mai.* « J'ai été malade, et je suis maintenant convalescente. Quand vous entendez parler de ma mauvaise santé, vous imaginez peut-être que je suis désappointée dans mes plans d'utilité et que je regarde avec regret vers la maison paternelle. Il est vrai que c'est une épreuve pénible de se sentir invalide quand il y a tant à faire autour de soi; mais je n'ai pas le moindre doute sur la volonté de Dieu à mon égard; elle m'a toujours paru clairement tracée, et depuis que ma première décision a été prise, je n'ai pas eu à me demander une seule fois : « Suis-je dans le sentier du devoir? » tout a été tellement aplani devant moi que, quand je devrais me trouver tout d'un coup frappée d'incapacité, je croirais avoir encore suivi l'appel du Seigneur en venant au milieu des païens. Malleappah, notre interprète, et Amy, la femme de couleur

que le docteur Scudder a amenée d'Amérique, sont devenus membres de l'Eglise. Il y a quelques sujets d'encouragement parmi le peuple; néanmoins la foi d'un missionnaire défaillerait bientôt dans ce désert, s'il ne portait constamment ses regards sur les promesses de son Dieu, car l'ignorance et la stupidité de ces pauvres païens sont portées à un degré impossible à décrire. »

27 *juin.* « Depuis la dernière fois que j'ai écrit mon journal, j'ai passé quinze jours à Nellore, près de Jaffnapatam, dans la famille du Rév. M. Knight, pour essayer si le changement d'air et l'exercice du cheval, matin et soir, seraient favorables à ma santé. Cette attente n'a pas été trompée. Cédant ensuite aux pressantes sollicitations de M. et Mme Squance, missionnaires wesleyens, à Point-Pedro, à vingt milles d'ici, nous leur avons fait une visite de quelques jours pendant laquelle j'ai éprouvé la bonté de l'air de mer. M. Winslow y a beaucoup travaillé à l'étude de la langue avec M. Squance, qui est un missionnaire très-actif. Au retour, nous nous sommes arrêtés à Oodooville, où M. et Mme Spaulding sont déjà établis, et où nous venons de passer un heureux dimanche avec eux. Le plaisir de me trouver dans la station qui doit devenir définitivement la nôtre m'a tellement ranimée que j'en ai presque oublié mes misères corporelles; hier, après le dîner,

Mme Squance et moi travaillâmes à faire des fenêtres, en tressant des feuilles de palmier au travers de petites cordes tendues dans des châssis fabriqués par nos maris. Pendant quelques jours, les travaux de cette station ont été interrompus faute de fonds, et le trésor étant presque épuisé, nous nous sommes décidés à occuper la maison sans avoir d'autres planchers, portes et fenêtres que ceux que nous ferons nous-mêmes. Comme il n'y a pas de caves dans les habitations de ce pays, un plancher de terre sèche se préparera facilement, et notre établissement sera aussi bon que nous pouvions l'espérer en venant ici. Notre congrégation d'aujourd'hui se composait de deux cents hommes ou petits garçons et de cinq femmes; nous sommes très-réjouis de voir celles-ci assister à une prédication publique; car c'est tout à fait contraire à la coutume. Nos chers frère et sœur de ce lieu sont fort satisfaits de leur sort, et disent n'avoir jamais été si heureux. Le docteur Scudder répare une vieille maison dans le village de Panditeripo, à cinq milles d'Oodooville, où il a le projet de s'établir. Nous sommes assez nombreux ici, en sorte qu'il est à propos de se disséminer un peu dans les environs. *Si* le public chrétien nous en fournit les moyens, j'espère que quelqu'un de nous pourra s'étendre jusqu'au continent qui nous avoisine; car il présente un champ immense aux travaux missionnaires.

Oodooville, 8 juillet. « Une nombreuse assemblée s'est réunie aujourd'hui pour entendre M. Winslow qui, pour la première fois, prêchait dans sa propre station. Vos cœurs auraient été navrés, en voyant ces païens écouter le récit de la mission du Sauveur sur la terre, avec tous les signes de la plus complète indifférence : les uns jouant, les autres dormant ; et une bien petite portion seulement prêtait quelque attention aux vérités sur lesquelles repose le sort éternel de leurs âmes. Oh ! c'est une épreuve impossible à décrire ! Au lieu d'être reçu à bras ouverts par ce peuple, comme un messager de Dieu qui veut les conduire à son royaume, le missionnaire chrétien est un objet de jalousie ou de mépris ! Il n'est point exposé dans les Indes à des souffrances corporelles, mais à la douleur de voir de près les effets de la déplorable idolâtrie qui enchaîne le cœur de cette multitude et la rend esclave de Satan ; le découragement s'empare de lui, lorsque à la fin d'une journée comme celle-ci, il se demande : « Qui a cru à notre prédication, » et il se rappelle que plusieurs lui ont dit : « Donnez-nous chaque jour à manger, et nous irons vous entendre prêcher. » Ils ne connaissent rien au-delà des besoins du moment: l'éternité est pour eux un mot vide de sens. Ceux qui sont trop vieux pour pouvoir apaiser leurs dieux par des offrandes, par l'accomplissement de quelque cérémonie ou par quelque pénitence, n'ont d'autre

châtiment, en perspective, que celu d'habiter après leur mort le corps de quelque animal immonde. L'endurcissement du cœur, l'indifférence, l'attachement à une religion qui permet de se livrer sans contrainte aux passions les plus avilissantes, sont de formidables barrières élevées au-devant des efforts du missionnaire. »

14 *août.* « Comment pourrai-je, mes chers parents, vous exprimer l'émotion et la joie que m'ont causé l'arrivée de vos lettres, apportées par M. Garrett; nous étions déjà heureux de le voir; mais ce plaisir a été presqu'effacé par celui, bien plus grand encore, de l'entendre parler de tous ceux qui nous sont chers. J'éprouvai un véritable saisissement en revoyant votre écriture, après cette longue séparation; j'ouvrais une lettre après l'autre, mais je ne pouvais lire; enfin, je fus obligée de mettre les vôtres de côté et de commencer ma lecture par la lettre d'une personne moins chère, afin de donner le temps à mes sentiments de se calmer: j'ai peine à le croire moi-même, mais le fait est, que j'ai parcouru tout le reste du paquet avant de pouvoir lire de sang-froid les lignes tracées par la main de mes bien-aimés parents. »

27. « Avant-hier matin, treize femmes vinrent à notre maison, portant des fardeaux sur leur tête. Tandis qu'elles se reposaient sous le vérandah, Mme Spaulding et moi allâmes leur parler de Christ;

la réception qu'elles nous firent ne fut pas encourageante, car elles nous dirent bientôt qu'elles n'avaient aucune envie d'apprendre à connaître le Sauveur. Nous essayâmes en vain de fixer quelques moments leur attention, elles s'appelèrent l'une l'autre et nous laissèrent là pour continuer leur route, avec une légèreté qui nous affligea profondément. Voilà un exemple de la manière dont nous sommes le plus souvent accueillies par les personnes de notre sexe. Dans la soirée, nous parcourûmes les environs : les deux premières femmes à qui nous nous adressâmes avaient un extérieur respectable et appartenaient à une caste élevée ; elles nous reçurent avec politesse ; nous les engageâmes à venir le lendemain chez nous pour y entendre des choses fort intéressantes que nous avions à leur dire. Un homme qui était là répondit : « Non, elles ne doivent pas y aller ; elles ont beaucoup de parents et ne peuvent pas aller sans eux. » La maison que nous visitâmes ensuite était entourée de plusieurs huttes ; dès qu'on entendit nos voix, une troupe de femmes se rassemblèrent autour de nous ; plusieurs promirent de venir à notre réunion. En effet, nous en avons eu hier, après-midi, une douzaine, sans qu'aucun homme y ait été présent. Elles furent fort attentives tant que nous leur parlâmes de ce qui nous avait poussées à quitter notre patrie pour venir vivre parmi elles ; et comme

nous essayâmes de les convaincre que l'âme n'habiterait pas le corps d'un animal après la mort, mais qu'elle vivrait éternellement avec Dieu, ou avec le diable et les méchants, alors une d'elles se mit à dire : « Irons-nous au ciel ou en enfer ? » mais vous pourrez juger de l'intérêt qui leur avait inspiré cette question, quand je vous dirai qu'à peine me préparais-je à leur répondre, qu'elles commencèrent toutes à s'agiter et à prendre la porte. Ces pauvres créatures ne peuvent prêter leur attention à rien de sérieux ; elles ont quelquefois l'air d'écouter, et puis, à la première occasion, elles détournent la tête et se mettent à rire. Elles ne savent rien et ne craignent rien ; leur dégradation spirituelle me confond, mais elles ne s'en alarment nullement. »

22 *septembre*. « La semaine que nous venons de passer a été la plus heureuse de ma vie missionnaire. Lundi matin, un de nos écoliers externes nous amena douze garçons qui désiraient être reçus en pension chez nous. Bientôt après, un homme très-respectable vint nous présenter ses deux fils et les remit à M. Winslow et à moi avec beaucoup de gravité. Il plaça la main de chacun d'eux dans les nôtres et nous dit : « Désormais ce ne sont plus mes enfants, mais les vôtres ; vous êtes leur père et leur mère. » Nous avons reçu neuf de ces petits garçons ; c'est à moi que la charge en est dévolue et je ne puis vous exprimer avec quel plaisir je dirige

leurs études et j'essaie de leur donner quelque instruction religieuse, tout en pourvoyant à leurs besoins journaliers. »

8 *octobre.* « Je ne vous ai pas encore parlé de l'emploi de nos dimanches. Au lever du soleil, nos bien-aimés frère et sœur Spaulding se réunissent à nous pour prier de concert, avec quelques amis qui ont promis de penser à nous ce jour-là d'une façon particulière. Après le déjeûner, un des frères va au dehors pour inviter le peuple à la prédication, tandis que l'autre prépare le service et fait réciter aux enfants des diverses écoles leur catéchisme et quelques portions de l'Ecriture sainte. Les mendiants viennent à la porte, et Mme Spaulding ou moi allons leur parler et leur faire quelque aumône. Le service du matin se termine à midi. A une heure, nous avons notre réunion de prière quotidienne, d'accord avec tous les missionnaires de ce district. A deux heures, les enfants de notre maison et les domestiques sont appelés pour rendre compte de ce qu'ils ont retenu du sermon et pour recevoir quelques instructions familières. Nous dînons à trois heures; après ce repas, les frères vont parcourir les environs pour prêcher de lieu en lieu. Pendant ce temps, Mme Spaulding et moi sommes libres de recevoir les femmes qui viennent s'entretenir avec nous; nous prions ensuite en attendant le retour de nos maris, pour demander la béné-

diction de Dieu sur les travaux de la journée. Après le culte du soir, quelquefois même plus tôt, le besoin de repos commence à se faire sentir, et, cependant, il nous semble avoir fait bien peu de chose; mais, dans ces climats brûlants, on ne pourrait agir autant qu'en Amérique sans risquer de nuire à sa santé.

»Les femmes qui sont venues aujourd'hui étaient plus ignorantes encore qu'aucune de celles que nous avions vues jusqu'ici. Voici un échantillon de leurs réponses à quelques-unes de nos questions. « Quelle espèce d'être est Dieu? — Nous ne savons. — Avez-vous jamais entendu parler de lui? — Non. — Qui vous a créées? — Nous ne savons. — Qui a fait cette terre et tout ce que vous voyez autour de vous? — Nous ne savons pas. — Allez-vous dans les temples? — Oui. — Pourquoi faire? Pour adorer. — Qui adorez-vous? — Nous n'en savons rien. — Avez-vous vu ce que vous adorez: quelle est sa forme? — Nous ne savons, nous ne l'avons jamais vu. — De quelle manière l'adorez-vous? — Nous élevons nos mains en haut. — Priez-vous dans les temples? — Quelquefois, quand nous avons besoin de quelque chose. — Savez-vous si vous revivrez après que vos corps seront morts? — Nous ne savons. — Avez-vous entendu parler du ciel et de l'enfer? — Non. — Qu'est-ce que le péché? — Nous ne savons pas. »

5 novembre. « Pour la première fois, la Cène du Seigneur a été célébrée parmi nous, et nous avons eu la joie de participer dans notre station aux priviléges de l'Eglise chrétienne. Rarement dans ma patrie j'avais reçu de ce repas sacré autant de force et de consolation qu'il m'en a été donné ici. Pour suppléer à tous les secours qui nous manquent, le Seigneur Jésus daigne rendre sa présence particulièrement sensible au milieu de nous.

» J'ai été plus satisfaite des femmes qui sont venues aujourd'hui, parce qu'elles ont écouté avec attention ce que je leur disais et qu'elles n'ont pas montré autant d'impatience de s'en aller. Une d'elles était fort en train de parler et s'était constituée l'orateur de la troupe; elle semblait avoir quelques notions, fort inexactes à la vérité, sur l'état futur des âmes. Elle m'a dit que « le ciel est un lieu de félicité et que le grand Dieu y habite ; » mais elle pensait qu'on y est sujet à la faim, à la soif, à la maladie et au travail comme ici-bas. » Combien de temps ceux qui vont au ciel y restent-ils, lui demandai-je? — Les uns plus, les autres moins, dit-elle. — Reviendront-ils vers la terre? — Oui. — Comment cela et sous quelle forme? — Ils renaissent comme ils étaient auparavant. — Après cette seconde naissance que deviennent-ils? — Ils vivent quelque temps sur la terre, puis ils retournent au ciel ou à l'enfer, selon leurs œuvres.

— Et où croyez-vous aller après votre mort ? — Si nos œuvres sont bonnes, nous irons au ciel ; si elles sont mauvaises, ce sera en enfer. — Fort bien ; et vos œuvres sont-elles bonnes ? — Oui. — N'avez-vous point fait de mal ? — Non, nous n'en avons jamais fait. » J'essayai en vain de leur montrer la méchanceté du cœur humain et l'insuffisance de toutes leurs cérémonies et de leurs sacrifices pour effacer le péché. Qu'il est triste de voir ces pauvres créatures mépriser les avertissements les plus solennels, tandis qu'elles s'avancent au-devant d'une redoutable éternité ! »

Les Indous, comme on vient de le voir, croient tous à la métempsycose ou la transmigration des âmes. Ils supposent que le mal est entré dans le monde par suite de l'union de l'esprit avec la matière, et qu'il peut en être écarté par des souffrances, des actes de charité, ou des observances religieuses. L'âme, selon eux, en passant d'un corps dans un autre, subit une purification qui la prépare à se réunir au divin esprit dont elle fait partie, comme la goutte d'eau fait partie de l'Océan. Le même sort attend l'homme et les animaux ; après avoir animé un corps humain, l'âme peut passer dans une brute ou dans une plante. La direction qu'a reçu le caractère, dans un premier mode d'existence, détermine celui qui lui succèdera, et les bons ou mauvais penchants, physiques

et moraux, se transmettent invariablement de l'un à l'autre. Les Indous croient aussi que chacun apporte en naissant sa *destinée* écrite dans sa tête, et que ce sont les sutures du crâne qui en donnent l'indication. Cette destinée est, disent-ils, irrévocable, et exclut toute idée de mérite ou de culpabilité individuelle; c'est pour un scélérat une excuse suffisante d'alléguer que sa mauvaise destinée est écrite sur son front et qu'il ne peut la changer.

Leurs notions à l'égard du ciel et de l'enfer diffèrent prodigieusement de celles des chrétiens. D'après eux, chaque divinité a son ciel particulier, où elle reçoit ses adorateurs, et leur accorde diverses jouissances sensuelles, pour une période plus ou moins longue, suivant leurs mérites; après quoi ils sont de nouveau assujettis aux vicissitudes de la vie mortelle. Tous les dieux d'un ordre inférieur doivent se soumettre à cela, s'ils veulent être entièrement dépouillés de la matière et obtenir le *mookshum* ou l'absorption dans l'essence divine. Si quelqu'un meurt sans avoir mérité d'obtenir le *mookshum*, d'aller dans le ciel ou de renaître sur la terre, il est envoyé dans le *Yuma-loka* ou monde de Yuma, le dieu de la mort, et là il est tourmenté comme dans un purgatoire, jusqu'à ce que ses péchés soient suffisamment expiés, pour lui permettre d'être lancé de nouveau dans la carrière des trans-

migrations. — Le fatalisme et la croyance, que tôt ou tard tout finira bien, détruisent presque en entier chez les Indous le sentiment de la responsabilité personnelle et la crainte des conséquences qu'entraîne le péché. Leur apathie, à cet égard, est encore accrue par la facilité avec laquelle les plus graves délits peuvent être effacés : il suffit d'allumer une lampe dans un temple, de se baigner dans les eaux saintes, de se marquer le front, la poitrine et les bras avec des cendres sacrées, et d'accomplir quelques autres cérémonies aussi futiles, pour obtenir immédiatement l'expiation du péché et s'assurer le bonheur céleste (1). Comment

(1) Parmi les exemples de l'efficacité de ces observances, qui sont rapportés dans les livres sacrés des Indous, nous citerons les deux suivants : Un rat était une nuit dans un temple où une lampe placée devant l'idole avait brûlé si longtemps que la mèche était près de s'éteindre; le rat étant à jeun s'approcha de la lampe pour boire l'huile, et la secousse qu'il lui donna ayant ravivé la flamme de manière à lui faire pousser un long jet de lumière, le dieu fut si charmé de cette clarté soudaine, qu'il transforma le rat en la personne d'un roi, auquel il donna pour mille ans la domination sur les trois mondes : le ciel, la terre et l'enfer.

Le corps d'un méchant homme, mort dans les souillures du péché, gisait dans une hutte où se trouvait un chien endormi sur un monceau de cendres. Lorsque les serviteurs de Yuma, le dieu de la mort, vinrent pour prendre son âme (qui est supposée rester dans le corps trois jours après la mort, à moins

alors parvenir à réveiller la conscience et à inspirer quelque crainte sur les châtiments à venir? Ce résultat presque impossible à espérer des efforts de l'homme, ne peut être que l'œuvre du Saint-Esprit. Quelques passages d'une lettre, adressée par Mme Winslow à ses amis d'Amérique, confirmeront ces tristes assertions.

Oodooville, février 1821.

.... « Les païens qui nous entourent sont pauvres, en général; cependant la plupart gagnent de quoi se nourrir, et ne connaissent d'autres besoins que la faim et le sommeil. Si on leur parle de l'éternité, ils disent : « Nous n'en savons rien; ce n'est pas à nous d'y penser : nos pères ont adoré des idoles et nous faisons comme eux. » Il m'est arrivé de leur demander : « Mais si vos pères s'étaient égorgés ou pendus eux-mêmes, s'ils avaient brûlé leurs maisons, voudriez-vous les imiter? et parce qu'ils sont allés dans un lieu de misères, voulez-vous y aller aussi? » A tout cela ils ont répondu : « Oui, »

qu'on ne l'ait déjà brûlé), et la porter au *Yuma-loka*, ils réveillèrent le chien qui, en se sauvant, passa sur le corps du mort et laissa sur sa poitrine et sur son front des traces de cendres. Alors les serviteurs de Yuma, voyant ces marques, dirent : « C'est un saint homme, il a les marques de Siva; » ils le laissèrent donc, et les serviteurs de Siva, survenus aussitôt, transportèrent son âme dans le ciel.

car ils sont plus dégradés, plus stupides et plus attachés à leurs idoles qu'on ne peut l'imaginer. Leurs vices sont ceux d'un peuple qui ne connaît d'autre contrainte que celle des châtiments corporels : le mensonge, le vol et la fraude y dominent; un domestique honnête est impossible à trouver; on ne peut avoir nulle confiance en eux, et cela ajoute beaucoup aux difficultés de notre position. Jusqu'à présent, nous n'avons pas la joie de voir ces pauvres idolâtres s'enquérir de ce qu'il faut faire pour être sauvé; mais j'ai foi aux promesses du Seigneur, et quoique nous ne fassions que jeter la semence, cette œuvre dans laquelle nous sommes de si chétifs instruments n'en est pas moins belle et glorieuse.

.... » Je voudrais que vous vissiez mes neuf petits garçons, qui, il y a peu de mois encore, ne connaissaient aucun genre de bonheur, ni pour ce monde, ni pour l'autre; maintenant les voilà qui s'instruisent de bien des choses utiles, et en particulier de la voie du salut; quelques-uns de ces chers enfants étaient si misérables avant de vivre avec nous, qu'ils se nourrissaient de terre et de briques pilées et goûtaient bien rarement quelque chose d'aussi bon que le riz; peut-être, si vous parliez à vos jeunes écoliers de ces pauvres petits païens qui n'ont point de livres, et personne pour leur apprendre autre chose que des chansons indé-

centes, si vous leur disiez que nous en avons vu quelquefois qui étaient prêts à mourir de faim; oh! peut-être mettraient-ils de temps en temps un sou à part, sur leurs petites épargnes, ou bien en fabriquant quelque joli ouvrage, ils gagneraient de quoi nourrir et sauver ces malheureux enfants qui n'ont pas été placés aussi favorablement qu'eux dans ce monde. »

Le 7 mai 1821, la mission eut à soutenir une perte douloureuse dans la personne de Mme Poor. C'était une femme remarquable par ses talents naturels et sa bonne éducation. En Amérique, elle avait dirigé avec succès plusieurs écoles, comme femme d'un missionnaire, elle s'était montrée active, dévouée, pleine de renoncement, et zélée pour l'accomplissement de ses devoirs. Elle avait pris le maniement de toute la partie matérielle de la station, telle que les approvisionnements, la surveillance des bâtiments, la direction des enfants de l'école, afin de laisser son mari en pleine liberté de poursuivre ses travaux du ministère évangélique.

Sa fin fut douce et même triomphante : c'était un privilége digne d'envie d'approcher de sa couche funèbre et de l'entendre dire : « Mon bien aimé mari et mes enfants ne peuvent plus maintenant m'enchaîner à cette terre, tous les liens mortels sont rompus; le Seigneur me donne de remporter

sur mes affections une victoire que je n'aurais osé espérer. » Lorsqu'à ses derniers moments, le petit cercle d'amis qui entourait son lit commença à chanter le cantique : *Jésus, viens avec tous tes saints*, etc., tout à coup sa tremblante voix se joignit aux leurs, et s'animant par degrés, fit entendre des accents si expressifs, si fermes, si pénétrants, que bientôt l'attendrissement qui remplissait tous les cœurs rendit toutes les lèvres muettes, et la mourante demeura seule à faire retentir l'hymne de la louange au milieu des assistants.

Alors elle dit : « Je vois Jésus tout brillant et glorieux ; oh ! comme les roues de son char étincellent. » Et lorsque déjà les objets de la terre disparaissaient à sa vue, les dernières paroles que l'on put recueillir de sa bouche furent : « Gloire à Dieu le Père ! gloire à Dieu le Fils ! gloire à Dieu le Saint-Esprit ! »

CHAPITRE VIII.

Restrictions apportées par le gouvernement à l'œuvre missionnaire. — Indigènes convertis. — Association maternelle. — Établissement de M. et Mme Spaulding à Manepy. — Efforts tentés auprès des femmes. — Admissions dans l'église à Oodooville. — Prédicateurs indigènes. — Mort de M. Richards. — Mendiants. — Occupations domestiques. — Exercices religieux.

M. Garrett, qui avait été envoyé par le Conseil

américain, comme imprimeur de la mission, n'obtint pas du gouvernement anglais, à Ceylan, la permission de rester dans l'île. Vainement les missionnaires présentèrent-ils en sa faveur une pétition, fondée sur les encouragements donnés par le précédent gouverneur, à l'établissement de la mission et à l'introduction d'une presse; vainement firent-ils observer que les besoins moraux des indigènes nécessitaient l'emploi de tous les moyens d'instruction possibles, le gouverneur était si opposé à l'accroissement de la mission américaine dans l'île, que l'ordre de départ fut confirmé, et qu'une injonction positive fut obtenue dans ce sens de la part du secrétaire de sa majesté pour les colonies. Cet arrêté demeura en vigueur pendant onze ans, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, sir Robert Wilmot Horton, aux bons offices duquel on en dut la révocation. Durant ce temps, contrairement à l'attente des ennemis de la mission, aucun des frères arrivés à Ceylan en bonne santé ne fut retranché par la mort, ou frappé d'incapacité par la maladie; M. Richards, déjà malade depuis longtemps, fut le seul dont on eut à déplorer la perte.

Les cinq stations qui composèrent la mission pendant plusieurs années étaient alors toutes occupées. On répara les maisons en ruines, de manière à les rendre habitables pour les familles mission-

naires, et l'on construisit de vastes *bungaloros*, formés par un léger toit, appuyé sur quatre rangées de poteaux et entouré d'une paroi en briques. Des pensions, contenant quatre-vingt-sept enfants, étaient en voie de progrès dans toutes les stations, sauf celle de Manepy, qui s'ouvrit seulement en 1822. En 1821, le nombre des écoles établies dans les divers villages s'élevait à vingt-quatre; elles étaient fréquentées chaque jour, du matin au soir, par onze cent quarante-neuf enfants.

Le dimanche, 22 avril, veille du jour où Mme Poor tomba malade, Nathanaël Niles et Jordan Lodge, deux élèves de la maison de Tillipally, furent baptisés et reçus dans l'église : ce fut un événement plein d'intérêt, car ces deux jeunes gens étaient les premiers fruits de la mission parmi les païens et les premiers que les missionnaires furent appelés à baptiser, ceux qui avaient été admis jusque-là à la sainte Cène, étant nés catholiques romains ou protestants de nom. D'autres candidats, qui se préparaient alors, furent plus tard ajoutés à l'Eglise, ainsi que nous le montrera la suite du journal de Mme Winslow.

8 *août*. « Nous avons passé vendredi une intéressante journée à Tillipally. George Koch, jeune homme d'origine hollandaise, qui étudie la médecine avec le docteur Scudder, un des garçons du pensionnat, et un domestique de M. Poor, ont

été reçus membres de l'Eglise. Toute notre petite troupe s'était réunie pour cette occasion, excepté M. et Mme Spaulding, retenus à la maison par la maladie d'un de leurs enfants. Après l'admission de ces trois personnes, nous eûmes la joie de nous asseoir à la table du Seigneur avec *sept* indigènes convertis. Le dimanche suivant fut encore un heureux jour. Les nouveaux membres agissent déjà comme des prédicateurs *de la justice qui s'obtient par la foi,* et parlent à tous ceux qu'ils rencontrent des intérêts éternels de leurs âmes. »

9 *août.* « Je suis sortie hier au soir avec Mme Spaulding et nous avons parlé à quelques femmes qui ont été fort attentives ; d'autres ne voulaient pas nous écouter à moins que nous ne leur apprissions un moyen de gagner leur vie. Nous avons essayé de leur persuader que le message dont nous étions chargées auprès d'elles avait un objet beaucoup plus important que celui de les aider à trouver de la nourriture pour leurs corps. Les ruines d'un temple brûlé il y a peu de jours étaient près de là ; nous demandâmes à une de ces femmes : « Où croyez-vous aller après la mort? — Si je fréquente les temples et que j'adore les dieux, j'irai dans la gloire. — Votre dieu n'a-t-il pas été brûlé l'autre jour? — Oui, mais le peuple en fera un autre. » Nous cherchâmes à lui montrer la folie d'adorer des dieux faits par la main des hommes et

la nécessité de servir le seul Dieu vivant et vrai, mais elle insista sur ce qu'elle ne voulait pas changer de religion.

» Au retour de notre promenade, nous passâmes une heure dans le vérandah avec nos maris, tandis que la lune s'élevait lentement au-dessus de nos têtes et nous éclairait de ses rayons argentés. Nous parlions de la briéveté de la vie, et spécialement de celle d'un missionnaire dans ces contrées. Dans deux ou trois ans peut-être, on dira de nous : Ils ne sont plus ; — cette pensée est un puissant stimulant à redoubler d'activité, car notre œuvre, qui est fort grande, semble à peine commencée. Notre réunion fraternelle de cette semaine nous a été douce ; nos cœurs s'élevaient là où Christ est assis à la droite de Dieu ; j'ai senti que, contempler la félicité du ciel, même confusément et dans un verre obscur, est une précieuse consolation sur cette terre d'épreuves. »

14 *août*. « Aujourd'hui les sœurs des diverses stations se sont réunies à Batticotta pour travailler à la formation d'une société maternelle. Nous avons décidé d'avoir une réunion générale tous les trois mois. Je n'ai rien fait encore depuis que je suis aux Indes, dont je puisse me promettre un plus heureux résultat, aussi me rappellerai-je ce jour avec actions de grâces jusque dans l'éternité. »

L'intéressant projet d'une association maternelle,

dont il est parlé ici, fut poursuivi avec succès et devint une bénédiction pour l'œuvre missionnaire. Presque tous les enfants soumis à son action ont déjà donné des marques évidentes de piété. Il serait à désirer que des sociétés semblables s'établissent en tout lieu; elles associent les mères pour un objet bien important, celui de placer en commun les agneaux du troupeau sous la houlette du bon Berger, de chercher sa direction et de s'assister l'une l'autre par des conseils et des avertissements mutuels. On n'est point assez convaincu de la responsabilité des mères, de la muette mais pénétrante influence qu'elles peuvent exercer sur le petit enfant qu'elles portent encore dans leurs bras, par l'expression de la physionomie, le son de la voix et l'atmosphère morale dont elles l'entourent. Les associations maternelles sont donc nécessaires pour révéler à l'esprit et au cœur de celles à qui ces précieuses âmes ont été confiées, les obligations qui reposent sur elles. En vain le Sauveur a-t-il dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et » ne les empêchez point. » Ils ne lui sont point présentés avec foi dès leur bas âge; on tient pour accordé qu'ils sont dépravés de leur nature, mais qu'on doit laisser la semence du péché germer en eux, et que quand elle aura pris de l'accroissement, il sera temps de la déraciner, avec l'aide de Dieu, pour semer du bon grain à sa place. Cependant ne

vaudrait-il pas mieux chercher le secours divin pour arrêter cette croissance dans son germe et jeter la bonne semence dans le terrain encore tendre, le plus tôt possible. Le sol du cœur humain ne peut rester inoccupé; l'ennemi y répandra de l'ivraie, si on ne le prévient, en inculquant de bonne heure à l'enfance les enseignements et les habitudes chrétiennes qui la feront mûrir pour le ciel. Avec la bénédiction de Dieu, la génération qui s'élève, après avoir été nourrie dans la piété, croîtra jusqu'à la stature de ceux qui sont rendus parfaits en Jésus, sans avoir à lutter dans son âge mûr contre les habitudes de péché contractées dans les premiers temps de la vie, et en marchant sous une discipline sagement uniforme, elle fournira une race de vrais chrétiens qui seront une source de bénédictions pour le monde.

Mme Winslow fut choisie pour secrétaire de l'association maternelle, et continua d'exercer cette fonction jusqu'à sa mort. Elle ouvrit une correspondance avec la seule société de ce genre alors existant en Amérique, et joignit à sa première lettre quelques communications particulières adressées à Mme Payson, qui en était secrétaire. Nous en détacherons les citations suivantes :

A la Secrétaire de la Société maternelle à Portland.

Oodooville, 8 octobre 1821.

« Chère amie et sœur,

» Considérant les nombreuses difficultés que rencontre l'éducation des enfants dans l'Inde et la responsabilité qui pèse sur des parents chrétiens, les femmes de notre mission ont éprouvé le besoin de s'associer ensemble pour se prêter une assistance mutuelle, en adoptant la méthode qui leur a paru la meilleure et la plus propre à préparer des membres utiles à l'Eglise dans la personne de leurs enfants. Ce n'est pas sans défiance de nous-mêmes que nous demandons à être reconnues par la société formée dans notre mère patrie; car nous sommes en petit nombre et un espace immense nous sépare de vous; mais l'urgence de notre position nous servira d'excuse, et les avantages que nous pourrons retirer des lumières que nous fournira votre correspondance et du concours de vos prières, plaideront sans doute victorieusement en notre faveur.

» Dès la première fois que nous nous assemblâmes pour nous consulter ensemble à ce sujet, l'Esprit de Dieu daigna se manifester au milieu de nous. Nous fûmes toutes réjouies et fortifiées par le sentiment des avantages que nous pourrions retirer d'une association maternelle, tant pour nos

propres âmes que pour celles de nos enfants. Le samedi soir nous avons une réunion de prières spécialement dirigée vers ce but, et chaque fois que nous nous y sommes rencontrées depuis quelques semaines, nous avons pu dire : « Jusqu'ici l'Eternel nous a secourues. »

» La Société se compose jusqu'à présent des femmes des missionnaires et de Mme Mooyart, fille de feu le Dr Johns, de Tranquebar, qui est une chrétienne active et intelligente; nous espérons voir s'unir à nous quelques dames des Sociétés épiscopale et wesleyenne. Les enfants des membres actuels sont au nombre de seize. Notre premier désir pour eux est qu'ils puissent devenir des enfants de Dieu et des ouvriers utiles à l'avancement de son règne parmi les païens. Ils sont environnés de tentations auxquelles les enfants des contrées chrétiennes ne sont point exposés, et nous savons qu'ils ne peuvent être préservés que par la grâce toute-puissante du Seigneur. Permettez-nous donc de solliciter le secours habituel de vos plus ferventes prières, afin que le grand et bon Berger les assemble comme des agneaux entre ses bras et les porte dans son sein. »

« Chère madame Payson,

» J'ajoute quelques lignes à la lettre que je viens d'adresser officiellement à votre Société, dans la

pensée que vous lirez avec intérêt des nouvelles de notre œuvre missionnaire. Nous avons reçu depuis peu des encouragements, en voyant les femmes plus empressées à venir nous trouver et à nous donner accès auprès d'elles qu'elles ne l'avaient fait précédemment. Plusieurs de celles qui s'enfuyaient naguère à notre approche nous permettent maintenant d'entrer chez elles et de nous y asseoir, et viennent même entendre l'Evangile dans nos maisons. Plus d'une fois nous avons vu des congrégations de trente et quarante d'entre elles se réunir autour de nous le dimanche. Il y a quelques jours, une femme placée dans une situation assez élevée nous dit, après avoir écouté une exhortation pressante et solennelle : « Que dois-je faire si j'abandonne ma religion pour obtenir de Dieu le pardon de mes péchés ? » Vous ne pouvez vous figurer quel soulagement c'est pour nous quand ces pauvres créatures paraissent comprendre quelque chose à ce que nous leur disons. Elles sont en général trop causeuses pour écouter, ou si elles consentent à nous prêter quelqu'attention, c'est sans chercher à saisir le sens de nos paroles. Il y a dans la condition dégradée où notre sexe est tombé ici, de quoi exciter toute notre commisération et en même temps de quoi nous repousser avec dégoût. Nous croyons cependant que le temps approche où ces pauvres ignorantes nous regarderont comme leurs

amies et seront amenées par l'influence du Saint-Esprit à venir à nous pour que nous leur fassions du bien.

» Le devoir de visiter les femmes dans leurs demeures est trop positif pour que nous puissions le négliger ; mais il est loin de présenter l'attrait que nous lui avions attribué à l'avance. Voir notre message de paix traité avec dérision par celles qui se jouent du bonheur éternel ; les entendre se moquer et blasphémer le nom de Christ et borner le besoin du salut acquis par son sang à des êtres dont la vie a été souillée de toute espèce de crimes ; les voir prodiguer leur adoration à de froides images de bois ou de pierre ; oh ! si vous saviez quelle épreuve pénible et continuelle ! Je crois pouvoir dire que la seule chose qui nous soutienne dans nos efforts si souvent infructueux, c'est la pensée qu'ils sont faits au nom de Celui qui a des desseins de miséricorde envers ce peuple, et qui peut, dès qu'il le voudra, leur montrer sa gloire et tourner leurs cœurs vers lui.

» C'est un grand sujet de reconnaissance d'avoir dernièrement obtenu qu'on nous laissât instruire quelques petites filles, car on nous les refuse généralement en disant que ce n'est pas « l'usage » de rien apprendre aux femmes, et cette raison a plus de poids que tout ce que nous pourrions alléguer en faveur du système qui tend à les rendre plus

heureuses et plus utiles. Chaque petite fille qui nous est confiée est donc pour nous une véritable victoire, tant à cause de l'influence que l'enfant pourra exercer plus tard, que de l'atteinte portée par là aux coutumes et aux préjugés du pays.

» Je ne dois pas vous laisser ignorer la grande bonté dont Dieu use envers nous, en unissant étroitement tous les membres de notre mission par les liens de l'amour de Christ, et en nous donnant des frères de toute dénomination qui soutiennent nos mains et encouragent nos cœurs. Nous avons avec eux de précieuses réunions dans lesquelles se réalise quelque chose de la communion des saints. Le premier lundi de chaque mois est particulièrement consacré à ces prières et à ces exhortations mutuelles. Ne vous unirez-vous pas dans ces jours-là à ceux qui aiment le Seigneur Jésus, en le suppliant de hâter l'établissement de son règne sur la terre; et comment la prière du chrétien ne serait-elle pas sans cesse : « Seigneur, jusques à quand?» Lorsque nos cœurs sont abattus, ce qui les relève et les console, c'est la pensée du grand nombre d'amis qui, dans notre terre natale, demandent, ainsi que nous, par-dessus toute chose, la conversion du monde. »

La petite société missionnaire qui vivait à Oodooville dans une si heureuse union, fut, dans le cours de cette année, appelée à se séparer. Déjà, au mois

d'août, M. et Mme Spaulding étaient allés occuper la station de Manepy, laissée vacante par la maladie de M. Woodward, qui avait été contraint de faire un voyage à Calcutta. A son retour, il dut aller remplacer, à Batticotta, M. Richards qui s'était fixé à Tillipally avec sa femme depuis la mort de Mme Poor. Ces mutations, quoique pénibles pour ceux qu'elles concernaient, étaient cependant nécessaires pour établir une égale répartition des forces de la mission. Avant que M. Spaulding quittât Oodooville, un vaste *bungalow*, disposé pour une chapelle, était presque achevé et ne tarda pas à s'ouvrir.

27 septembre 1821. « C'est aujourd'hui qu'a eu lieu la dédicace de notre nouveau *bungalow*. M. David a prêché pour cette occasion à environ cinq cents enfants et adultes. M. Lambric, missionnaire épiscopal de Kandy, M. Knight de Nellore, M. Layard, juge provincial du district, tous nos frères et quelques-unes de nos sœurs étaient présents. Après le service public en tamul, nous avons eu entre nous des exercices religieux en anglais : nous sentions la présence du Saint-Esprit dans notre assemblée ; puisse ce jour être l'aurore d'un temps de bénédiction pour ce peuple ! »

28 *octobre*. « Mme Schrayder, femme pieuse, d'origine hollandaise, établie à Jaffnapatam, est venue, sur notre demande, passer une journée avec nous, et annoncer l'Evangile à quelques femmes

de la station. Plus de trente étaient réunies dans notre salle à manger. Mme Schrayder se plaça à l'un des bouts de la chambre, derrière une petite table sur laquelle était un Nouveau-Testament tamul et un livre de cantiques; sa taille est élevée, sa physionomie douce et grave; elle était fort simplement vêtue de calicot blanc, et ses cheveux, déjà grisonnants, soigneusement rattachés sous une épingle d'argent. Toutes ces femmes, assises en demi-cercle sur des nattes, tenaient les yeux fixement attachés sur elle, tandis qu'elle leur expliquait le motif de sa venue et qu'elle demandait leur attention. Elle chanta un hymne tamul, puis elle lut un chapitre du Nouveau-Testament d'une manière tout à fait pénétrante, en l'accompagnant de réflexions très-simples, et elle termina par une exhortation pressante à embrasser les articles principaux de la foi chrétienne. Ses paroles étaient pleines de tact et de justesse, ses manières affectueuses, sa voix claire et harmonieusement accentuée; aussi fut-elle écoutée avec un intérêt soutenu : toutes les têtes tendues vers elle témoignaient de la crainte qu'on avait de perdre un seul mot : « sa parole distillait comme la pluie et dégouttait comme la rosée ; » c'était une voix d'instruction et de consolation adressée aux ignorants et aux malheureux ; nous en fûmes profondément édifiés.

» Après la réunion, j'eus un entretien avec un

homme qui avait souvent promis d'envoyer sa fille à l'école. « Quels gages lui donnerez-vous? me dit-il. — Ce serait bien assez, répondis-je, de me charger de son instruction ; mais je ferai plus encore : si vous voulez la laisser tout le temps nécessaire, je lui donnerai une jupe et une jaquette outre sa nourriture. — Je ne veux pas qu'elle mange avec les filles de votre maison. — Pourquoi donc? vaut-elle mieux que les autres? — Assurément. » Notez bien qu'il s'agissait d'une petite créature sale et déguenillée qui aurait fait honte à nos enfants. — « Eh bien ! je vois que vous n'avez pas envie de nous l'amener, ainsi n'en parlons plus. » Je croyais que tout était fini entre nous, lorsque aujourd'hui il est arrivé avec sa fille et qu'il a immédiatement réclamé la jupe et la jaquette, ce à quoi je me suis refusée, disant que je voulais attendre pour voir si elle les méritait par sa bonne conduite et si on ne la retirerait pas au bout de peu de jours; il n'a consenti à cet arrangement qu'avec répugnance, car il était évident qu'il voulait s'emparer des habits et reprendre ensuite l'enfant. »

23 *novembre.* « Le nombre des petites filles de l'école s'est accru jusqu'à six, et comme il se passera longtemps avant qu'elles sachent lire, j'ai entrepris de leur donner un enseignement religieux systématique sans me servir de livres; aujourd'hui, j'ai fait un essai encourageant de ce nouveau genre

d'exercice ; il me semblait presque me retrouver dans mon école du dimanche. J'ai été aussi très-réjouie cet après-dîner en découvrant qu'une femme avec qui je m'étais entretenue la semaine dernière, avait gardé le souvenir de cette conversation : elle m'a demandé pourquoi je lui avais parlé ainsi. Je lui ai dit que Dieu avait promis de convertir toutes les nations au christianisme, de les détourner de leurs idoles, de leur apprendre à l'aimer et à le servir lui seul ; qu'il avait fait dernièrement de grandes choses dans diverses contrées, et qu'il voulait maintenant montrer à ce peuple sa puissance et sa gloire : en sorte que si la génération actuelle méprise le message de miséricorde qu'il lui adresse, leurs enfants ou leurs petits enfants l'écouteront. Plusieurs femmes s'étaient réunies autour de moi, et jamais je ne leur avais parlé avec autant de plaisir, car elles se montraient fort attentives.

» En allant visiter une autre femme dans sa maison, je lui ai demandé pourquoi elle n'était pas venue entendre Mme Spaulding vendredi dernier, comme elle avait promis de le faire. Sa réponse a été : « C'est que je jeûnais et que je ne pouvais sortir de chez moi. — Pourquoi jeûniez-vous ? — Parce que j'ai été malade et que j'ai fait le vœu à mon dieu que s'il voulait me guérir, je jeûnerais chaque vendredi tant que je vivrai. — A quel dieu avez-vous fait ce vœu ? — A Swamy. — Où est Swamy ? — Je

ne l'ai jamais vu ; je vais dans le temple et j'adore là son image. —L'image sait-elle que vous l'adorez, ou Swamy sait-il que vous adorez son image? — Oh ! non ! — Alors, pourquoi n'adorez-vous pas l'image partout aussi bien que dans le temple? — Nous allons dans le temple pour voir les peintures. —Mais pourquoi fait-on croire au peuple que Dieu y est? —Les brahmines disent cela, parce que cela leur rapporte plus de profit. »

3 *décembre.* « Mes chers amis, j'ai la joie de vous annoncer que bientôt quatre nouveaux membres vont être reçus dans l'église d'Oodooville. Ce sont : la femme de notre interprète, l'instituteur de notre pensionnat, nommé Salomon, un domestique et une servante. Depuis quelque temps déjà, ils étaient convaincus de la vérité du christianisme ; mais ils n'avaient pas eu jusqu'à présent le courage de supporter l'opprobre et l'abandon de leurs amis pour l'amour de Jésus. Nous sentons que le Saint-Esprit agit avec nous.

» Depuis peu de jours, le choléra s'est montré à Oodooville ; déjà, un certain nombre de personnes sont mortes sans avoir cherché auprès de nous les secours de la médecine. Une femme nommée Antache, dont les deux enfants sont chez nous, a été attaquée ; les remèdes que nous lui avons donnés ont, par la bénédiction de Dieu, amené sa guérison. Sa mère ayant attendu trop

tard pour nous consulter, a succombé; son mari, qui a été saisi ensuite, a reçu nos soins, et le voilà guéri. Presque tous ceux qui ne nous ont pas demandé de remèdes ont péri. Antache et sa mère suivaient régulièrement nos assemblées, et l'on n'a pas manqué d'en conclure qu'à cause de cela, elles ont été atteintes du choléra. Nous nous sommes imposé le devoir de n'offrir des secours à aucun malade, sans y être appelés, parce que si un de ceux que nous aurions visités mourait, on ne manquerait pas de dire que nous l'avons tué. Toute la journée, le son des *tamtams*, ou tambours, a retenti dans un temple voisin de notre habitation, à cause d'un sacrifice qu'on y offrait pour un homme malade du choléra, qui s'y est fait transporter. Le bruit court dans toutes les parties du district où règne ce fléau que la déesse qui envoie le choléra est fort irritée de ce que quelques personnes ont appelé des chrétiens à leur secours. Ces pauvres gens n'osent donc s'adresser à nous et ne savent se traiter eux-mêmes; en sorte qu'ils se succèdent sans interruption dans le tombeau, comme des moutons qui tombent l'un après l'autre dans un précipice; quelques-uns ne laissent pas même un ami pour les escorter à leur dernière demeure. »

10 *janvier* 1822. « Antache et son mari, qui, tous deux, viennent d'avoir le choléra, ont été si touchés de l'intérêt que nous leur avons témoigné

pendant leurs souffrances, et de la bonté avec laquelle notre interprète a accompagné le cercueil de leur mère, abandonné par tous ses amis, qu'ils sont maintenant très-favorablement disposés pour l'Evangile; ils paraissent sincères, et j'ai en particulier l'espérance que le Saint-Esprit a commencé une bonne œuvre dans le cœur d'Antache. Elle et son mari sont du nombre des sept personnes qui suivent régulièrement une réunion de recherches bibliques, une fois par semaine. Une femme d'une caste inférieure est venue, il y a peu de jours, me demander d'être baptisée. Je n'ai conversé qu'une fois avec elle, mais je lui ai trouvé de la droiture jointe à une extrême ignorance.

» La réception dans l'Eglise des quatre candidats, mentionnés ci-dessus, eut lieu le 21 avril 1822. La femme de l'interprète, se trouvant momentanément à Colombo, ne put être admise que plus tard et fut remplacée par Antache. La nouvelle chapelle, *bungalow*, construite sur l'emplacement de l'ancien cimetière, entre la vieille église ruinée et un bois de palmiers, était garnie de nattes et remplie d'auditeurs fort attentifs. Ils étaient placés sur plusieurs lignes, suivant leur rang, car il y avait des chefs et quelques femmes de distinction. Tous étaient, selon la coutume, assis à la *turque*, avec leurs vêtements flottants de mousseline blanche drapés autour de la taille et rejetés sur les épaules,

de manière à couvrir presque tout le corps : ce costume a un air d'élégance que quelques-uns peuvent rehausser, en y ajoutant une profusion de bijoux; les hommes portent des bagues aux doigts et d'épaisses boucles d'oreilles en or; les femmes ont de plus des colliers et des bracelets en or et des ornements en argent au bas de la jambe. L'aspect de cette congrégation était unique en son genre, et le motif qui les réunissait profondément émouvant; presque tous les missionnaires étaient présents.

» Alors on vit les candidats qui, si longtemps, s'étaient prosternés devant des idoles muettes, se lever en présence d'un grand nombre de païens, donner leur assentiment aux articles de foi qui leur furent proposés; puis s'agenouillant devant la table de la communion, recevoir sur leur front l'eau du baptême, qui se confondait avec leurs larmes. Trois d'entre eux présentèrent leurs six petits enfants, afin qu'ils eussent part au même sacrement, et que le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit fût aussi invoqué sur eux. Et tout cela se passait à côté du monument à demi-renversé d'un christianisme purement nominal, sur le lieu même où la poussière de ceux qui avaient reçu le baptême dans les âges précédents se trouvait mêlée à celle d'une multitude idolâtre.

» Après le baptême, la Cène du Seigneur fut administrée à onze communiants indigènes et à six

membres de la mission. C'était la première fois qu'une admission aussi nombreuse avait lieu dans l'Eglise et que des enfants indigènes étaient baptisés. Antache se trouvait être le premier exemple de conversion d'une personne jusque-là tout-à-fait étrangère à la mission ; il est à remarquer que c'est une femme respectable par sa conduite, et que les autres convertis sont tous des adultes occupant une bonne position dans le pays. Cette admission porte à 14 le nombre des indigènes reçus depuis une année dans les églises des différentes stations. Un autre événement intéressant, qui avait précédé celui-là, fut la réception aux fonctions d'évangéliste de trois prédicateurs indigènes: *François Malleappah*, *Gabriel Tisserà* et *Nicolas Permander*. Ils passèrent un examen satisfaisant le 5 novembre 1821, à Oodooville, et furent admis à prêcher comme candidats au ministère évangélique. »

Tandis que la mission se recrutait parmi les païens d'une manière si réjouissante, elle fut affligée par la mort, dès longtemps prévue, de M. Richards, le 3 août 1822. Il ne recouvra jamais ses forces et ne reprit qu'en partie l'usage de la voix depuis son retour du cap de Bonne-Espérance; cependant il put se charger encore du soin des écoles et du maniement des affaires temporelles de la station. Environ deux mois avant sa mort, de violents spasmes vinrent aggraver les souffrances

qui avaient déjà réduit son corps à l'état d'un véritable squelette. Précédemment il s'était plaint d'une sorte d'abattement et de stupidité, mais l'aiguillon de la douleur sembla réveiller toute son énergie et sa sensibilité pour les choses divines, ou plutôt le Dieu qu'il avait servi aux jours de sa force se manifesta pleinement à son serviteur languissant et fit abonder de plus en plus la clarté divine dans son âme, à mesure que la prison d'argile, qui la retenait captive, présentait avec plus d'évidence les signes précurseurs d'une dissolution prochaine. Cette âme si bénie, déjà presque détachée du corps, semblait entrée en communion avec le monde des esprits et se réjouissait au milieu des angoisses. M. Richards était si pénétré de la sainteté du caractère divin et désirait tellement que Dieu fût glorifié en lui, qu'il se sentait disposé, si cela était nécessaire, à voir ses souffrances prolongées et même augmentées. Fréquemment il disait : « Il est *bon* de souffrir; cela me donne une faible idée de ce que mon Sauveur a supporté pour moi. Grâces, éternelles actions de grâces à Celui qui m'a arraché à la puissance de l'adversaire. Quand il m'aura pris à lui, je chanterai éternellement les louanges de l'Agneau qui m'a lavé de tous mes péchés par son sang. »

En parlant de son ingratitude à l'égard des miséricordes dont il avait été l'objet, il répétait avec enthousiasme : « Dans le ciel, je n'oublierai plus

rien; là je me remettrai tout en mémoire; là je chanterai, là je glorifierai mon Dieu; j'ai éprouvé quelquefois autant de joie que mon faible corps était capable d'en supporter ici-bas, en célébrant les louanges du Seigneur: que sera-ce donc dans le ciel! »

Dans sa dernière crise, il ne put s'empêcher de s'écrier: « O Seigneur, délivre-moi; — O Seigneur Jésus, viens promptement. » Cependant il était entièrement résigné; quelques-unes de ses dernières paroles furent: « J'ai maintenant sur le Sauveur des vues plus claires qu'auparavant; oh! combien il m'est précieux! » et ensuite: « Je vois encore confusément comme au travers d'un miroir, mais bientôt, bientôt je verrai face à face. »

On ne peut douter que cette glorieuse espérance n'ait été réalisée; car M. Richards aimait le Sauveur: il était, autant qu'on peut l'être, un *excellent* homme; rarement on a rencontré un chrétien plus humble, plus doux, plus droit et plus heureux: il avait réellement l'esprit de Christ. A l'âge de treize ans, il se consacra lui-même au Seigneur, et tandis qu'il étudiait au William's Collége avec Mills, Hall et quelques autres, il se dévoua à la vocation missionnaire. En 1808, c'est-à-dire à une époque où cette œuvre était presqu'inconnue en Amérique et commençait à peine à éveiller l'attention en Angleterre, cette petite troupe d'amis qui viennent d'être nommés avait coutume de se reti-

rer derrière des meules de foin , dans une prairie, pour y jeûner et chercher dans la prière la direction divine sur le projet qui les occupait ; ce fut dans ces conférences qu'ils s'engagèrent, par une convention écrite, à tenter des efforts collectifs et individuels pour l'établissement d'une mission chez les païens. Cette même convention fut ensuite renouvelée au séminaire théologique d'Andover, où leur petite association fraternelle prit par degrés de l'accroissement. En 1810, quatre d'entre eux exposèrent par écrit leurs vues devant l'association générale du Massachusset, et cette démarche amena la formation du Conseil américain pour les missions étrangères. M. Richards avait d'abord été l'un des signataires de cette pétition, puis on supprima son nom quand elle fut présentée, parce qu'il n'avait pas encore terminé ses études théologiques. Jamais il ne regretta d'avoir consumé sa vie en travaillant parmi les païens. Dans le temps où il espérait peu d'être aidé par les Eglises d'Amérique, il résolut, si nulle autre porte ne s'ouvrait à lui, de monter à bord du premier vaisseau qui ferait voile pour une contrée païenne, et d'y vivre comme il le pourrait en annonçant l'Evangile. Dans une des dernières lettres qu'il écrivit avant sa fin, on trouva ces paroles : « Je ne suis nullement fâché d'être venu aux Indes ; quand j'aurais dix mille vies en mon pouvoir, je les sacrifierais

toutes avec joie pour la cause du Seigneur. » — « Bienheureux, dirons-nous, le serviteur que son maître trouvera faisant ainsi, quand il arrivera ! »

Continuation du journal de Mme Winslow.

Dimanche, 20 *octobre.* « Une femme, malade de la consomption, est venue à notre porte, ce matin, demander les secours de la médecine. Nous ne pouvons guère espérer en pareil cas d'opérer une guérison complète, car les malades attendent ordinairement pour venir à nous d'être à toute extrémité; mais nous réussissons souvent à apaiser leurs souffrances. Je fus obligée de dire à cette femme que rien ne pourrait la délivrer de son mal; alors elle leva les bras et se mit à crier, « Que ferai-je ? que ferai-je ? Je n'ai point d'argent à donner aux dieux : il faut donc que je meure ! » C'était une occasion bien favorable de l'adresser au Sauveur, dont la grâce ne s'achète point à prix d'argent. Elle m'écouta avec attention ; mais quand je lui proposai de s'arrêter chez nous, et d'entendre une prédication qui pourrait lui apprendre à mieux connaître ce Sauveur, elle prétendit avoir faim et voulut s'en aller; cependant elle venait de dire qu'elle ne pouvait manger, et elle avait même refusé quelques rafraîchissements que je lui avais offerts. »

31. « Nous avons été réveillés ce matin par la

voix d'une personne qui priait, et nous avons reconnu celle d'un des garçons de notre maison ; j'ai rarement entendu une prière plus fervente ; vous seriez surpris de la facilité avec laquelle nos enfants se portent à cet exercice ; la plupart d'entre eux ne sentent rien de cette timidité qui arrête quelquefois les chrétiens de nos contrées ; je suis toujours frappée de la précision, de la simplicité de leurs expressions, ainsi que du sentiment avec lequel ils prient. »

30 *octobre.* « Nous avons été à Manepy et en sommes revenus à la lueur d'une éclatante pleine lune ; la nature se montrait sous son aspect le plus enchanteur. Certainement il y a dans les soirées de ce pays un charme inconnu à celles de l'Amérique ; l'atmosphère est si transparente, la lune et les étoiles brillent d'un si vif éclat et la végétation est si belle, qu'on se sent subjugué par l'admiration, et l'on en jouit d'autant plus que, sauf dans la saison des pluies et des fortes rosées, on peut sans le moindre danger demeurer exposé à l'air du soir ; mais au lieu d'apprécier la beauté de ces nuits délicieuses, les indigènes se rassemblent dans les temples de leurs idoles, ou dans des théâtres qu'ils érigent çà et là dans leurs villages pour y jouer des drames et des comédies, genre de plaisir auquel ils sont fort adonnés, ainsi qu'aux cartes, aux combats de coqs et autres divertissements de cette

espèce. L'absence des habitudes sociales qui existent dans nos contrées est un grand obstacle pour les nouveaux convertis de ce pays : elle les tient dans un état de défiance les uns à l'égard des autres et les prive de ces relations amicales qui pourraient remplacer pour eux les grossières jouissances qu'ils viennent d'abandonner. Nous nous efforçons de les rapprocher et de les unir, et sommes réjouis chaque fois que nous pouvons observer entre eux plus d'intimité et de bienveillance mutuelle; mais il faudra bien du temps avant qu'ils puissent parvenir à quelque progrès dans la sociabilité, tant sont profondément enracinées les habitudes de séparation entre les deux sexes. Les maris ne mangent jamais avec leurs femmes, et un homme serait déshonoré s'il touchait la main en public à une femme; ils font quelquefois des remarques sur notre familiarité, mais ils sont convaincus qu'elle n'est pas inconvenante pour nous quoiqu'elle ne pût être supportée parmi eux. »

7 *novembre*. « M. et Mme Spaulding et Mme Richards sont venus passer le dimanche 3 du mois avec nous. Ce jour a été marqué par une intéressante réunion dans l'église de la station, dont le but était de faire subir un examen à Katheraman, le mari d'Antache, avant de l'admettre à la communion : il a été reçu. La congrégation d'hommes et de femmes dans le *bungalow* était considérable ;

presque tous les chefs d'Oodooville s'y trouvaient. J'avais toujours désiré que l'assemblée fût nombreuse lorsqu'aurait lieu l'admission de cet homme: ce souhait a été accompli ; mais j'ai senti plus que jamais combien tout appareil extérieur est vain sans l'influence du Saint-Esprit. Lundi, nous avons eu ici la réunion de prières, et ce jour, déjà heureux à cause des priviléges religieux dont nous avons joui, a encore été favorablement marqué par l'arrivée de quarante-sept lettres de notre cher pays natal, contenant de bien intéressantes nouvelles de l'œuvre de Dieu parmi vous, pour lesquelles nous unissons nos actions de grâces aux vôtres. »

24 *novembre*. « Nous venons de passer par un temps de pluies continuelles : les pauvres indigènes ont extrêmement souffert de l'humidité et du manque de nourriture. Le commun peuple n'a pas la coutume de rien mettre en réserve pour le lendemain ; en sorte que quand il y a une longue période de mauvais temps et qu'on n'apporte rien au marché pendant quelques jours, on peut à peine se figurer l'étendue de leurs souffrances. Il est difficile de déterminer jusqu'à quel point nous devons nous charger de subvenir aux besoins temporels de ce peuple. Nous disons que nous sommes venus au milieu d'eux pour leur faire du bien, et ils n'imaginent pas de bienfait supérieur à celui de recevoir à manger quand ils ont faim. Le dimanche

nous avons une troupe de mendiants qui assistent régulièrement à la prédication et reçoivent ensuite quelques secours. Hier, je donnai à chacun une mesure de riz en sus de l'assistance ordinaire, ce qui excita chez eux des démonstrations de joie et de reconnaissance si bruyante, que je fus presque obligée de les chasser; vous n'avez sûrement jamais rencontré d'êtres aussi misérables que ceux qui nous entourent : représentez-vous, si vous le pouvez, un homme ou une femme de couleur, ou plutôt un vrai squelette, ayant une figure flétrie et ridée, qui n'exprime que l'ignorance, le vice, la douleur et la pauvreté, avec de longs cheveux gris tout épars, dans lesquels on dirait que, depuis des années, le peigne n'a pas passé; autour de leur corps nu et desséché, dont un bâton soutient à peine la démarche chancelante, s'attache un lambeau sale et déguenillé, qu'ils semblent avoir porté toute leur vie. Ce portrait vous donne une faible idée des mendiants de ce pays; mais leur condition morale et spirituelle est encore plus difficile à décrire. Je voudrais pouvoir dire que, dans le nombre de ceux qui écoutent la prédication de la vérité, quelques-uns donnent des signes d'une conversion véritable; malheureusement, cette classe de gens est la plus désespérante de toutes; ils semblent ne pouvoir, à la lettre, ni comprendre, ni sentir. Cependant je sais que l'Evangile est envoyé

aux pauvres, et c'est là ce qui m'encourage à travailler auprès d'eux. »

Pour faire mieux connaître au lecteur la vie domestique des missionnaires et quelques traits du caractère indou, nous transcrirons une grande partie d'une lettre dans laquelle Mme Winslow dépeint exactement l'emploi de ses journées.

« Je veux parcourir avec vous le cercle de mes devoirs journaliers, afin que vous ayez un peu plus d'indulgence pour la rareté de mes lettres ; vous verrez que quoique mes occupations soient presque toujours liées de manière ou d'autre aux intérêts de la mission, mon temps n'est pas entièrement consacré à l'œuvre missionnaire, comme vous le supposiez. Pour vous donner le récit d'une de mes journées dès son commencement, vous saurez qu'autant que ma santé le permet, je me suis imposé le devoir d'être levée assez longtemps avant le déjeûner : ce repas se fait à sept heures et demie, et je suis rarement au lit plus tard que six heures. Quelques moments de retraite, dont j'éprouve un besoin absolu avec la vie que je mène, les prières de famille et quelques soins domestiques m'occupent jusqu'au déjeûner. Quelqu'un de la maison va ordinairement faire des achats au marché ; il faut alors désigner à part chaque article, en spécifier exactement la valeur et compter sou par sou à l'acheteur la somme nécessaire pour l'acquérir. Je vais ensuite

m'assurer si le domestique pense à tirer de l'eau et à couper du bois, et si la servante est à son poste; car ils ont besoin d'une continuelle surveillance : le meilleur d'entre eux n'est pas capable de suivre la routine de chaque jour, si on n'est constamment là pour le diriger. Je donne alors aux enfants indigènes leurs leçons à étudier; puis, quand mon messager revient du marché, je vais avec lui à l'office; s'il a acheté du riz, il faut le mesurer, si ce sont des légumes, on les compte; je distribue ensuite les provisions de la journée au cuisinier du pensionnat et au mien; mais il faut bien prendre garde, car si je détourne un moment les yeux, ils prendront une mesure de sel ou de riz plus forte que le nécessaire, ou bien ils glisseront sous leur vêtement un citron ou quelques épices. S'ils sont absents, les provisions du ménage demandent ordinairement quelques soins; tantôt le riz est humide et doit être séché au soleil, tantôt ce sont des insectes qui se sont introduits dans les épices et qu'il faut éplucher; si les fourmis blanches pénètrent quelque part, elles y font d'affreux ravages et l'on a bien de la peine à s'en débarrasser; quelquefois je passe ainsi deux heures à ces divers arrangements; le plus souvent une demi-heure suffit. Je ne suis pas plutôt assise dans la maison que le cuisinier vient me dire : « Il manque de bois ou d'eau; » ou bien ce sera le laitier ou le blanchisseur qui demandent à

être payés. Tantôt il y a un malade qui a besoin de quelque remède, tantôt on apporte un billet, et il faut y répondre. Cependant je dois préparer de l'ouvrage pour les petites filles, et appeler à onze heures et demie les garçons pour réciter leurs leçons, cela m'occupe jusqu'à une heure; après quoi nous avons une réunion de prières. J'ai peine quelquefois à trouver quelques minutes de liberté pour recueillir mes pensées avant ce moment-là. Puis vient l'heure de la sieste pour tout le monde aux Indes, mais rarement pour les missionnaires; je ne dors pas dans le jour, à moins que je ne sois malade ou que je n'aie passé une nuit sans sommeil; je profite souvent de ce moment de loisir pour me baigner, pour écrire une lettre, ou recevoir quelque indigène qui vient me parler. Une fois par semaine tous les enfants se baignent dans le milieu du jour et lavent leurs nattes; je leur donne alors des citrons et de l'huile pour frotter leurs têtes, et peut-être quand tout est prêt, viendra-t-on me dire que la corde du puits est rompue, ou que le bassin à eau est fendu, et il faudra pourvoir à les remplacer. Le dîner vient ensuite, et il est vite expédié. Si je puis sortir après, je vais visiter quelque famille; sinon, je travaille à mettre en ordre les vêtements de mon mari, ou bien je fais quelque autre ouvrage. Le soir, je suis en général très-fatiguée, en sorte que je ne veille pas plus tard

qu'onze heures, et je consacre généralement ces derniers moments de la journée à la lecture, à l'écriture et à la méditation.

» L'emploi de nos soirées est assez varié, en général, le soir nous nous réunissons autour de la Parole de Dieu avec les enfants et les domestiques. Le lundi soir, nous prions spécialement pour nous et notre cher petit Charles. Le mercredi, nous appelons en commun, avec les missionnaires de toutes nos stations et ceux de Bombay, la bénédiction de Dieu sur notre œuvre. Le samedi soir, de huit à neuf heures, tous les membres de l'association maternelle présentent leurs enfants devant le Seigneur par la prière. Nous avons outre cela, le jeudi après-dîner, et quelquefois le vendredi, une réunion avec les candidats au baptême qui se trouvent dans notre station.—En racontant mes occupations de la journée, j'ai oublié de dire qu'une fois par semaine je consacre une heure à remettre le linge de la maison au blanchisseur et à recevoir celui qu'il rapporte. C'est là que ma patience est mise à l'épreuve : le linge est presque toujours à demi-lavé, couvert de taches ou déchiré; souvent le blanchisseur partage une serviette en deux afin de paraître me rapporter le même nombre de pièces, tout en en gardant une pour lui; il fait porter mes chemises à sa femme et me les laisse attendre très-longtemps; il prête les vêtements des enfants à ses

amis, ou bien il oublie de les blanchir; voilà ce qui arrive constamment. Un autre jour de la semaine, c'est avec le repasseur du linge que j'ai à soutenir le même démêlé. Vous n'avez aucune idée de la rapacité de ce peuple : dans toutes les classes, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, il est reçu qu'on peut, sans déshonneur et sans remords, voler les Européens, car c'est ainsi qu'ils nous appellent. Si vous quittez un instant la chambre, en y laissant quelque objet facile à escamoter et à revendre, tels qu'une cuiller, un couteau, des ciseaux, un morceau d'étoffe, ne vous attendez plus à le revoir, pour peu qu'un de ces fainéants Indous ait pu s'apercevoir de votre négligence.

» Le récit que je vous ai donné de l'emploi de ma vie vous paraîtra sans doute fort opposé à l'idée que vous vous en étiez faite à l'avance. Je conviens aussi que mes occupations ne sont pas exactement celles que j'attendais; mais elles sont indispensables dans un établissement missionnaire tel qu'est le nôtre. Un pensionnat d'enfants ne peut subsister sans cette surveillance minutieuse des moindres détails, à laquelle je suis assujettie; mais en supposant même que cette institution n'existât pas, un missionnaire non marié serait obligé de perdre beaucoup de temps s'il administrait lui-même l'intérieur de sa maison; de plus, l'impossibilité d'une surveillance continuelle l'exposerait à

toute sorte de désordres et de tromperies de la part de ses domestiques. L'utilité des femmes dans les stations de l'Inde ne peut être mise en doute par une personne qui en connaît l'organisation. Néanmoins on ne doit pas s'imaginer que les facultés de la femme missionnaire soient entièrement concentrées vers les choses matérielles. Destinée à composer à elle seule toute la société de son mari, elle doit l'encourager et le soutenir par ses prières, l'aider quelquefois de ses conseils, le consoler par sa tendresse et dans ses épreuves, et toujours le décharger des soins et des soucis domestiques qui viendraient entraver son œuvre spéciale, s'il était contraint de s'en occuper. Il est facile d'énumérer tous les dons que *doit* posséder la femme missionnaire, mais une réflexion sur ce que *je suis* m'humilie tellement, qu'elle arrête ma plume; j'ajoute seulement, qu'outre les nombreux devoirs liés à la vie de famille, il y a auprès des personnes de notre sexe une œuvre considérable à faire qui, en raison des mœurs de ce pays, concerne presque exclusivement les femmes.

» Vous me demandez quelles occasions nous sont offertes pour nous édifier en commun avec nos frères? Les voici : c'est d'abord une assemblée de prières mensuelles, dans laquelle nous nous joignons aux milliers d'Israël pour appeler des bénédictions sur le monde. De plus, tous les trois mois, les

membres de notre mission se réunissent pour prendre ensemble la Cène du Seigneur et resserrer leurs relations fraternelles, afin de pouvoir mieux porter les fardeaux les uns des autres et accomplir ainsi la loi de Christ.

» La communion s'administre aussi chaque mois dans quelques-unes de nos stations ; il y a dans toutes, des prédications régulières chaque dimanche, et quoiqu'elles soient en langue tamule, nous la comprenons assez pour en pouvoir profiter. Cela ne peut pas s'appeler sans doute « aller à la maison » de Dieu avec une voix de triomphe et de louange » et avec la multitude qui fait la fête, » mais l'établissement de ce culte est pourtant un privilége qui mérite toute notre reconnaissance.

» Nous apprécions d'autant plus nos assemblées religieuses, qu'elles sont rares dans les contrées païennes et que nous avons peu de rapports avec le monde. Nous éprouvons aussi une grande joie d'être rapprochés des autres missionnaires et de ne former avec eux qu'un seul cœur ; il y avait quelque raison de craindre que la dissemblance des habitudes et des caractères n'amenât entre nous quelque frottement pénible : grâces à Dieu, il en est tout autrement. Nous avons quelques relations avec le petit nombre d'Européens qui habitent Jaffnapatam, mais justement assez pour nous faire aimer davantage notre paisible vie de famille et nous attacher tou-

jours plus à nos humbles et utiles travaux.

» Je pense souvent à deux choses qui me frappent chez les nations chrétiennes : c'est d'abord, que ceux qui ont été amenés à la connaissance de l'Evangile sachent si peu apprécier cette haute faveur, et ensuite que ceux qui font profession de l'estimer ce qu'elle vaut négligent si ouvertement ses préceptes à l'égard du salut des pécheurs ; car, sans parler du devoir d'aller enseigner les païens, peut-on dire que l'on agisse sur ce point comme on le devrait au milieu de son pays et de sa propre maison ? »

11 *janvier* 1823. « Quoique obligée de vous écrire de mon lit, comme cela m'est souvent arrivé sous le toit paternel, je veux adresser quelques lignes à mes chers parents dans cet intéressant anniversaire de notre mariage et de la naissance de mon père et vous conter une délivrance dont nous avons été l'objet il y a quelques jours. Mardi dernier, M. Winslow, Charles, ma petite Henriette et moi, faisions une promenade en voiture ouverte. Le cheval, n'ayant pas été attelé depuis trois mois, était fringant et très-animé; à peu de distance de la maison, il eut peur et l'une des rênes s'étant rompue, il se détourna du chemin ; en un instant, l'autre rêne fut brisée, et le cabriolet poussé sur les racines d'un arbre fut renversé. Dieu permit que le cheval se débarrassât promptement de son attelage, sans

quoi nous aurions probablement été tués. M. Winslow, qui avait sauté à terre dans l'espoir d'arrêter le cheval au moment où la seconde rêne vint à manquer, tomba et fut un peu brisé de sa chute. Je saisis Charles qui était assis au fond du cabriolet et le tins serré contre moi jusqu'à ce qu'il échappa de ma main ; il tomba entre les roues et le train. Je tenais Henriette dans mon autre bras au moment où nous versâmes, en sorte qu'elle ne fut point atteinte ; mais j'étais si convaincue que la roue avait passé sur le corps de Charles, que, le croyant tué, je ne pensais pas du tout à moi-même et ne m'aperçus d'aucun mal, jusqu'à ce que la vue de mon cher petit garçon plein de vie et sans une seule fracture fût venue calmer mon inquiétude. Je revins à la maison avec difficulté et j'ai toujours dû garder le lit dès-lors. Nous sentons que le Seigneur nous a gardés d'une manière admirable et sommes disposés à être reconnaissants de ce que le mal n'a pas été plus grand. Cela devrait au moins nous apprendre à rendre grâces chaque soir, aussi bien quand aucun danger ne nous a menacés que quand, par la protection de Dieu, nous y avons échappé. »

31 *janvier.* « Cette après-dîner, deux femmes qui n'y avaient pas encore assisté sont venues à notre réunion. Une d'elles, nous l'espérons, est déjà chrétienne ; l'autre a un ardent désir de le devenir.

La première est la femme de Salomon, l'instituteur de notre école ; l'autre, qui est sœur d'Antache, suit régulièrement le service divin depuis une année. D'abord elle était excessivement ignorante et paraissait presque stupide ; autant valait parler à un mur que de s'adresser à elle. Maintenant elle a appris bien des choses; elle est attentive et répond volontiers à tout ce qu'on lui demande sur la religion et sur l'état de son propre cœur. »

11 *février*. « En conversant hier soir avec mes jeunes filles, je leur rappelais les obligations qu'elles ont contractées envers leurs protecteurs d'Amérique, et je leur disais que la plus douce récompense qu'ils puissent attendre de leurs bienfaits serait d'apprendre que les élèves entretenues à leurs frais sont devenues de véritables enfants de Dieu. Elles furent vivement affectées; Fanny Hall pleura longtemps ; je ne l'avais jamais vue dans un pareil état ; la pensée que ses patrons, privés d'enfants eux-mêmes, l'avaient adoptée, elle pauvre petite païenne, pour l'élever dans la connaissance de Christ, pénétrait son cœur d'attendrissement. J'ai commencé à tenir une fois par semaine une réunion avec les femmes que je puis rassembler, pour entendre lire l'Ecriture sainte et prier ; j'avais attendu pour cela que la femme de l'interprète fût revenue de Colombo, et maintenant j'ai beaucoup de joie d'avoir pu mettre mon projet à exécution,

car tout me porte à espérer que Dieu bénira la lecture de sa Parole. »

15 *février*. « La nuit dernière, nous avons été effrayés par le bruit de plusieurs voix dans la rue: M. Winslow est sorti et a trouvé une troupe de gens apportant une femme qui avait un membre cassé. Les indigènes essaient rarement de guérir une fracture; ils ont si peu de connaissances en chirurgie qu'ils ne se hasardent pas même à panser une plaie. M. Winslow s'aperçut que le cas était ce qu'on appelle une fracture composée, il remit l'os rompu, et décida que la femme qui est étrangère à ce village resterait chez nous, jusqu'à sa guérison, si Dieu la lui accorde. Je sens profondément tout ce qu'il y aurait à faire pour le soulagement de ces pauvres gens, si nous pouvions dévouer plus de temps à leurs besoins temporels; souvent ils souffrent longtemps, et succombent même, faute de soins, à des blessures fort légères dans le principe. Jamais, autant qu'hier, je n'ai été encouragée à espérer que l'Esprit saint agît sur le cœur de quelques-unes de nos jeunes filles. J'étais assise, au coucher du soleil, à la porte de la maison, quand Fanny est venue près de moi, comme elle et ses compagnes ont coutume de le faire à cette heure-là, lorsqu'elles ont quelque chose à me demander; je lui trouvai une expression très-tendre; tandis que je lui parlais, ses larmes commencèrent

à couler, et son émotion alla toujours croissant, de sorte qu'en me quittant, au lieu de rejoindre les autres jeunes filles, elle se retira pour prier, et j'entendis sa voix s'élever au Seigneur dans une fervente requête qu'accompagnaient ses sanglots. Plusieurs de ces chères enfants vinrent ensuite à moi, et l'une d'elles me dit de son propre mouvement : « J'ai pensé à mes péchés tout le jour, et Elisabeth aussi commence à s'occuper de son âme. » Celle-ci, quoiqu'aimable et caressante, m'avait paru jusque là singulièrement légère. »

22. « Les membres indigènes de notre église ont établi entre eux des réunions trimestrielles, dont la première a eu lieu à Oodooville aujourd'hui. Malleappah a prêché ce matin, et ce soir ils se sont réunis pour s'entretenir fraternellement de la Parole de Dieu. J'ai demandé à James, notre domestique indigène, s'il avait eu une bonne journée, et il m'a répondu dans son mauvais anglais : Je n'en vis jamais de si bonne, mon âme jamais sentit ainsi ; je pouvais tout dire qui était dans mon cœur. — Nous avons bien de la joie en voyant ceux qui nous entourent croître dans la grâce. Je dis à James, quand la femme malade fut amenée dans notre maison, qu'il devait profiter de toutes les occasions qui se présentaient, pour lire et parler à elle et à ses amis, car peut-être le Seigneur les avait-il envoyés ici afin qu'ils pussent être sauvés. Il me ré-

pondit : « Maîtresse, j'ai bien pensé ainsi : quand je veillais la nuit dernière près d'elle, la femme criait à cause de la douleur; alors je lui dis que maître, en pansant sa jambe, avait dit que le mal vient parce que nous sommes pécheurs, et que si elle ne se repentait, elle aurait de la peine après la mort aussi; alors l'homme me fit des questions et nous parlâmes longtemps là-dessus. » J'indiquai à James quelques portions des Ecritures appropriées à l'état de ces pauvres gens, et plusieurs fois depuis, je l'ai entendu lire et causer avec eux, tard dans la soirée, quand tout le monde était endormi. Ces membres indigènes nous sont de précieux auxiliaires, et j'ai la confiance qu'ils avanceront considérablement le règne de Dieu. »

A Mme William Cléveland.

Oodooville, 16 janvier 1823.

« Ma chère Madame,

» Je veux essayer de vous faire connaître ma petite famille d'enfants païens et quelques-unes des difficultés que j'ai à surmonter avec eux. Ces enfants me réjouissent en espérance, mais actuellement ils exigent tant de patience et d'abnégation de soi-même, que je me trouve quelquefois bien au-dessous de la tâche que j'ai entreprise, et je sens à cet égard plus qu'à tout autre le besoin du

secours de Dieu pour l'accomplissement de mes devoirs. En effet, ces pauvres petits êtres sont des *enfants païens*, c'est-à-dire que, dès leur entrée dans la vie, ils sont entourés de scènes de vice qui jamais n'entreraient dans l'esprit des enfants de nos contrées. Aussitôt qu'ils peuvent parler ou marcher seuls, on les accoutume à imiter l'exemple de leurs parents, souvent même c'est pour obéir à leurs ordres qu'ils se livrent au vol, au mensonge et aux jurements. Il faut bien du temps pour les amener à reconnaître qu'il y a du péché dans toutes ces choses et pour parvenir à rompre le cours de leurs mauvaises habitudes. Je suis obligée de tenir tout sous clef, afin d'éviter des tentations à ces pauvres enfants; car je ne sais si nous en trouverions un dans la maison qui fût capable de résister à l'envie d'escamoter ce qui lui tombe sous la main. Ils ont un penchant inné à mentir, pour peu que le mensonge serve leurs intérêts mieux que la vérité, et le bien d'autrui a pour eux un attrait insurmontable. Malgré ces dispositions déplorables, nous avons le bonheur de voir qu'ils nous respectent et nous aiment, et qu'ils cherchent de plus en plus à se conformer à nos préceptes; nous pouvons donc légitimement espérer que les enfants suivront une meilleure voie que leurs pères; il en est même quelques-uns déjà dans la mission que l'on peut regarder comme étant nés de Dieu. »

Tandis que Mme Winslow poursuivait avec activité ses travaux missionnaires, elle était loin de négliger son avancement spirituel : son journal particulier fournit de nombreuses preuves de ses constants efforts pour « garder avec soin son propre cœur. » Elle y parle fréquemment de ses combats et de ses misères ; car elle était plutôt portée à se juger sévèrement et elle gémissait trop peut-être sur les côtés sombres de son caractère, au lieu de les exposer librement à l'influence des rayons du Soleil de justice : mais plus généralement on découvre en elle une grande paix dans la foi, et l'on voit avec intérêt les obscurités de son âme se dissiper finalement à la lumière du Seigneur.

9 *avril* 1820. « Vingt-quatre ans viennent de s'écouler, pendant lesquels j'ai vécu dans le péché, et quoique j'aie vu s'accomplir ce qui était le premier désir de mon cœur en venant vivre au milieu des païens, je n'en suis pas moins une grande pécheresse. Depuis onze ans, je fais profession de la foi en Christ, mais je n'ai plus la ferveur de mon premier amour. J'ai donc bien de quoi trembler ; aussi jamais mes luttes intérieures ne furent-elles plus sévères, mais la puissance et la bonté de Dieu me soutiennent ; tout, dans les circonstances extérieures, tend à me rendre heureuse ; c'est mon esclavage spirituel qui me tient dans l'angoisse. O mon Dieu, délivre-moi ! Fais-moi voir

ta gloire comme je l'ai contemplée dans ton sanctuaire; daigne me donner cette foi par laquelle l'Apôtre était rendu capable de se glorifier dans ses faiblesses, afin que la force de Christ habitât en lui. »

24 *juin*. « J'ai hésité si je mentionnerais ce que le Seigneur a fait pour mon âme pendant la semaine dernière; il me semblait avoir acquis de nouvelles vues sur le caractère et sur l'œuvre de Dieu. Mardi matin, après avoir lu la première partie de la Genèse, avec les notes de Scott sur la création de l'homme à l'image de son Créateur et sa chute désastreuse, l'immense amour que Dieu a déployé dans le plan du salut remplissait mon âme d'adoration, et aussi, je l'espère, de gratitude et d'amour. Je ne me souviens pas d'avoir jamais passé une journée sous une impression aussi délicieuse : Dieu était dans toutes mes pensées; il m'était bon d'approcher de son trône de grâce et je ne pouvais m'en lasser. Je suppliais le Seigneur de me montrer si cette douce paix était son œuvre ou celle de Satan déguisé en ange de lumière. Combien j'aurais souhaité ouvrir mon cœur à tous et leur dire : « Venez, écoutez, je raconterai ce que le Seigneur a fait pour mon âme. » Le soir, j'ai été au moment de le dire à mon mari, et puis j'ai craint qu'il n'y eût en moi quelqu'illusion. »

21 *novembre.* « Ce jour a été particulièrement privilégié pour moi. J'ai pu prier pour l'assistance du Saint-Esprit, en sondant exactement mon cœur et mes sentiments : j'ai examiné les preuves que je trouve en moi d'un sincère amour pour Dieu et de l'action du Saint-Esprit sur ma vie habituelle, et j'espère que je puis dire : « J'aime l'Eternel parce qu'il a exaucé ma voix et mes supplications. » Le principal changement que je découvre en moi consiste dans une vue plus distincte de Dieu, de sa sainteté, de sa majesté et de ses desseins de grâce : je le contemple en toutes choses si grand, si bon, si glorieux, que je ne puis trouver des paroles pour exprimer mes sentiments. Je fais mes délices de la prière, comme moyen de vivifier mes affections, de me garder contre les assauts de l'adversaire, de me tenir plus près du sang de Christ quand j'ai péché, de dissiper mes doutes, combattre mes craintes et rendre sa Parole plus riche et plus précieuse en consolations. Je ne puis vivre sans la prière; si je la néglige, je sens que j'ai perdu ma nourriture et mon breuvage. Jamais je n'ai contemplé les promesses, ni ne me suis reposée sur elles avec une plus douce assurance. Quelquefois, il me semble même que mes yeux en verront l'accomplissement. Je puis plaider pour mes frères devant le Seigneur avec des gémissements quand les paroles me manquent; car souvent rien

ne peut rendre ce que j'éprouve en pensant à ce monde qui court à sa perte, et à ces pauvres païens qui périssent autour de moi. »

CHAPITRE IX.

Formation d'un séminaire pour la mission. — Ecole centrale de filles. — Réveil religieux dans les stations. — Réception de nouveaux convertis dans l'Eglise.

Le premier prospectus, ou plan d'un collége pour la mission de Ceylan, fut imprimé en 1823, et la plus grande partie en fut insérée dans le *Missionary Hérald* de l'année suivante. Il proposait l'établissement d'un institut chrétien destiné à instruire les jeunes Cingalais et Tamuls dans la littérature du pays et aussi dans la langue anglaise et les éléments des sciences européennes. Le grand objet qu'on avait en vue était de préparer des catéchistes, des maîtres d'écoles, des aides pour la mission, et particulièrement des prédicateurs indigènes, sans le secours desquels le progrès de l'Evangile parmi les millions d'âmes qui peuplent l'Orient ne pouvaient être que fort lents. Des ouvriers étrangers sont toujours en trop petit nombre, entretenus à trop grands frais et trop peu versés dans la connaissance du langage, des coutumes et de la religion du pays, pour donner au chris-

tianisme une influence dominante et persuasive. Rarement aussi sont-ils en état de supporter la chaleur du climat et de se mêler à la masse de la population, en soutenant avec elle des rapports très-intimes. L'énergie de corps et d'esprit des indigènes et les avantages attachés à leur position ne sont point à dédaigner pour le bien réel de l'œuvre missionnaire; mais ils sont tellement portés à l'indolence, qu'ils ont besoin d'être soumis dès leur enfance à une discipline selon la piété pour apprendre à tirer parti de leurs dons naturels. L'instruction qu'ils reçoivent dans leurs familles ne forme nullement leur caractère; aussi l'éducation chrétienne leur est-elle absolument nécessaire pour les préparer aux études plus spéciales du ministère évangélique.

On se proposait encore de former des écrivains et des traducteurs, dont l'emploi serait de transporter dans la langue tamule quelques-uns des nombreux trésors que recèle la littérature européenne, des connaissances justes et positives sur plusieurs branches de la science étant le plus sûr moyen de déraciner l'ignorance et la superstition, puisque l'idolâtrie des Indous se trouve étroitement liée aux plus absurdes des systèmes de géographie et d'astronomie (1); il faut donc que les fruits

(1) Nous en donnerons un seul exemple. Les Indous croient

du savoir et de l'expérience viennent miner les appuis sur lesquels repose l'empire de Satan et pré-

que la terre est plate, et qu'à son centre est une montagne autour de laquelle le soleil tourne, ce qui cause la succession des jours et des nuits. La partie sur laquelle nous vivons est environnée d'une mer d'eau salée, au-delà de laquelle se retrouve un continent circulaire, puis une mer de lait, et ainsi de suite sept continents et sept mers concentriques. La première mer est d'eau salée; la seconde de lait; la troisième de lait de beurre; la quatrième de beurre fondu; la cinquième de mélasse ou suc de canne; la sixième de miel; la septième d'eau fraîche. Tout cela se termine par une barrière de montagnes derrière laquelle se trouvent les « ténèbres du dehors. » Ils croient aussi que, fort anciennement, il y eut un déluge qui entraîna dans la mer de lait tous les trésors de la terre. Pour réparer cette perte, et particulièrement pour recouvrer l'ambroisie qui est la nourriture des dieux et donne l'immortalité, les dieux et les asooras (espèce de démons) convinrent de battre la mer. Pour cet effet, ils prirent le Mont-Mandra en guise de pilon, et le grand serpent à cinq têtes Vaysookee leur servit de corde, ils l'attachèrent autour et fabriquèrent une sorte de machine à draguer qu'ils agitèrent dans la mer, de manière à ramener les objets perdus à sa surface; quand l'ambroisie reparut, les dieux craignirent que les démons n'en mangeassent et ne devinssent immortels; alors Vishnu prit la forme d'une très-belle femme, et ayant mis l'ambroisie dans un vase d'or, vint se présenter aux dieux et aux asooras, offrant à leur choix l'ambroisie ou la possession de ses faveurs. Les asooras, séduits par tant d'attraits, laissèrent l'ambroisie aux dieux et commencèrent à se disputer cette beauté enchanteresse. Quelques-uns furent tués dans la mêlée; deux autres abandonnèrent le combat et se joignirent aux dieux, sous un déguisement, pour partager avec eux l'ambroisie. Ils furent bientôt découverts et

parent les voies à la vérité évangélique qui doit s'élever sur ses ruines.

En outre, l'état des écoles et pensionnats précédemment établis dans la mission rendait indispensable la formation d'un institut supérieur, dans lequel les élèves des cinq stations pussent suivre un cours d'études plus fortes qu'ils ne pouvaient l'attendre des missionnaires employés à la prédication. Cela nécessitait la nomination d'un directeur spécial, sous lequel on devait placer des aides, et ce choix important tomba sur M. Poor, par les soins duquel l'établissement s'ouvrit en 1823, à Batticotta. Quarante-huit garçons y furent reçus dès la première année et passèrent un examen satisfaisant sur le Testament tamul et anglais et sur les règles fondamentales de l'arithmétique. Le nouvel institut s'accrut graduellement, jusqu'à devenir sous bien des rapports un bon collége; mais il demeura gé-

dénoncés par le soleil et la lune, que les Indous regardent comme des êtres animés; Vishnu, qui avait repris sa propre forme, leur coupa la tête avec la cuiller dont il se servait pour verser l'ambroisie. Leurs corps périrent, mais l'ambroisie qu'ils avaient avalée étant déjà descendue dans leur gosier, leurs têtes ne pouvaient mourir. Ils devinrent donc immortels et montèrent dans le ciel sous la forme de deux serpents, appelés Rahu et Keetu qui représentent les nœuds de la lune; on prétend qu'en essayant d'engloutir de temps à autre le soleil et la lune, contre lesquels ils conservent de la rancune, ils occasionnent les éclipses!

néralement connu sous le nom de *Séminaire de la Mission.*

Bientôt après avoir pourvu au sort des garçons, on sentit le besoin de créer une *école centrale de filles*, afin d'obvier à ce qu'elles restassent disséminées dans les différentes stations et surtout à ce que les enfants des deux sexes se trouvassent rapprochés. Le siége de cet établissement fut placé à Oodooville; on renvoya aux écoles des autres stations les garçons qui avaient été élevés jusque-là dans ce village, et en retour toutes les petites filles dont l'admission sembla désirable furent transférées à Oodooville. L'école, commencée avec vingt-deux enfants, en compta bientôt vingt-neuf, qui toutes donnaient bonne espérance. Relativement à cela, Mme Winslow écrivait en septembre :

« On a décidé de placer ici l'école centrale des filles : c'est une entreprise bien importante devant laquelle je me sens presque tentée de reculer, moi déjà si infidèle à la tâche dont je suis actuellement chargée! Cependant, je désire m'y dévouer de tout mon pouvoir, car peut-être Dieu répond-il ainsi à la prière que je lui ai si souvent adressée en dernier lieu : « Seigneur, que veux-tu que je fasse? » Si c'est sa volonté que l'école vienne ici, sans doute il préparera nos cœurs par son Esprit à entrer dans l'œuvre avec droiture, avec le sentiment de notre misère et une entière confiance en lui. Nous de-

vons, comme de petits enfants, chercher l'assistance de notre Père dans l'humilité et dans la foi, et lui demander que les commencements de cette école soient marqués du sceau de son Esprit. »

Le désir exprimé dans ces lignes conduisit celle qui les écrivait à des efforts et à des prières soutenus, en sorte que la bénédiction qu'elle implorait ne fut point retirée à son œuvre. Toutes les filles qui firent un cours d'études régulier dans l'école avant la mort de Mme Winslow, et celles qui, à cette époque, étaient déjà passablement avancées, sont devenues depuis des membres de l'Eglise, d'une sincère piété, et l'on peut ajouter que, sur leur nombre total de vingt-quatre, aucune n'a déshonoré dans sa conduite la foi dont elle faisait profession.

3 *septembre* 1823. « M. Winslow a visité aujourd'hui le temple de Nellore, pour assister aux dernières cérémonies de la fête qui se célèbre dans cette saison. Environ dix mille personnes y étaient assemblées, et de concert avec MM. Knight et Spaulding, mon mari a distribué quinze cents traités. Plus de quatre cents hommes couraient après le char de l'idole. Un d'eux, vieillard de notre voisinage, qui avait souvent entendu annoncer la vérité, est mort de fatigue et d'épuisement dans le temple. On l'a rapporté chez nous et enterré près de notre porte, selon la coutume employée pour les funé-

railles des gens du peuple dans ce pays (1). On a creusé une petite fosse qui n'était pas seulement assez longue pour contenir le corps sans cercueil, et pas assez profonde pour empêcher que les chiens

(1) Les gens respectables et ceux en général qui sont à même d'en faire la dépense, brûlent les corps morts avec beaucoup de cérémonies. Dans la maison mortuaire où le corps repose, on voit souvent de grandes démonstrations de douleur, mais peu de chagrin véritable, et dans la procession funèbre, uniquement composée d'hommes, qui accompagne le défunt à sa sépulture, on remarque habituellement toutes les apparences de la légèreté et de l'indifférence. Il y a néanmoins quelque chose de pénétrant dans la manifestation extérieure de leurs regrets, surtout chez les femmes. Leur cri funèbre est un gémissement lamentable, qu'elles font entendre dès l'instant que quelqu'un vient d'expirer, pour appeler auprès de lui ses parents et ses amis. La principale affligée reçoit ceux-ci assise à terre dans un coin de la cour, les cheveux épars, ses habits déchirés, la tête couverte de cendres ou de poussière : elle chante du ton le plus plaintif une sorte d'hymne funèbre dans lequel elle célèbre les vertus du défunt, elle lui reproche sa mort et se plaint aux dieux de l'avoir retiré ; elle varie son chant par intervalles et l'interrompt pour s'arracher les cheveux, se frapper la poitrine à grands coups de poings et donner toutes les marques du plus violent désespoir ; par moments elle se précipite tout de son long dans la poussière. A chaque nouvel ami qui survient, elle se lève pour aller au-devant de lui, jette ses bras autour de son cou et recommence ses lamentations auxquelles le nouveau venu joint ses tristes accents ; ils se tiennent tous embrassés en formant un grand cercle, et poussent des cris perçants qui sont entendus à une distance considérable. Dans le silence de la nuit, ces cris ont quelque chose de particulièrement lugubre, surtout lorsqu'ils viennent inopinément interrompre votre sommeil.

ne vinssent le déterrer. Vous ne pourriez voir sans horreur la froide indifférence avec laquelle ils traitent leurs morts. Une quinzaine d'hommes entourait cette fosse, et sur ce nombre, un seul d'entre eux paraissait n'être pas plongé dans l'ivresse; c'était le maître de l'école des filles de cette station; il y a en lui quelque chose de sérieux. Il laissa échapper un cri de surprise et de compassion, quand après s'être assuré que la fosse était trop courte, un homme marcha sur le corps et un autre sur la tête du pauvre mort, pour l'enfoncer dans le creux.

» J'ai vu chez mes jeunes filles, il y a quelques jours, un contraste frappant avec cette conduite barbare, et cela m'a fait espérer que quand elles ne gagneraient pas autre chose en vivant avec nous, elles apprendront du moins que c'est une chose sérieuse que de mourir. Trois d'entre elles étaient sous le vérandah à la tombée de la nuit, et considéraient la fumée qui s'élevait d'un bucher funéraire. Alors Betzy prit la parole, et dit : « Voilà encore une âme qui est allée devant Dieu aujourd'hui. — Oui, dit Elisabeth, et où est-elle, au ciel ou dans l'enfer? — Ah ! reprit une autre, nous ne savons; mais il est à craindre que ce ne soit dans l'enfer. — Oui, dit Betzy, et c'est la troisième depuis la nuit dernière, et peut-être une de nous mourra-t-elle avant demain matin. — Bien d'autres, parmi notre peuple, mourront aussi d'ici là, observa Elisabeth, car

il meurt un grand nombre de gens chaque jour. » Alors elles soupirèrent toutes, et dirent : « Tout ce peuple va dans l'enfer ! » et elles continuèrent à s'entretenir sérieusement sur ce sujet, sans savoir que je les entendais. »

Le temple de Nellore mentionné ci-dessus est consacré à Scanda, le second fils de Siva ; il n'y a peut-être point de temple plus fréquenté dans le district. Il est formé par un grand mur en maçonnerie, qui enferme plus d'un acre de terrain ; outre les chambres bâties contre la paroi intérieure pour l'usage des brahmines et des autres personnes attachées au service du temple, il contient plusieurs petits bâtiments ou dômes qui servent d'habitation aux idoles. Cet édifice est, comme les autres temples indous, divisé en trois parties : d'abord, une cour ouverte, dans laquelle le peuple s'assemble pour entendre les puranas ou fables mythologiques de leurs dieux ; puis, une cour intérieure fermée de trois côtés, où est un autel pour les offrandes de fruits et de fleurs, et l'image d'un animal ou d'un dieu ; et enfin, le sanctuaire dans lequel l'idole est enchâssée ; c'est une espèce de niche sombre et petite, qui n'a pas de fenêtres et ne reçoit de lumière que par une porte fort étroite ; le toit est voûté, surmonté d'une pesante coupole ornée de figures hideuses et grotesques en sculpture : c'est là que l'idole siége, environnée de ténèbres. Personne ne

pénètre dans ce sanctuaire que le prêtre ou brahmine officiant. Pour accomplir les actes du culte journalier, il entre dans le sanctuaire avec un flambeau d'une main et une cloche de l'autre, et il agite ce flambeau devant l'idole, de manière à ce que les gens rassemblés au-dehors puissent l'apercevoir et se prosterner contre terre ou élever leurs mains jointes vers leurs fronts; alors, le prêtre baigne l'idole, la couvre de parfums, lui présente de la nourriture et de l'encens, jette sur elle des guirlandes de fleurs, et en même temps il sonne sa cloche pour avertir le peuple d'accomplir de son côté les cérémonies et les divers actes d'adoration qui lui sont prescrits.

Dans les temps de fête, l'idole est portée publiquement en procession pendant vingt nuits consécutives, et cela se termine par ce que l'on appelle le *tair* ou course du char principal en plein jour. C'est ce que l'on considère comme la plus grande cérémonie; elle n'est cependant pas aussi imposante que la procession pendant la nuit, car alors une quantité innombrable de flambeaux, de torches et de feux d'artifice, produit une illumination brillante. Soit de jour, soit de nuit, à un signal donné, l'idole est produite aux yeux du public au son de la musique avec beaucoup de cérémonial ; elle est couronnée d'or et couverte des plus riches joyaux ; on la met sur un trône placé sur un char élevé et

surmonté d'un dais chargé de guirlandes de fleurs. Ce char, de forme pyramidale, présente plusieurs rangs de galeries, qui vont en diminuant de grandeur jusqu'au sommet; il est soutenu par trois ou quatre paires de roues pesantes, et orné de figures peintes et sculptées, ainsi que de draperies et de festons. Les galeries les plus basses sont remplies de brahmines, et dans la supérieure sont quelques prêtres qui entourent le dieu pour l'éventer, lui offrir de l'encens et tenir une ombrelle sur sa tête. Des câbles très-forts sont attachés à ce char et tirés par une multitude de gens qui le traînent lentement aux environs du temple. De chaque côté, sur la route qu'il suit, le peuple déploie des enseignes et des bannières; des troupes nombreuses de musiciens et de danseuses le précèdent, et derrière lui des centaines de pauvres dévots, se roulant tout étendus dans la poussière, accomplissent ainsi le circuit tout entier que suit la procession. Si parfois le char s'arrête, le terrain semble, à la lettre, pavé de corps jonchés près les uns des autres; ils sont presque nus, et l'abondante transpiration qui les couvre, mêlée avec la poussière, les revêt d'une sorte d'écorce de boue qui les enveloppe de la tête aux pieds. Cette vue est des plus pénibles; mais celle des danseuses est révoltante : on les choisit parmi les plus belles femmes de la contrée; elles sont richement vêtues et ornées d'une profusion de joyaux; leur légère

tunique de soie bleue ou écarlate est attachée autour de la taille par des bandelettes de couleurs variées et des chaînes d'or; à leurs pieds sont des espèces de sandales, garnies à la cheville de petites clochettes, qui font entendre un tintement lorsqu'elles marchent; leur danse est un pas cadencé au son de la musique, dont elles marquent la mesure en frappant ensemble leurs clochettes; cela est accompagné de balancements et de gestes très-indécents de tout leurs corps, tandis que leurs mains sont étendues vers l'idole. Cette procession, dont le déploiement prend environ deux ou trois heures, est un spectacle fort attrayant pour ceux qui, comme les indigènes, se laissent séduire par l'éclat et la somptuosité. L'attachement à ces fêtes se lie aussi aux souvenirs d'enfance; le petit marmot qui ne sait point encore marcher y est porté dans les bras de ses parents et apprend à balbutier le nom de « Swamy » ou dieu, en élevant ses faibles mains vers le char; les enfants plus âgés de toutes les classes y accourent comme à leur plus grand divertissement. Dans ces occasions, la licence la plus absolue et les plus mauvaises passions se montrent à découvert; en général, ce système d'idolâtrie tout entier est d'une nature singulièrement vile et repoussante.

28 *janvier* 1824. « Je ne puis résister à vous décrire aujourd'hui ce que le Seigneur fait parmi

nous. Lundi dernier, un messager vint de Tillipally, disant que plusieurs garçons avaient reçu des impressions sérieuses et que M. Woodward avait besoin d'assistance. Mon mari se rendit immédiatement auprès de lui et je l'accompagnai ; nous trouvâmes les enfants réunis, et après les avoir examinés, nous reconnûmes bientôt que l'Esprit saint était présent au milieu d'eux. C'était surtout depuis les services du dimanche précédent que leurs convictions et le changement de leurs sentiments avaient commencé à se manifester. Nous restâmes avec eux jusqu'à mercredi et vîmes beaucoup de choses qui nous encouragent à espérer qu'une œuvre de grâce est effectivement commencée dans bien des cœurs. »

29 *janvier*. « Nous passâmes la journée d'hier à Manepy; quelques-uns des garçons de Tillipally et toutes les filles d'Oodooville y étaient ; la sainte Cène y fut administrée. Un indigène fut admis à la communion et ses trois enfants reçurent le baptême. Dans l'après-dîner, il y eut une réunion de toute la jeunesse, dans laquelle l'Esprit de Dieu fit sentir sa présence : l'un des jeunes gens qui ont été dernièrement réveillés se leva et confessa ses nombreuses rechutes, en conjurant avec larmes ses compagnons de ne pas contrister le Saint-Esprit comme il l'avait fait. Plusieurs autres exprimèrent leurs sentiments d'une manière touchante. A la fin, un garçon

du séminaire, qui a été admis dimanche dans l'église de Batticotta, se mit à prier avec abondance de cœur. En remerciant Dieu de ce que le règne de Satan s'appauvrit de toutes les conquêtes que fait sur lui le royaume de Christ, il s'éleva tellement à la hauteur de son sujet, que nous éprouvâmes tous à la fois une impression singulièrement solennelle. Cette séance a porté, nous le savons, des fruits chez diverses personnes. »

12 *mars*. « Hier soir, nous fûmes avec M. et Mme Spaulding et le Dr Scudder assister à une réunion, à deux mille d'ici. Le bungalow sous lequel elle se tenait était rempli, et le peuple y prêtait une réjouissante attention. Notre humble chapelle était entourée de palmiers élevés qui portaient leurs têtes vers les cieux et au travers desquels on voyait la lune cheminer lentement environnée d'un brillant cortége d'étoiles. Tout parlait de la gloire de Dieu, et dans quelques cœurs, nous l'espérons, elle était encore plus hautement célébrée que dans l'admirable scène qui frappait nos regards. Des réunions de prières ont eu lieu ce matin à Panditeripo et, ce soir, à Batticotta avec les enfants du séminaire. Il est précieux de pouvoir ainsi chercher ensemble la communication du Saint-Esprit. »

18 *mars*. « Ce matin, nous avons été à Jaffna prendre congé de M. et Mme Mooyart, qui vont se fixer au sud de l'île. Tous les missionnaires du dis-

trict étaient présents et ont adressé de ferventes prières au Seigneur. M. Mooyart a pris congé de nous d'une manière très-affectueuse, en rendant des actions de grâces spéciales à Dieu pour les espérances encourageantes qu'il lui permet de concevoir à l'égard des habitants de Jaffna, au moment où il s'éloigne d'eux. — L'opposition qui commence à se manifester de la part du monde nous est un témoignage de l'action exercée par le Saint-Esprit au milieu de nous. Quelques personnes qui, jusqu'à présent, nous avaient écoutés avec patience, et d'autres qui semblaient réveillées sur l'état de leur âme, se rangent décidément du côté de l'adversaire. Le père de Betzy lui défend d'embrasser la religion chrétienne. Il est gardien d'un temple consacré à un démon femelle, et a déjà, dit-on, dévoué une de ses filles à son service; probablement destine-t-il Betzy à la même vocation; mais j'ai la confiance que le Seigneur la réserve pour de meilleures choses; ses sentiments sont fort tendres, et l'intérêt qu'elle témoigne pour l'état spirituel de ses parents est vraiment touchant. »

9 *juin*. « Nous eûmes, il y a quelques jours, à Manepy, une réunion de tous les enfants de nos pensionnats. Environ quatre-vingt-dix se levèrent pour faire publiquement profession de leur amour pour Christ, et quelques-uns de ceux qui ne se levèrent pas donnent cependant des marques plus certaines

du changement de leur cœur, que plusieurs de ceux qui rendirent ce témoignage extérieur. Si les protecteurs américains de ces enfants avaient été présents au milieu de notre assemblée, ils se seraient réjouis comme nous avec crainte et tremblement, et tout en recevant la récompense de leurs bienfaits passés, ils auraient été encouragés à de nouveaux efforts et à de nouvelles prières. Hier, à Panditeripo, nous avons célébré le cinquième anniversaire de notre départ d'Amérique. En contemplant l'infinie bonté de Dieu envers nous, nous essayâmes de l'en bénir, et jamais tant de sujets de louanges ne s'étaient présentés à nos cœurs. Quel amour, quelle miséricorde n'a-t-il pas déployés à notre égard! Nous sommes tous pleins de vie et de santé, après cinq ans d'absence de notre pays natal; nous avons entre nous tous reçu de la bonté du Seigneur neuf enfants qui ont été épargnés jusqu'à ce jour, et par-dessus tout, l'œuvre admirable de notre Dieu s'est visiblement accomplie dans nos stations. »

Il est à remarquer que le plus grand nombre de ceux chez lesquels l'influence de la grâce se fit principalement sentir, et qui devinrent plus tard maîtres d'écoles, domestiques ou aides missionnaires, furent ceux qui avaient été formés dans les classes bibliques. Le reste se composa de personnes qui, vivant dans le voisinage des stations, avaient régu-

lièrement suivi les prédications; il y eut peu d'exemples de conversion durable chez celles qui ne s'appliquèrent pas d'une manière persévérante à la recherche de la vérité; mais presque toujours les impressions religieuses se développèrent et s'affermirent, lorsque les missionnaires purent s'entretenir et prier seul à seul avec les indigènes. Ce fut cette application répétée et individuelle de l'Evangile à ceux qui étaient en quelque mesure capables de le comprendre, qui opéra les plus heureux effets. La proximité des stations permettant aux missionnaires de se prêter une assistance mutuelle dans leurs travaux, rendit les réunions publiques plus intéressantes et plus animées. Leurs propres âmes étaient vivifiées dans ces moments de communion fraternelle, et rarement la promesse faite aux *deux ou trois* assemblés, au nom de Jésus, reçut une confirmation plus éclatante. Quelques extraits du journal particulier de Mme Winslow nous feront connaître avec quel esprit de prière elle agissait dans l'œuvre à laquelle elle était engagée.

7 *septembre* 1823. « En méditant ma Bible aujourd'hui, j'ai été avec Jésus dans ses derniers entretiens avec ses disciples, son agonie dans le jardin et sur la croix, et ses diverses apparitions depuis qu'il fut ressuscité. Jamais jusqu'à présent je n'avais trouvé dans ces scènes autant de sujet d'encouragement et de joie. Quelques manifesta-

tions glorieuses de la charité et des compassions divines! Je me sentais assurée par là d'obtenir accès auprès de Dieu en faveur de ce pauvre peuple. Et pourquoi mes prières ne seraient-elles pas entendues, quand je prie pour d'autres, puisqu'elles le sont pour mon mari et pour moi? J'hésite à dire qu'il y ait une connection entre mes prières et les bénédictions que nous avons reçues; cependant, je suis certaine qu'en bien des cas, ce que j'ai désiré et demandé m'a été accordé. Je voudrais avoir au cœur des prières continuelles. Seigneur, ôte-moi ma langueur, mon incrédulité, ma défiance de toi, et daigne me donner l'humilité, le zèle, un cœur brûlant d'amour et une foi inébranlable : tu sais que par dessus tout je désire être rendue semblable à mon Rédempteur, avoir de son Esprit, être remplie de sa plénitude, afin que je puisse te glorifier au milieu de ce peuple. »

31 *janvier* 1824. « Je suis rétablie de mon indisposition depuis quelques semaines, et j'ai pu reprendre à midi mon ancienne heure de prière, que je consacre à des objets particuliers. La personne que j'ai premièrement choisie pour m'en occuper devant le Seigneur est l'une de nos jeunes filles, Betzy, parce que sa conversion serait, je crois, une bénédiction pour l'école et qu'elle montre certainement des dispositions très-sérieuses. Pendant plusieurs jours, je l'ai portée ainsi sur mon

cœur avec plus ou moins d'intensité dans mes requêtes pour elle.

» Le 12 janvier, jour de la naissance de Charles, nous sommes allés à Manepy, et là, cet enfant m'a dit un mensonge ; c'est la première fois qu'il s'en est rendu coupable, et dès-lors je l'ai considéré sous un aspect tout nouveau ; je *savais* bien jusque-là qu'il était pécheur, mais maintenant cela m'a été démontré, et la pensée que mon cher petit garçon est un ennemi de Dieu, un rebelle, a été si humiliante et si accablante pour mon âme, qu'elle ne me laissait aucun repos ; j'ai aussitôt résolu de plaider avec le Seigneur pour que ce tison soit arraché du feu, et j'ai négligé tout autre objet ; Betzy même est presque oubliée, et je ne puis manger ni dormir, jusqu'à ce que le désir de mon cœur me soit accordé. Nous avons été appelés pour quelques jours à Tillipally, et j'ai l'espérance que dans ce lieu béni de tant de manières, il y a quelques grâces en réserve pour l'âme de mon enfant. Mes deux principales requêtes sont que Charles ait part à l'influence du Saint-Esprit, et que M. Winslow soit préparé à devenir un instrument de salut pour un grand nombre d'âmes dans notre station. C'est ici le lieu de reconnaître, avec une sincère gratitude envers Dieu, que jamais il ne se montre plus favorable à mes prières que lorsque je l'implore avec persévérance pour mon mari. »

25 *novembre.* « J'ai été empêchée d'écrire depuis quelque temps, par la crainte d'en dire plus que je ne devrais sur le mouvement religieux qui s'opère autour de nous et auquel nous donnons le nom de *réveil.* C'est une chose si étonnante de contempler de nos yeux, comme nous le faisons, les faits admirables de l'Eternel, que je ne sais comment en parler. Un sérieux inaccoutumé est plus ou moins répandu dans toutes nos stations. Les enfants qui donnaient des signes de conversion s'affermissent; quelques-uns des plus insouciants deviennent attentifs, et nous croyons que deux ou trois sont réellement nés de nouveau. Un des plus anciens élèves du séminaire, nommé Dwight, pour lequel on a prié plus que pour aucun autre, est de ce nombre. Le séminaire est toujours, parmi nos divers établissements, celui qui nous tient le plus au cœur, et par la grâce de Dieu, nous voyons qu'il commence à s'y répandre de la vie. Dans l'école centrale des filles, chez huit ou dix d'entre elles, commence à se manifester un changement remarquable; les plus âgées parmi celles-ci invitent chaque jour quelques-unes des autres à venir prier avec elles : moyen qui a été déjà plus d'une fois béni. »

1er *janvier* 1825. « Je me sens disposée ce soir à venir vous souhaiter un heureux nouvel an et à vous parler de nos plaisirs. Nous n'avons pas enterré la défunte année au milieu des danses; mais nous

avons prié et chanté les louanges du Seigneur, en le bénissant de ce qu'il nous accordait de revoir ce jour. Je vous ai parlé du réveil religieux qui a marqué le commencement de la dernière année, et maintenant nous voyons l'influence du Saint-Esprit se répandre de nouveau dans bien des cœurs; plusieurs jeunes gens, distingués par leur position et leurs talents, paraissent recevoir avec joie la sainte Parole; s'ils deviennent de vrais enfants de Dieu, ce sera une acquisition précieuse pour notre mission; aussi sont-ils l'objet de bien des efforts et des prières.

» Les deux réveils dont j'ai été témoin ont présenté à peu près le même caractère que ceux de notre patrie. Ils ont été précédés l'un et l'autre de la part des missionnaires par un profond sentiment de défiance d'eux-mêmes, qui les portait à s'humilier fréquemment, et était accompagné de l'esprit de prière, d'un besoin de plaider, de lutter pour les âmes, de quelque chose de semblable, je pense, à ce qu'exprimait notre Sauveur, en disant: « Je dois être baptisé d'un baptême, et combien ne suis-je pas pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse. » Les réunions de prières ont été particulièrement bénies; dans bien des cas, avant que nous eussions cessé de parler, nous semblions déjà être exaucés. Souvent les missionnaires mettaient une heure à part pour implorer chacun en particulier une même

grâce pendant cinq jours de suite ; le sixième était consacré au jeûne; le septième, ils se rassemblaient et présentaient ensemble leurs supplications réunies. Cette marche a été suivie en faveur des jeunes gens mentionnés ci-dessus. Puis, à la fin de la semaine, ils furent appelés à se réunir entre eux, tandis que des frères et des sœurs priaient pour leur conversion. Cette matinée fut vraiment solennelle; on leur parla avec beaucoup de sentiment, et le profond intérêt manifesté pour leurs âmes les toucha vivement. Aussi ont-ils montré dès-lors une crainte salutaire du danger qui les menace, et quelques-uns ont déjà trouvé la paix en croyant à l'Evangile. »

14. « Les candidats à l'admission dans l'Eglise ont été examinés aujourd'hui, et les quarante-un qui ont été acceptés seront reçus jeudi prochain. Qui aurait pu s'attendre à de tels résultats! Bien des fois, en dernier lieu, je me suis demandée : N'est-ce point un rêve? se peut-il que je voie de pareilles choses parmi les païens? Ah! chers amis, si vous en avez de la joie, que devons-nous donc éprouver, nous qui avons vu de près l'indifférence et les besoins de ce pauvre peuple. Dans ce moment même, le choléra dévaste cruellement une partie de ce district, de sorte que des familles entières sont enlevées en quelques heures. Dans une maison habitée par douze personnes, un seul enfant

a été épargné. Quel terrible fléau ! Lorsqu'il a semblé se calmer un peu, le peuple a fait, à grands frais, une cérémonie idolâtre, en témoignage de reconnaissance envers les dieux, mais bientôt après l'épidémie a reparu avec plus de violence qu'auparavant, et ces pauvres insensés n'apprennent point la justice; au contraire, ils se cramponnent plus que jamais à leurs idoles. »

23. « Ce grand et heureux jour est passé! Je ne pense pas pouvoir éprouver de joie plus pure sur cette terre ! Voici le récit de la cérémonie, tel qu'il a été écrit par M. Winslow, le soir du jour où elle a eu lieu.

» Un grand bâtiment avait été construit pour cette fête solennelle dans un bois de palmiers, près du village de Santillepoy, au centre de nos stations. Il avait environ cent pieds de long sur soixante et dix de large. A l'un des bouts était placée une chaire apportée d'une de nos chapelles; à l'autre extrémité, le terrain, relevé de manière à tenir l'assemblée en vue, était couvert de nattes, sur lesquelles s'asséyaient les auditeurs. Le toit et les côtés du bâtiment, couverts de feuilles de cocotiers entrelacées, étaient drapés intérieurement d'une légère étoffe de coton blanc : la face opposée à la chaire demeurée ouverte était abritée par de grands arbres au riche feuillage et laissait voir les champs de riz et les fertiles jardins qui entourent les cabanes des

indigènes. Près de là s'élevait l'école bungalow, où déjà de nombreux enfants païens reçoivent les principes du christianisme et entendent prêcher la Parole de Dieu; mais les accents de la prière et de la louange n'avaient retenti encore ni sur le terrain où la chapelle provisoire s'élevait, ni dans les habitations adjacentes.

» Devant la chaire, on voyait placée la table de la communion, autour de laquelle les candidats, au nombre de quarante et un, étaient rangés en demi-cercle avec les membres indigènes de l'église. Derrière eux, on voyait les chefs et les personnes considérables du district; puis le commun peuple remplissait le reste de la salle, qui contenait à peu près douze à quinze cents personnes. Ce chiffre aurait été probablement doublé, si la présence du choléra dans les environs et une abondante pluie la nuit précédente n'avaient retenu une partie de la population dans ses demeures.

» A la fin du sermon, les candidats se levèrent, et une explication sur la nature et le but de l'ordonnance du baptême leur fut adressée; après avoir donné leur assentiment aux divers articles de la foi chrétienne, ils s'avancèrent un à un, depuis une petite fille de douze ans, jusqu'à un vieillard de soixante-dix ans, et l'eau du baptême fut répandue sur eux, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ce moment fut très émouvant. A l'ouïe

des noms de ***Martyn***, ***Dwight***, ***Huntingdon*** et ***Parsons***, etc., qui furent donnés aux garçons, et de *Susanne* ***Huntingdon***, ***Henriette*** *Newell*, etc., que reçurent les filles, bien des larmes coulèrent de nos yeux, et d'ardents soupirs s'échappèrent de nos cœurs pour demander que le même Esprit qui avait animé ces bienheureux amis descendît sur nos nouveaux frères. Lorsque le vieillard dont j'ai parlé vint tout tremblant courber, sous l'eau emblématique, sa tête vénérable, chargée d'une chevelure aussi blanche que son vêtement, et reçut le nom d'André, il semblait dire par l'expression de ses regards : « Maintenant, Seigneur, tu laisses » aller en paix ton serviteur. » La sainte Cène fut ensuite administrée à soixante-dix membres indigènes et à seize d'entre nous, y compris trois frères d'une autre dénomination. L'assemblée s'est séparée en chantant des hymnes d'actions de grâces et en emportant de vives et profondes impressions de la solennité de ce jour. »

Une réunion semblable à celle que nous venons de décrire eut lieu dans le même local, au mois de juillet suivant, pour l'admission de huit nouveaux membres dans l'Eglise. Quelques autres, qui donnaient des marques évidentes de conversion, furent empêchés par leurs familles de faire cette profession publique de leur foi en Christ. Un jeune homme, qui se trouvait au nombre des candidats,

avait été obligé de s'enfuir de chez ses parents deux ou trois jours avant la cérémonie ; il fut découvert et guetté sur la route de la station ; mais il eut le bonheur d'échapper et d'atteindre la chapelle provisoire. Un constable indigène, qui avait été appelé pour le maintien de l'ordre, le protégea contre la fureur des membres de sa famille, sans quoi ils l'auraient arraché de la table de la communion. Après qu'il eut été baptisé, ses parents ne craignirent pas de s'avancer au milieu de l'assemblée, et de protester hautement contre l'acte qu'ils lui avaient vu faire.

CHAPITRE X.

Voyage de santé. — Morts dans la mission. — Scènes missionnaires. — Pratiques idolâtres des catholiques romains. — Mort d'un enfant. — Ecole du dimanche. — Mariage indigène. — Journal particulier.

Dans l'été de 1825, la santé de Mme Winslow s'altéra si gravement, que sa vie fut sérieusement menacée ; elle essaya d'un changement d'air, en allant passer quelques semaines dans un fort construit sur un rocher au milieu de la mer, à une petite distance de Batticotta ; mais ce moyen ayant été insuffisant, il fallut, tard dans la saison, se déterminer à un voyage. Comme la mousson du

nord-est, pendant laquelle les canots des indigènes n'osent pas s'aventurer le long des côtes, allait bientôt se lever, ce ne fut pas sans difficulté qu'on put fréter un *dhonie* (1) et tenter la traversée pour Madras, toujours dangereuse à cette époque de l'année. Mme Winslow écrivit plus tard quelques particularités de ce passage qui, bien que peu importantes en elles-mêmes, servent cependant à manifester les voies providentielles de Dieu envers les siens.

7 *novembre* 1826. « Il y a aujourd'hui un an que nous quittâmes notre domicile et nous mîmes en route, sans aucune prévoyance des choses qui nous attendaient. Ayant dû garder le lit pendant plusieurs jours, j'avais été incapable de faire aucun arrangement relatif à notre voyage ou aux choses que je laissais. M. et Mme Spaulding eurent, ainsi que mon mari, la bonté d'y pourvoir à ma place. Je fus transportée à Manepy et nous nous séparâmes là de nos chères petites filles. Henriette était

(1) Les canots des indigènes, appelés *dhonies*, ne sont pas pontés et ont une forme très-affilée aux deux bouts. La partie du centre est couverte par un toit de tiges et de feuilles de cocotiers entrelacées, sous lequel les passagers se tiennent le mieux qu'ils peuvent à l'abri de la pluie et du soleil; tout auprès est le foyer où l'on fait la cuisine; comme il se trouve en partie sous le toit, il en résulte que les passagers sont exposés d'une manière fort incommode à la fumée qui s'en échappe.

si ravie de se voir établie à Manepy, qu'elle me donna son dernier baiser avec une figure rayonnante de joie; quant à Joanna, la vue de ses joujoux étalés autour d'elle sur le plancher l'avait entièrement absorbée. Charles seul nous accompagna. Beaucoup de nos gens d'Oodooville vinrent prendre congé de nous; mais je ne pus que jeter un regard sur ce petit cercle d'amis sans articuler une parole; je ne m'attendais pas à revoir les visages d'aucun de ceux que je laissais, et tout en croyant que la présence et le support de mon Dieu, sous la direction duquel je partais, seraient partout avec moi, je me sentais accablée par le sentiment de mon infidélité envers ce peuple et de mon ingratitude envers mon Sauveur, en pensant combien peu j'avais donné gloire à l'Evangile au milieu d'eux.

» Nous nous embarquâmes au coucher du soleil : le temps était sombre et menaçant; les bateliers, peu habitués à la navigation du canal, donnèrent bientôt dans les basses eaux et le bateau s'engrava. Effrayé de me voir exposée à passer cette nuit pluvieuse dans une embarcation tout ouverte, mon mari se jeta à l'eau, ainsi que M. Spaulding, qui nous accompagnait jusqu'à Kaits, et à force de prières et de menaces, ils engagèrent les bateliers à suivre leur exemple; de sorte qu'avec la plus grande difficulté, ils réussi-

rent enfin à mettre le bateau à flot. Le même accident se répéta plusieurs fois, ce qui fit que nous n'arrivâmes pas à Kaits avant minuit. J'étais si fatiguée, qu'on me coucha sous le vérandah du magistrat de ce lieu, et après avoir pris une tasse de thé, qui me fut obligeamment donnée par sa femme, je pus goûter quelques moments de repos. Le lendemain, il n'y avait pas apparence de vent : nos bateliers répugnaient à se trouver en mer plus tard que le 9, qui était jour de nouvelle lune, car ils appréhendaient qu'elle n'amenât le retour de la mousson. Ce ne fut donc pas sans peine que l'on put les déterminer au départ; mais, sentant que la saison pressait et que ce voyage était d'une nécessité urgente, nous n'hésitâmes pas à profiter de la première brise qui s'éleva pour prendre la mer. Après bien des traverses et des contestations avec notre équipage, nous atteignîmes heureusement Madras, le matin du cinquième jour. La houle étant très-forte, notre débarquement fut difficile, et la fatigue me causa un évanouissement quand je fus arrivée à la douane. Nous pûmes cependant ensuite aller jusqu'à la maison des missions wesleyennes, où MM. Carver et Hoole, M. et Mme Williamson nous firent l'accueil le plus bienveillant.

» Ma première affaire fut de consulter un médecin; le docteur L. me visita et parut comprendre si bien mon état, qu'il gagna de suite ma con-

fiance. Il ne me fit point cependant espérer un prompt rétablissement, et m'engagea à me rendre à Calcutta ou à essayer d'un voyage par terre. Nous cherchâmes donc un passage pour Calcutta sur un brick qui se trouvait dans la rade; mais il était déjà plein; un autre qui survint deux jours après fut immédiatement employé par le gouvernement pour transporter des troupes à Rangoon. Enfin, un troisième arriva dans le port, et aussitôt nous arrêtâmes notre passage. Le jour de son départ n'étant pas fixé, nous envoyâmes le samedi nos effets à bord, en faisant dire au capitaine que s'il ne mettait pas à la voile plus tôt que le lundi, nous préférions attendre à ce jour-là pour nous embarquer. Nous ne reçûmes aucune réponse, et le lundi nous apprîmes que le vaisseau était en mer depuis la veille. Cela nous jeta dans une grande perplexité. Tout notre bagage était parti, et il y avait peu d'espoir que nous pussions le rejoindre de sitôt! Que faire donc? Après deux ou trois heures d'incertitude et d'embarras, nous fûmes agréablement surpris en voyant arriver nos malles avec un billet fort poli du capitaine, qui assurait nous avoir fait annoncer son départ pour le dimanche; mais ce jour-là, ne nous voyant pas paraître, il n'avait point osé différer de lever l'ancre, à cause du mauvais temps, et nous renvoyait nos effets dans un bateau.

» Nous fûmes fort désappointés : il était presqu'inutile d'espérer de nouveaux vaisseaux avant le temps de la mousson ; la saison des pluies était commencée. Comment oser entreprendre un voyage par terre ! Cependant, n'ayant pas d'autre alternative, nous faisions nos préparatifs pour nous rendre en palanquins à Bangalore, lorsqu'on reçut soudain la nouvelle qu'un navire depuis longtemps attendu allait entrer dans la rade. Nous cherchâmes conseil auprès de notre Dieu, et convaincus qu'il nous dirigeait vers la mer, nous nous embarquâmes le 18 novembre sur le « *Sir Edouard Paget*, » malgré la résistance de nos amis, et nous atteignîmes Calcutta le 27, jour même, comme nous l'apprîmes, par la suite, où notre petite Henriette mourut à Jaffna. »

La bonté de Dieu envers ses serviteurs se montra jusque dans les obstacles qu'il suscita à leur départ de Madras ; car tandis que leur traversée un peu tardive sur le dernier vaisseau arrivé dans ce port fut heureuse, celle du navire sur lequel ils s'étaient précédemment engagés fut longue, dangereuse, et n'aurait pas manqué d'être nuisible à une santé aussi ébranlée que l'était celle de Mme Winslow. La résidence de trois mois qu'elle fit à Calcutta pendant la saison froide, exerça une influence favorable sur elle ; son mari mit ce temps à profit pour solliciter des fonds en faveur du sé-

minaire de Batticotta, et travailler aux intérêts de la mission cingalaise; ses appels ne furent point sans succès auprès de l'évêque Héber, de l'archidiacre Corrie et du révérend M. Thomason, ces zélés apôtres de l'Inde, dont les noms sont inscrits, à côté de ceux de Martyn, de Brown et de Buchanan, dans les annales chrétiennes de cette vaste contrée. Les lettres écrites par Mme Winslow à ses amis de Jaffna, pendant son séjour à Calcutta, ayant été perdues, nous pouvons seulement en communiquer une qu'elle écrivit à sa famille, peu après l'époque où elle reçut la nouvelle de la mort de son enfant.

Calcutta, 18 février 1826.

« Mes chers parents,

» M. Winslow s'est adressé à vous bien des fois depuis notre arrivée ici, et j'ai constamment désiré le faire sans m'en être sentie capable. Vous avez donc déjà su par lui que le mauvais état de ma santé nous a contraints d'abandonner momentanément notre œuvre, et que le voyage, un nouveau traitement médical et la température plus fraîche de Calcutta ont, par la bénédiction de Dieu, produit sur moi un changement favorable. Quelques lignes, écrites la semaine dernière par mon mari, vous ont fait connaître les voies de Dieu envers notre mission, depuis que nous l'avons quittée. En effet,

notre chère sœur Woodward a doucement fermé les yeux aux scènes de cette vie, le 24 novembre. Nous l'avions laissée déjà très-faible, et elle s'est éteinte par degrés avant même que ses amis eussent connaissance de son danger. Le 27 du même mois, notre Henriette chérie, et Jane Spaulding, l'une et l'autre dans la fleur de la santé, ont été enlevées par le choléra. Deux jours après, ce terrible fléau a encore moissonné deux indigènes adultes, membres de l'Eglise, et un candidat à l'admission.

» Mme Spaulding, en écrivant à mon mari, donne quelques détails sur la maladie d'Henriette, qui ne dura que neuf heures; puis, elle ajoute : « Je » n'essaierai pas de décrire la dernière scène! votre » chère Henriette s'endormit en Jésus, nous en » avons la confiance, dimanche matin, à dix heu» res. Jane fut attaquée à une heure et demie, » et succomba à six heures et demie, après cinq » heures seulement de souffrances. Ainsi, nos » chères enfants nous ont été ravies en un même » jour! Oh ! ce fut un coup qui semblait briser » tous nos liens terrestres. Elles ont toujours été » bonnes et affectionnées à leurs petites sœurs » et extrêmement attachées l'une à l'autre; aussi » n'ont-elles point été séparées dans leur mort; » elles priaient souvent pour vous et nous étaient » précieuses de bien des manières; mais, elles » nous ont quittées! Admirons la bonté du Sei-

» gneur, quand il ôte comme quand il donne, et
» pensons que nos bonnes petites filles occupent
» actuellement, dans le plan des œuvres de Dieu,
» la place pour laquelle elles avaient été créées.
» Nous gémissons pour notre chère sœur Winslow;
» il nous semble que l'épreuve est pour vous deux
» bien plus douloureuse, ayant à la porter, seuls,
» dans une terre étrangère, loin de ceux avec les-
» quels vous auriez pu confondre vos larmes et
» dont la sympathie eût adouci vos regrets : nous
» désirons plus que jamais votre présence, car
» elle viendrait combler un triste vide! »

« Et maintenant, mes chers parents, comment vous dépeindrai-je nos sentiments à la lecture de la nouvelle renfermée dans cette lettre? Je crus d'abord n'y pouvoir pas résister, et pourtant le Seigneur me soutint : aujourd'hui, quand je réfléchis sur le sort de ma chère Henriette, j'adore cette dispensation d'une sage et bonne Providence envers elle et envers moi; — envers elle, parce que je la crois dans le lieu où elle avait souvent demandé d'aller, « près de Dieu dans le ciel; » envers moi, parce que j'avais besoin d'être sevrée de mes affections terrestres et de m'humilier devant Dieu. Pendant un temps, je me suis sentie également mal disposée, soit à vivre, soit à mourir. A présent, mon ardent désir est que cette affliction prépare mon cœur à une entière obéissance. Je vous ai-

dit que souvent j'avais remarqué chez Henriette un profond sentiment du péché et la crainte d'offenser Dieu. Elle m'en a parlé quelquefois d'une manière qui m'affectait tellement que j'étais obligée de la quitter pour soulager mon émotion par des larmes. Je crois pouvoir dire que j'ai entièrement remis mon enfant à son Dieu ; de quelque manière qu'il ait disposé d'elle, la volonté du Seigneur soit faite et son saint nom glorifié ! »

Mme Woodward, dont le décès est mentionné dans cette lettre, fut la première de la petite troupe missionnaire qui avait accompagné M. et Mme Winslow à Ceylan, dont on eut à déplorer la perte. Son corps fut inhumé dans le cimetière de Tillipally, où avaient déjà été déposés les restes de Mme Poor, M. Richards, Mme Knight (auparavant Mme Richards), et trois enfants de la mission.

Le retour de Mme Winslow à Ceylan se fit par la voie de Madras. L'amélioration de sa santé et la beauté de la saison peignirent à ses yeux, du coloris le plus brillant, les aspects variés que présente Madras plus qu'aucune autre ville de l'Inde. L'on y voit réunis de frais bosquets et des sables brûlants, de basses et chétives maisons dans d'étroites ruelles, et de splendides palais environnés de jardins somptueux, des milliers de pagodes païennes aux dômes sombres et écrasés, et trois ou quatre clochers blancs et élancés, appartenant à des églises chré-

tiennes. A quelques milles de la mer et de la ville, on découvre le mont Saint-Thomas où l'on prétend que l'apôtre Thomas termina sa vie par le martyre ! Il ne s'élève pas à une grande hauteur, mais l'ondulation des collines qui l'avoisinent donne un peu de variété à cette côte si plate et si monotone. Le palais du Nabab et la résidence du gouverneur, vastes bâtiments ornés de portiques et de colonnes de marbre, sont les deux plus beaux édifices de Madras. La partie de la ville qui se trouve renfermée dans les fortifications contient peu d'habitations aisées ; autour de la baie s'élèvent de longues rangées de hautes maisons à plusieurs étages de verandahs, qui, vues de la mer, font un très-bel effet. Elles sont revêtues d'un ciment blanc qu'on fabrique à Madras, mieux qu'en aucune autre partie de l'Inde; on le prépare avec de la chaux très-pure mêlée de sable fin, de *jaggery*, espèce de sucre brut qui se retire du palmier, et de blancs d'œufs. Pour enduire les planchers, on y ajoute des semences glùtineuses qui lui donnent beaucoup de solidité. Ce ciment s'applique sur deux couches de mortier détrempé de *jaggery* et fortement battu avec une truelle de bois; lorsqu'il est durci, il acquiert une douceur et une durée comparables à celles du marbre poli ; cela donne aux bâtiments qui en sont revêtus une propreté et un éclat tout à fait agréables à l'œil.

La splendeur du ciel et du paysage est généralement ce qui frappe le plus les étrangers à leur arrivée dans ce pays, d'autant qu'elle contraste avec la couleur sombre de ses habitants, leur nudité presque complète et leur malpropreté. Les gens riches et les *doo-bashes* ou interprètes se distinguent cependant, au milieu de cette sale population, par leurs robes flottantes de mousseline blanche et les riches turbans qu'ils portent sur leurs têtes. Quelques-uns de ces interprètes viennent ordinairement à bord des navires à l'instant où ils mettent à l'ancre, pour y offrir leurs services aux passagers; un, au moins, s'attache à chacun d'eux, et dès-lors ne le perd pas de vue; il surveille ses pas, ses gestes, ses regards; il satisfait ou prévient ses désirs, comme s'il était né uniquement pour le servir. En effet, les bons offices des interprètes sont quelquefois bien nécessaires. A peine entré dans le bateau qui doit le conduire à terre, un malheureux étranger se trouve livré à la merci de ses avides bateliers, qui menacent de l'inonder d'eau avec leurs rames, si, n'entendant pas leur langage, il ne se hâte de les satisfaire par le don d'un ou deux dollars. A-t-il mis le pied sur le rivage, il se voit aussitôt environné d'un essaim de *coolies* ou portefaix, dont l'un s'empare d'une malle, un autre d'une boîte, un troisième d'un manteau ou d'un parasol, et les emportent dans toutes les directions, si l'interprète n'est là

pour soigner le bagage et empêcher cette dilapidation, qui ne prouve que trop au voyageur ébahi qu'il vient d'aborder sur une terre païenne.

A Vepery, dans les faubourgs de Madras, se trouve la plus ancienne station missionnaire de l'Inde, si l'on en excepte celle de Tranquebar, qui a été fondée il y a plus d'un siècle : on y compte deux à trois cents communiants; une congrégation assez considérable assiste au service divin dans une grande église gothique; il y a aussi de très-bonnes écoles, mais peu de piété vivante parmi les chrétiens indigènes. Black-Town renferme des chapelles de missions épiscopales, indépendantes et wesleyennes, que fréquente un petit nombre de vrais adorateurs de Dieu, tant indigènes que descendants d'Européens.

Pendant son séjour à Calcutta, Mme Winslow avait fait la connaissance de Miss Bird, pieuse demoiselle anglaise, qui avait quitté son pays natal pour consacrer sa vie et sa fortune au bien spirituel des Indous. Elle était nièce du célèbre Wilberforce et cousine des deux évêques Sumner. Pendant plusieurs années, elle résida à Gorruckpore, dans une des provinces supérieures de l'Inde, où elle travailla principalement parmi les femmes adultes et surveilla quelques écoles de jeunes filles; elle vint ensuite se fixer à Calcutta, où elle continua le même genre de travaux, et composa des livres

élémentaires à l'usage des indigènes. L'altération de sa santé vint entraver son zèle ; alors on la pressa de retourner pour respirer son air natal ; mais elle ne put consentir à abandonner l'œuvre que le Seigneur avait placée entre ses mains, et elle ne quitta point son poste jusqu'à l'époque récente où elle fut appelée à recevoir sa récompense. Deux copies de lettres, adressées par M[me] Winslow à cette demoiselle, nous ont été communiquées ; la seconde, qui ne porte pas de date, doit être peu postérieure à l'autre.

Oodooville, 28 juin 1826.

« Chère Miss Bird,

» Vous aurez entendu parler sans doute de notre heureux voyage, et vous vous attendez à voir arriver une lettre de moi. Je viens donc ajouter à ce que vous savez déjà, qu'après avoir beaucoup souffert, pendant la traversée, de la grande chaleur et des vents contraires, nous atteignîmes Jaffna, où nos chers amis et associés nous accueillirent avec joie. Notre première visite fut à Manepy, où sept mois auparavant nous avions laissé deux enfants chéris, pleins de vie et de bien-être : l'un d'eux n'était plus! et je retrouvai l'autre malade ! Ce fut un triste retour ; déjà ma santé semblait décliner de nouveau, et je croyais n'être revenue que pour prendre

un congé définitif de mes amis et de toutes les scènes de ce monde. Mon mari était aussi fort souffrant. Après avoir visité les différentes stations, nous revîmes enfin notre Oodooville, ce lieu qui nous est si cher, et où nous avons peu à peu repris des forces et de la santé ! Nos frères et sœurs missionnaires n'ont point été seuls à nous faire un accueil affectueux ; beaucoup de gens du peuple ont aussi témoigné une extrême joie de nous revoir; les membres de l'Eglise surtout manifestaient la vivacité de leurs sentiments par des larmes : il m'est doux d'attribuer à leurs instantes prières pour nous, en notre absence, cette protection divine dont nous n'avons cessé de ressentir les effets.

» Depuis notre retour, peu de choses dignes de vous être mandées sont survenues dans la mission ; cependant, il y a quelques jours, nous avons passé une intéressante soirée à Batticotta, pour la consécration de douze petites maisons de prière, destinées, d'après la demande des étudiants du séminaire, à leur servir de lieu de retraite. Elles sont placées dans un bois de cocotiers, près des bâtiments de l'institut. Pour donner plus de solennité à l'érection de ces petits oratoires, les missionnaires et leurs femmes furent invités à se réunir pour implorer sur eux la bénédiction du Seigneur. Des nattes étaient étendues sur le devant de ces blanches constructions, entre deux rangs de cocotiers,

dont le riche et large feuillage interceptait à peine les brillants rayons de lune qui donnaient presque à la nuit l'éclat du jour. La beauté de la soirée, et la pensée que ces maisons avaient été construites à la requête de jeunes gens naguère encore plongés dans les ténèbres du paganisme, ajoutaient un extrême intérêt à cette scène; nous nous élevions à l'espérance qu'au grand jour des rétributions quelques âmes dateraient de ce lieu leur naissance à la vie spirituelle.

» Rien de saillant sous le rapport religieux ne se manifeste en ce moment, ni dans les écoles, ni parmi le peuple; mais un pauvre vieillard, courbé sur son bâton, vient chaque jour sous notre verandah pour y recevoir l'instruction chrétienne. Sa taille élevée et ses blancs cheveux attirèrent un jour notre attention, et son extrême maigreur nous porta à lui demander s'il avait besoin de nourriture ou de remèdes. Il était autrefois odigar ou chef d'un village; ses parents sont tous morts, excepté un petit-fils de douze ans qui l'accompagne partout. A la veille de descendre dans la tombe, les yeux de ce pauvre homme semblent s'être ouverts sur le danger qui menace son âme, il écoute l'instruction comme quelqu'un qui est réellement affamé du pain de vie, et il peut lire maintenant avec intelligence le Nouveau-Testament et les traités. Rien n'est plus touchant que la vue de ce vieux païen,

convaincu de ses longues transgressions, et regardant à Jésus pour trouver en lui le pardon qui répandra de la paix sur ses derniers jours.

» La mort de l'évêque Heber doit avoir étendu un sombre voile de deuil au milieu de vous. Je vous en prie, comment Mme Heber supporte-t-elle ce coup si douloureux? et quand cette perte pourra-t-elle être réparée pour les chrétiens de l'Inde? On prétend qu'un de vos parents, le révérend M. Sumner, chapelain de Sa Majesté, est candidat pour le siége, aujourd'hui vacant, de Calcutta. »

Seconde lettre à Miss Bird.

« Ma chère amie,

» Nous avons été réjouis d'apprendre, par votre bonne lettre du 29 septembre, que vous êtes heureusement arrivée à Gorruckpore, et y avez repris le cours de vos intéressants travaux. Les difficultés que vous rencontrez dans la poursuite de votre œuvre sont bien comprises de nous à Jaffna, et ce que vous dites de l'esprit de fraude et d'impureté des indigènes de l'Inde s'applique également à ceux d'ici; nous avons même à supporter de pénibles épreuves de la part de gens qui sont séparés de la multitude, et qui nous donnent l'espérance de devenir de vrais chrétiens; ils sont longtemps avant

de comprendre l'excellence de la sainteté et de soupirer après elle. Cependant, plusieurs membres de notre église cheminent généralement bien, et semblent croître dans la grâce : il a été bon à quelques-uns d'être tenus sous la discipline, car beaucoup d'ivraie se mêle encore avec le bon grain, mais ils passeront tous par le crible.

» Je suis heureuse de répondre à vos questions au sujet de mon école de filles ; en vous racontant comment nous commençâmes à en former une ici, vous aurez l'histoire de la marche qui a ensuite été suivie dans toutes les autres stations. Peu après notre établissement à Oodooville, deux petites filles venaient souvent rôder autour de la maison et quelquefois s'aventuraient à jeter un coup d'œil au-dedans de la porte ou de la fenêtre. Si nous leur parlions, elles prenaient aussitôt l'alarme et s'enfuyaient. Au bout de quelque temps, s'étant habituées à nous voir, elles devinrent plus familières et osèrent s'arrêter et nous écouter : elles s'assirent même sur le pas de la porte pendant quelques minutes, puis reçurent un fruit qui leur fut offert, et enfin la promesse de leur donner une jaquette dès qu'elles seraient en état de la faire elles-mêmes, les conduisit à mettre la main à l'aiguille pour apprendre à coudre. Elles paraissaient se plaire avec nous et venaient s'asseoir à notre porte deux ou trois heures par jour. Nous leur parlâmes

des avantages de la lecture et leur persuadâmes d'apprendre à lire. Au bout de six mois, elles étaient parfaitement à l'aise avec nous : alors nous voulûmes engager leurs parents à nous les confier tout à fait; mais ce fut inutile, tant ils craignaient de faire perdre leur caste aux enfants s'ils mangeaient à notre table, et de manquer aux coutumes du pays qui défendent l'instruction des filles. A peu près à cette époque, je pris chez moi une femme indigène pour soigner mes enfants, et elle demanda à garder avec elle sa fille, âgée de huit ans. Bientôt après, un membre de notre église nous amena sa sœur et un autre sa fille; ainsi, elles étaient trois qui prenaient leur nourriture dans la maison. Mais rien ne put engager les parents de nos deux plus anciennes écolières à les laisser avec nous, jusqu'à la fin de la première année, que les trois autres passèrent sous notre toit. A cette époque, un violent orage qui survint un soir empêcha ces deux petites de retourner chez leurs parents; l'une consentit à partager notre souper, l'autre n'y voulut pas toucher. Quelques semaines après, le père de celle qui avait mangé avec nous la ramena et nous dit : « Vous lui avez tenu lieu de père et de mère; ainsi vous pouvez maintenant la prendre. Mais dites-moi ce que vous en ferez; il faudra que vous lui trouviez un mari. » Nous lui promîmes que si sa fille continuait à nous satisfaire, nous prendrions

bien soin d'elle, mais sous la condition qu'au bout de peu de mois il ne vint pas nous la retirer. Il était évident que cet homme avait cédé aux instances de son enfant en la ramenant à la mission, et cet exemple eut d'heureux effets, car nous trouvâmes par la suite beaucoup moins de difficultés à obtenir des parents qu'ils nous confiassent leurs petites filles.

» Quant à la surveillance de mes petites élèves de l'école, une vieille femme portugaise qui en est chargée ne les quitte ni jour ni nuit; elles n'ont aucune communication avec les personnes de l'autre sexe, sauf les rapports inévitables avec les domestiques de la famille. Nul étranger n'est admis à pénétrer dans leur *bungalow*, et quand des amis viennent les voir, on les reçoit sous le vérandah de la maison.

» Vous me demandez à quoi nous destinons nos jeunes filles, et combien de personnes sont employées à leur service. Pour répondre d'abord à ce dernier point, je vous dirai que leur blanchissage se fait au-dehors par un homme, et qu'elles ont une femme pour les aider à la cuisine. Un instituteur tamul leur donne des leçons la moitié du jour; le reste du temps est employé à coudre sous ma direction. Notre but, en élevant ces enfants, est qu'elles deviennent un jour des institutrices chrétiennes et des femmes pour nos aides mission-

naires indigènes. Trois de celles dont la piété est la plus développée se forment maintenant à la direction des écoles et s'en acquittent beaucoup mieux que les hommes. Quatre ont déjà épousé des indigènes convertis. Les bienfaits de l'éducation chrétienne commencent à se montrer si palpables aux yeux du peuple, qu'on nous amène aujourd'hui plus de filles que nous n'en pouvons recevoir, et cependant bien des gens prétendent encore qu'on pervertit les femmes en les instruisant.

» Nos élèves vont, une fois par mois, passer deux jours et une nuit chez leurs parents; à cette réserve près, elles ne sortent jamais que dans les cas de noces, de mort ou de maladie. On les marie dès qu'elles sont mariables et qu'une offre convenable leur est faite. Mais, s'il ne fallait se précautionner contre les mœurs relâchées de ce peuple, nous préférerions qu'elles attendissent plus tard pour changer d'état.

» Vous désirez savoir encore en quoi consistent nos travaux et nos espérances à l'égard de la population adulte. Entourés, comme nous le sommes, de catholiques-romains et de païens, notre espoir repose *principalement*, à la vérité, sur la jeunesse de nos écoles, mais non pas *exclusivement*, comme le pensait l'évêque Turner; car notre église se compose de cent soixante et cinq membres indigènes, dont la majorité a plus de vingt ans et dont

plusieurs en ont passé cinquante. Ils donnent tous des signes plus ou moins évidents d'une véritable conversion par laquelle ils ont passé de l'état d'esclaves de Satan à celui de « fils et de filles du Tout-Puissant. » Vous voyez par là que nos travaux ne se bornent point aux enfants, et que nous ne pourrions sans ingratitude abandonner l'œuvre commencée parmi les personnes d'un âge mûr. La prédication dans les bazars a été tentée avec quelque succès dans les deux principaux marchés qui nous avoisinent : les missionnaires y vont une ou deux fois par semaine pour distribuer des traités et converser avec le peuple. On a construit dans l'un et dans l'autre un bungalow où ceux qui le désirent peuvent s'assembler pour écouter une instruction régulière; mais une méthode qui réussit généralement est celle de visiter les gens du peuple dans leurs propres demeures, et de tenir des assemblées pour la prédication dans les écoles-bungalow et les maisons particulières. Il arrive souvent qu'un chrétien indigène invite ses voisins à se réunir chez lui en leur disant que le missonnaire y viendra et désire les voir tous; alors il n'est pas rare que cinquante ou soixante adultes s'y rendent ensemble, et qu'après avoir tranquillement écouté la prédication de l'Evangile, ils fassent des questions sur ce qu'ils ont entendu. Dans ces occasions, quelques femmes viennent aussi et se placent dans un lieu retiré de

la maison, d'où elles peuvent entendre sans être vues. L'expérience des missionnaires n'est pas en faveur des discussions religieuses avec les païens. La prédication de Jésus et de Jésus crucifié semble toujours le moyen le plus assuré et le plus direct de toucher leurs cœurs. Des controverses publiques et particulières ont eu lieu avec les brahmines et les catholiques-romains ; mais il ne paraît pas qu'on désire les renouveler fréquemment ; l'abondante circulation des traités, destinés à combattre le préjugé et l'erreur, a beaucoup contribué à éclairer l'esprit du peuple ; les brahmines et les prêtres romains ont essayé de répondre à quelques-uns. La susceptibilité de ceux-ci est quelquefois excitée par le parallèle qu'on établit entre leurs doctrines et leurs cérémonies et celles des païens. En effet, la majeure partie de leurs rites religieux sont si manifestement empruntés au paganisme, que quand on les célèbre au sein d'une contrée idolâtre, la ressemblance est trop frappante pour n'être pas remarquée.

» Le culte qu'ils rendent aux images et exactement semblable à celui qu'on observe chez les païens, et les mêmes raisons sont alléguées pour sa défense, savoir que ces images représentent des êtres qu'on doit honorer, et qu'il est nécessaire d'offrir au peuple des objets d'adoration qui parlent aux sens. Placer des flambeaux allumés devant ces ima-

ges ou idoles, est une pratique papiste aussi bien que païenne. On considère comme un acte très-méritoire chez les Indous d'entretenir une lampe allumée dans un temple. L'offrande de l'encens et les aspersions d'eau sacrée se pratiquent de même dans l'Eglise romaine et dans les temples païens. Les fêtes ecclésiastiques, dans lesquelles les images et l'hostie sont portées en procession, ont le plus grand rapport avec les pompes païennes, dans lesquelles les idoles sont promenées autour des temples sur un char. Enfin, l'usage du *rosaire* chez les catholiques-romains ne diffère en rien de celui du *suppah-mahly* ou de la *guirlande* de prières chez les Indous; et les *Pater noster* et *Ave Maria* des premiers se récitent et se répètent de la même manière que les *mantras* de ceux-ci, en comptant le nombre des répétitions par celui des grains.

» La doctrine des pénitences, sur laquelle on insiste si fortement dans l'Eglise papiste, est aussi une doctrine païenne, tout comme celle du purgatoire et des cérémonies pour les âmes des morts, qui sont fort en usage chez les Indous. Les jours de jeûnes et de fêtes; — la sonnerie des cloches; — le respect idolâtre pour les prêtres, qui sont les directeurs de la conscience de leurs disciples; — la répétition des prières en langue morte (1), et toute

(1) Le latin chez les uns, le sanscrit chez les autres.

cette vaine pompe et parade extérieure se rencontrent également chez les Romains et chez les païens idolâtres. Le rapprochement des singuliers rapports qui existent entre ces deux formes de superstition n'a pas manqué de causer quelque dépit aux prêtres romains, et les a conduits à supprimer ou modifier quelques-unes des processions publiques qui décélaient trop ouvertement leur origine païenne. »

10 *mai* 1825. « Depuis la dernière fois que j'ai écrit, nous avons eu un terrible orage, qui était tout à fait hors de saison, et a causé beaucoup de mal : tout ce qui nous entourait a été submergé, et notre toit laissait tellement passer l'eau, que deux ou trois personnes ont été employées pendant plusieurs heures à essuyer nos planchers ; il n'est resté dans la maison qu'un seul petit coin, juste assez grand pour y transporter notre lit, où la pluie ne tombât pas. Notre *go-down* a été inondé, plus de cent arbres de plantain renversés, et beaucoup d'autres plantes du jardin arrachées. Mais nos souffrances n'ont rien été auprès de celles des pauvres indigènes. Plusieurs toits ont été enlevés, et les parois des maisons jetées à terre ; bien des bestiaux ont péri, des provisions ont été perdues. Quelques personnes ont été chassées de leurs habitations par la violence des eaux, quelques-unes même se sont noyées. Pendant deux jours, nulle communication

avec les autres stations n'était possible. Dès que l'orage s'est un peu calmé, j'ai envoyé à Panditeripo un messager, par le retour duquel j'ai appris que là on avait été encore plus maltraité que nous. Le docteur Scudder a pu nager dans la cour de sa maison, tant l'eau était profonde, et l'on n'apercevait plus la terre nulle part. Le peuple sent qu'un jugement de Dieu pèse sur lui; puisse-t-il, selon l'expression d'un prophète, « apprendre de là à pratiquer la justice. »

» Je vous écris par une soirée sombre et pluvieuse; M. Winslow est dans son cabinet d'étude, contigu au bâtiment de l'église; les enfants sont au lit; la pluie tombe en larges gouttes, qui résonnent comme le ferait la grêle sur les feuilles et les tuiles de notre toit; je suis donc dans un de ces moments de solitude que j'aime encore quelquefois à retrouver, et qui me rappellent le délicieux sentiment avec lequel, dans des soirées semblables à celle-ci, retirée au fond du petit cabinet que je possédais dans la maison paternelle, je fermais ma porte à tous les intérêts qui enchaînent à la terre. C'est là, qu'isolée des scènes décevantes de ce monde, je me livrais à la contemplation de cette cité céleste, d'où n'approchent jamais ni trouble, ni ténèbres, où tout est paix et sérénité, car « la gloire de Dieu l'éclaire, et l'Agneau est son flambeau. »

28 *mai* 1828. « M. Winslow m'a quittée le 1er de ce mois, pour aller faire une tournée missionnaire sur le continent, en accompagnant M. Woodward, qui se rend à Neilgherry Hill pour sa santé. Je suis donc seule depuis quatre longues semaines. Par les dernières nouvelles de mon mari, il avait visité les stations de Tanjore et de Trichinopoly, ainsi que plusieurs temples et villages païens. Les demandes de traités religieux s'étaient tellement multipliées, qu'ayant déjà donné presque tous ceux qu'il possédait, il pensait à revenir plus tôt qu'il n'avait d'abord compté, afin de ne pas se trouver les mains vides au milieu de cette population si affamée de livres chrétiens.

» Pour vous donner quelque idée de l'état social de ce pays, je dois vous parler du souci que m'ont causé les voleurs. Peu avant le départ de M. Winslow, quelques-uns de nos voisins, inquiets pour la sûreté de leurs habitations, demandèrent la permission de déposer leurs effets les plus précieux dans notre *go-down*. Effectivement, bientôt après, les voleurs commencèrent à venir chaque nuit rôder autour de leurs maisons, et jetaient des pierres contre les murailles pour s'assurer si les habitants étaient endormis : cela les tint dans une alarme si pénible, que ne pouvant plus la supporter, ils firent leur plainte au magistrat. Il ordonna que toutes les personnes suspectes du voisinage fus-

sent arrêtées, ce qui ne fut pas difficile à exécuter, parce que ceux qui se livrent à ce penchant criminel sont bien connus du peuple. On en saisit plus de soixante, parmi lesquels se trouvèrent des hommes qui passent pour respectables. Ils furent sévèrement réprimandés, et défense leur fut faite d'approcher de ma maison en l'absence de mon mari. Le fait est que leurs coupables tentatives sur nos voisins nous ont tenus dans une inquiétude continuelle; on craignait surtout qu'ils ne fissent une feinte attaque dans les environs, afin d'attirer nos domestiques au dehors par leurs cris, et qu'ils ne vinssent pendant ce temps piller nos habitations sans défense.

» J'ai eu peu de craintes pour moi-même, quoique je susse très-bien qu'ils auraient pu aisément dépouiller ma maison de tous les biens qu'elle renferme. Ces voleurs viennent quelquefois en si grand nombre que toute résistance serait inutile; aussi les pauvres indigènes font-ils très-peu d'efforts pour se défendre, ils cherchent plutôt à se cacher, et sont fort contents d'échapper sans qu'on leur déchire les oreilles pour s'emparer des joyaux dont elles sont ornées. On prétend qu'il y a beaucoup moins de voleurs dans notre voisinage depuis que nous sommes ici, et probablement ils n'auraient pas osé venir nous donner l'alarme, si M. Winslow eût été à la maison. Du reste, on

administre si mal la justice dans ce pays, que les crimes les mieux constatés ne sont pas même réprimés, et que souvent les chefs du pays, dont la charge est de découvrir les voleurs, s'associent au contraire avec eux. Il y a quelque temps qu'un vol considérable fut commis dans un village près d'Oodooville. L'officier de police, qui est indigène, reçut donc l'ordre de poursuivre les coupables : il fit de nombreuses et diligentes recherches, mais sans succès, et cela par une bien bonne raison, car on découvrit finalement que la totalité des objets volés était cachée dans sa propre maison. »

25 *juin*. « M. Winslow est enfin arrivé le dernier jour de mai; j'étais vraiment fort inquiète à cause du mauvais temps; il a été balotté pendant six jours dans un petit bateau, pour faire une traversée qui, avec un vent favorable, s'opère en une demi-journée. — Vous serez réjouis d'apprendre que le maître d'école dont je vous ai souvent parlé avec intérêt, comme d'un homme sérieux, disposé à se joindre à l'Eglise, mais retenu par la violente opposition de ses proches, a fait en dernier lieu une profession ouverte de sa foi en Christ. Craignant que ses parents ne voulussent user de violence pour le retenir, il ne se fit pas proposer publiquement à l'Eglise, mais en parla seulement à quelques membres, et fut reçu à Manepy. Lorsqu'il retourna chez lui, sa femme voulait l'empêcher de

rentrer dans sa maison ; et comme il insista, elle s'enfuit chez sa mère. Ses parents s'ameutèrent contre lui le jour suivant, pour l'accabler d'injures et de moqueries. Sa mère avait entrepris un pèlerinage sur le continent, dans le but d'obtenir que son fils ne devînt pas chrétien. Quoique veuve elle-même, et n'ayant pas d'autre enfant, elle avait précédemment essayé de l'expulser de ses propriétés, en forgeant des actes faux', tant était grand le dépit qu'elle éprouvait en prévoyant l'impossibilité de le retenir dans les liens du paganisme. Au retour de ce pèlerinage, destiné à prévenir sa conversion, l'âme de cette mère fut remplie d'irritation et de douleur, lorsqu'elle sut que son fils avait reçu le baptême et pris la Cène du Seigneur avec les chrétiens. Elle résolut de faire tous ses efforts pour empêcher la réitération d'un pareil scandale, et à la communion suivante, elle rassembla chez elle tous ses amis : ils s'emparèrent de son fils, et voulurent s'opposer à sa sortie de la maison, mais comme il insistait, la mère vint se jeter en travers de la porte, s'écriant : « Mon fils, vous ne sortirez d'ici qu'en foulant aux pieds le corps de celle qui vous a donné la vie. » Le jeune homme s'arrêta respectueusement, et céda pour cette fois au désir de sa mère; mais quand revint un jour de communion, il s'esquiva dès la veille, et fut y prendre part avec ses nou-

veaux frères. La jeune femme consentit par la suite à se rapprocher de lui, et l'opposition de sa famille fut insensiblement vaincue par sa courageuse persévérance. Je ne crois pas qu'aucun des indigènes l'égale en talent, en instruction et en influence; il a longtemps secondé M. Winslow dans la prédication tamule, et possède cette langue mieux qu'aucun membre de la mission. Il a malheureusement trop de défiance de lui-même et de timidité; aussi luttons-nous avec le Seigneur, qui sait combien nous avons besoin d'assistance, pour qu'il fasse de cet homme un valeureux et utile champion de la foi, une lumière étincelante au milieu des profondes ténèbres du paganisme. »

Il est rare que les chrétiens fassent de grands progrès dans la piété sans passer par la voie de l'épreuve; souvent même les coups de la verge de Dieu sont nécessaires pour briser les liens qui nous attachent fortement à la terre. De même qu'une abondante moisson se recueille après que des alternatives de pluie et de soleil sont venues féconder le sol, de même aussi ce fut sous les influences successives de la douleur et de la joie chrétienne que l'auteur de ces mémoires porta les fruits de l'Esprit dans leur maturité, et vit son âme préparée pour le ciel. En 1826, déjà une de ses filles lui avait été retirée, et deux ans après elle eut à pleurer la perte d'un charmant enfant âgé de quinze mois.

26 ***septembre*** **1828.** « Une grande affliction nous a été envoyée par la fin prématurée de notre bien-aimé Georges. Ce cher petit était un précieux trésor pour nos cœurs; nous nous flattions que ses doux sourires nous réjouiraient pendant bien des années, et qu'il augmenterait le nombre des hérauts de la croix pour proclamer Christ parmi les païens, après que notre œuvre serait achevée et que nos corps seraient réduits en poussière. Nous avons profondément senti ce coup, et j'espère que ce ne sera pas en vain; nous savons que c'est notre Père qui nous frappe, et que non seulement il en a le droit, mais qu'il afflige ses enfants pour les ramener de leurs égarements et les unir plus étroitement à lui. »

23 *novembre*. « Douze filles ont été dernièrement ajoutées à notre école; j'éprouve pour elles un intérêt que je n'avais jamais senti pour d'autres, parce que je leur reconnais les qualités nécessaires pour devenir d'utiles instruments de conversion au milieu de ce pauvre peuple; mes propres enfants sont aussi maintenant, je l'espère, des enfants de Dieu; peu après la mort de Georges, j'ai reçu à cet égard une assurance qui m'a grandement consolée. Charles s'était donné un coup dont pendant une semaine j'ai vivement redouté les suites; ce fut pour moi un temps de prières et d'angoisses inaccoutumées; mais avant que cette semaine se ter-

minât, je sentis que je pouvais dire avec confiance de ce cher petit : *Il est au Seigneur.* « Béni soit Dieu, qui n'a point rejeté ma requête, ni éloigné de moi sa bonté. » Rien ne m'a fait perdre dès-lors cette douce confiance. Que la louange lui en soit rendue! Puisse-t-il m'attirer par là à préparer mes enfants pour son service avec une fidélité toujours plus grande! »

La lettre suivante prouvera que les épreuves dispensées au cœur maternel de Mme Winslow étaient loin cependant de ralentir son activité chrétienne.

A Mme Fanny Hallock.

Oodooville, 15 novembre 1829.

« Ma chère sœur,

» Je veux vous parler de notre école du dimanche, qui a été aujourd'hui singulièrement réjouissante. Je vous ai dit que nous y rassemblons plus de cent petites filles; elles sont divisées en douze classes, dont chacune est dirigée par une des élèves du pensionnat. Elles se réunissent dans le vérandah du bâtiment de l'école. Quand huit heures du matin sonnent, je vais distribuer des billets de présence à tous les enfants et m'assurer que les monitrices sont à leur poste. A neuf heures, j'as

siste à la récitation et je récompense par un autre billet celles qui l'ont mérité. Ce matin, quand j'y suis retournée, j'ai trouvé presque toutes les monitrices exhortant les petites à se repentir et à croire au Seigneur Jésus-Christ. Plus tard, la vieille Mareal, cette femme d'une caste inférieure, qui est membre de l'Eglise, était assise au milieu d'une des classes, et tous les enfants, les yeux tournés vers elle, écoutaient les exhortations de cette pauvre et ignorante, mais, je l'espère, sincère servante du Sauveur. Comme je faisais doucement le tour de l'école, évitant d'interrompre un enseignement qui, sous un certain point de vue, me semblait préférable aux catéchismes et aux leçons, je pensais, ma chère Fanny, combien vous auriez joui de cette scène. Oh! priez, pour que nous sentions l'influence du Saint-Esprit, qui peut sauver ces âmes mal éclairées, aussi bien que celles sur lesquelles l'Evangile brille dans toute sa splendeur. Quelquefois, je me sens découragée. Tout ce qui touche à l'école est si difficile, qu'il me semble presque que rien n'a été ni ne pourra être fait. Je suis convaincue que bien souvent les jeunes filles suivent nos écoles de la semaine et du dimanche pour y recevoir les deux habillements que nous leur donnons par année, et non dans le désir de s'y instruire, car vous savez que, d'après les coutumes de ce pays, une femme déchoit dans l'opinion pu-

blique dès l'instant qu'elle sait quelque chose de plus, que balayer la cour, bouillir le riz et faire des emplettes au bazar. Souvent il arrive aussi qu'avant qu'elles sachent connaître la moitié de l'alphabet tamule, ce qui n'est pas peu de chose, les parents les retirent chez eux pendant deux ou trois mois, pour les occuper à divers soins du ménage; puis, quand elles nous reviennent, le peu qu'elles ont appris avec nous est oublié, en sorte qu'il faut tout recommencer à nouveaux frais! Quelquefois on les garde dans leurs familles plusieurs années; alors leurs mauvaises habitudes se sont fortifiées, et quand elles rentrent à l'école, nous n'avons plus d'influence sur elles et ne pouvons les déterminer à venir à l'église. Dans les moments où je les vois réunies comme ce matin, le Seigneur me permet de reprendre courage et de croire au salut de quelques-unes de ces âmes. Je m'empare des promesses évangéliques et m'assure que, quoique la semence demeure longtemps étouffée sous la terre, elle germera cependant et portera des fruits à la gloire de Dieu. Je pense à publier un petit rapport à ce sujet, pour l'envoyer à quelque société des écoles du dimanche, dans l'espérance d'exciter l'intérêt de leurs membres en notre faveur, et d'obtenir une part dans leurs réunions de prières; car, hélas! à peine un seul d'entre eux pense-t-il qu'il y a des écoles du dimanche parmi les païens?

» Dans une seconde visite à l'école, je me suis jointe à la première classe, comprenant cinq élèves, qui toutes savent très-bien lire : elles ont appris par cœur tous les catéchismes, une histoire de la Bible, usitée dans nos écoles, et quelques prières. Elles ont lu presque tout le second évangile et ont commencé dernièrement à rendre compte du sermon qu'elles avaient entendu le dimanche précédent; en leur adressant, comme je le fais souvent, quelques questions fort simples, j'ai été surprise de leur ignorance; je pensais qu'elles auraient dû répondre immédiatement à des choses qu'elles ont maintes fois entendues, et cependant je n'en pouvais rien tirer ! il semble que les mots ne réveillent aucune idée dans leur esprit; elles les entendent et les répètent bien des fois sans en comprendre le sens, on dirait qu'elles ne *pensent* pas.

» Un voile épais est répandu sur leur entendement, et le Saint-Esprit seul peut le soulever. Ce sont réellement les ténèbres de l'Egypte; cependant une partie des choses confiées à la mémoire de ces pauvres enfants sera retenue par elle, et à force d'application, on peut espérer qu'un rayon de vérité pénétrera jusqu'à leur cœur; mais le progrès sera lent et la conversion de l'Inde n'est pas l'affaire de quelques jours; aussi faut-il soigneusement se garder, soit en écrivant, soit en lisant des rapports sur les missions, de confondre l'œuvre préparatoire

avec l'œuvre même qui en est le résultat. Nous savons que les préjugés répandus dans ce pays contre l'éducation des femmes ne leur permettront pendant longtemps d'exercer qu'une bien faible influence, et pourtant je puis dire avec actions de grâces envers Celui de qui toutes choses procèdent, que quelque chose a été faite pour préparer la voie au Seigneur; il nous manque maintenant la puissante assistance de son Esprit; s'il souffle sur nous, nous serons ranimés, ces os secs revivront et deviendront une grande armée. Ne vous lassez donc point de prier pour nous, chère sœur, car nous avons besoin que de nouvelles faveurs viennent confirmer celles que nous avons déjà reçues.

» Nous avons marié dernièrement deux de nos enfants indigènes : Mary Sweetzer et J.-W. Laurence; l'une était élève de notre école de filles, et l'autre qui sort du séminaire de la mission est maintenant catéchiste. Cet événement nous a fort intéressés. La pauvre Mary était si affligée de quitter notre maison et ses compagnes, que déjà quinze jours avant la noce, ses larmes ne cessaient de couler, et qu'au moment de prendre congé de nous, elle ne pouvait se résoudre à s'éloigner, quoique sa résidence actuelle ne soit qu'à deux milles et demi de la nôtre. Ces jeunes gens furent mariés le matin à l'église par M. Winslow, suivant les rites de l'Eglise anglicane, puis ils se rendirent en procession

avec quelques amis à la maison de la mère de Mary. Il y a, en général, si peu d'affection mutuelle entre les époux, qu'on est plutôt tenté de les plaindre quede les féliciter. L'homme épouse la dot bien plus que la personne de sa fiancée, et la femme se marie parce que ses amis lui ont choisi un époux et parce qu'on regarde comme un déshonneur pour elle de vivre seule. Les gens de ce pays n'imaginent probablement pas que nous nous aimions entre nous plus qu'ils ne le font entre eux, tant ils ont de peine à croire les autres meilleurs ou seulement aussi bons qu'ils pensent l'être eux-mêmes. »

Le mariage dont il est ici question, ainsi que plusieurs autres qui eurent lieu vers cette époque, réalisa l'un des buts principaux de l'école de filles, celui de procurer des compagnes convenables aux prédicateurs indigènes et aux autres aides dela mission. Il était d'unegrande importance pour ceux-ci de pouvoir épouser des femmes bien élevées et chrétiennes, sinon ils auraient probablement formé avec des païennes des unions anti-scripturaires, dont les conséquences eussent été non moins funestes à leur ministère qu'au bien de leur âme. Cette tentation a toujours été des plus dangereuses pour les indigènes convertis et une de celles qui les a le plus fréquemment entraînés dans le péché. Nous puiserons donc un motif de juste recon-

naissance, dans la pensée qu'avant la mort de Mme Winslow, douze jeunes filles de l'école, bien instruites et portant le sceau de la nouvelle naissance, furent mariées à des chrétiens. En demeurant établies dans le pays, elles eurent l'occasion d'y présenter, comme épouses et mères chrétiennes, un heureux contraste avec les familles païennes et de donner l'exemple des vertus domestiques là où avaient abondé les vices les plus honteux.

Un tel tableau, dans une contrée idolâtre, est comme une étoile resplendissant au milieu des profondes ténèbres de la nuit.

CHAPITRE XI.

Lettres diverses. — Réveil religieux. — Envoi d'un fils en Amérique. — Motifs pour éloigner les enfants de Ceylan. — Voyage à Colombo. — Retour à Jaffna.

Avant de poursuivre la suite des événements, nous insérerons ici quelques lettres écrites à différentes époques, mais dont le plus grand nombre se rapportent à celle où nous sommes maintenant arrivés.

A Mme Laure Hyde.

Oodooville, 24 novembre 1824.

« Ma chère Laure,

» Votre précieuse lettre de juillet 1823 a été accueillie, il y a environ un mois, avec beaucoup de joie. Ayant presque abandonné l'espérance de jamais recevoir une ligne de vous, j'ai été d'autant plus touchée de votre souvenir, et je vous l'aurais immédiatement témoigné, si j'avais plus de temps pour écrire et plus d'énergie pour accomplir les choses qui dépassent le cercle de mes devoirs journaliers. Aujourd'hui même, je suis à chaque instant interrompue par le babil de mes deux jeunes enfants; l'un court après un papillon pour admirer ses jolies ailes; l'autre m'apporte des fleurs dont il veut que je lui dise les noms. Quoiqu'il soit près de neuf heures, ni l'un ni l'autre ne pensent à dormir; vous voyez qu'en cela, ces chers petits tiennent de leur mère. Je voudrais qu'ils ne lui ressemblassent pas sur d'autres points. Mais je reviens à votre lettre, dont je vous remercie encore, tout en regrettant qu'elle n'ait pas été plus longue. Oh! si nous étions rapprochées, que de choses n'aurais-je pas à vous dire et à entendre de vous! Mais ce plaisir ne nous est plus réservé ici-bas; nos entretiens

sont interrompus pour toujours, et mon regard ne rencontrera plus le vôtre jusqu'au jour où nous prendrons possession de cette béatitude céleste pour laquelle nos âmes ont été créées. Je vous assure que ce passage des Proverbes : « Le cœur joyeux vaut une médecine, » s'applique tout particulièrement aux missionnaires. Un caractère gai et serein est indispensable à la santé et à l'utilité, dans une terre étrangère comme celle-ci, et je crois qu'une des causes de la prospérité de notre mission tient à ce que nous avons été rarement placés dans des circonstances qui portassent à l'abattement. Nous différons à bien des égards de nos collègues par les opinions, les sentiments, les habitudes; mais dans tout ce qui concerne notre œuvre, nous sommes étroitement unis. Je sens que je souffre en me voyant privée de toute communication avec des personnes d'un esprit cultivé; car, sauf les moments où je puis causer seule avec mon mari, nos entretiens sont absorbés par les intérêts de la mission. Et pourtant, n'imaginez pas que nous soyons identifiés avec notre vocation autant que nous le devrions; le climat, les affaires matérielles, joints à la paresse et à la dureté naturelle de nos cœurs, nous environnent d'obstacles sans nombre. Ne pensez donc point que les missionnaires puissent se passer des prières des chrétiens, ni qu'ils soient à l'abri de la contagion de leurs louanges : qu'on nous admire

moins, mais qu'on prie davantage, et bientôt une abondante moisson d'âmes immortelles sera recueillie au milieu des païens. »

15 mars 1830.

« Mes chères sœurs,

» J'ai été fort occupée de vous dernièrement, et si j'avais plus souvent l'occasion de vous dire ce que je pense, vous seriez convaincues du sincère désir que j'éprouve de vous voir acquérir toutes les dispositions qui sont vraiment bonnes et utiles. Efforcez-vous, mes bien-aimées sœurs, de parvenir à la réalité du christianisme et de n'en pas revêtir seulement le langage et la forme. Marchez avec humilité devant Dieu et avec prudence devant les hommes. J'espère que vous cherchez en Jésus votre mobile et votre récompense; que vous êtes crucifiées au monde et que vous vivez avec le regard de votre âme tourné vers l'éternité. En me rappelant ce que j'étais à votre âge, je sais, hélas! combien les jeunes chrétiens connaissent peu leurs propres cœurs et le monde qui les environne. La tentation les atteint sans qu'ils s'en doutent, et ils se laissent égarer par des choses qui ne leur inspirent aucune défiance. De là, la nécessité d'être humble, docile aux enseignements de la Parole et vigilant à prier. Si je devais recommencer la vie, combien ne m'ef-

forcerais-je pas de concentrer mes pensées, mes désirs, mon être tout entier sur Celui qui est tout puissant pour me garder, tout sage pour me conduire et tout miséricordieux pour compatir et pardonner. Combien ne chercherais-je pas à vivre pour les autres et non pour moi-même! à ne me compter pour rien et à ne faire cas de la vie qu'en raison de l'influence que je pourrais exercer autour de moi, fût-ce même au travers des épreuves les plus amères!

» C'est chose facile d'être une chrétienne active, zélée, fort occupée de bonnes œuvres, — d'être secrétaire, trésorière, ou directrice de plusieurs sociétés, et de consacrer presque tout son temps à des visites de charité; mais tenir sa langue en bride, dompter son propre cœur, accomplir les devoirs les plus opposés à nos penchants naturels, estimer les autres meilleurs que nous-mêmes, se tenir à l'abri de la contagion du monde, — oh! voilà ce qui est une œuvre difficile. Il est aisé d'endurer la peine et la fatigue, mais non de combattre le péché qui est au-dedans de nous. Je n'entends point par là m'élever contre l'activité des sociétés chrétiennes; elles sont un fruit de l'esprit évangélique, sans en être la réalisation. Assurément, si quelqu'un peut voir le mouvement religieux qui l'entoure, et n'y prendre aucune part, cela jettera du doute sur la profondeur de sa piété; mais tout se fait aujourd'hui

avec un éclat bien nuisible à la dévotion humble et sincère. Je me réjouirai, chères sœurs, de tout ce que vous ferez pour le service de votre Rédempteur, et j'ai la confiance que, quand vous aurez accompli tout ce qu'il vous a commandé, vous vous considérerez vous-mêmes comme des servantes inutiles. Si les chrétiens les plus éminents trouvent dans leurs propres cœurs de continuels sujets de s'humilier, qu'en sera-t-il de ceux qui n'atteignent pas un degré aussi élevé! Toutefois, soyons reconnaissantes de ce qu'il a plu à Dieu de nous conférer quelque grâce et ne nous laissons pas détourner de « tendre à la perfection, » par le sentiment de notre grande indignité. J'ai quelquefois eu la pensée que je ne pourrais jamais me corriger de certains défauts, parce que je ne l'avais pu jusqu'alors; en cela j'ai eu tort, et quoique cette entreprise demande des efforts très-fermes et persévérants, il faut cependant la tenter. Nous n'atteindrons point une grande piété par l'effet d'un miracle; c'est une œuvre de patience qui doit être l'affaire de toute notre vie. Les ouvrages de Flavel et de Baxter m'ont dernièrement affermie dans cette conviction. Oh! si le manteau de ces hommes de Dieu pouvait, comme celui d'Elie, tomber sur ceux qui prêchent aujourd'hui l'Evangile, et les revêtir du même esprit! Je trouve peu d'édification dans les sermons modernes et même dans le plus grand nombre des

écrivains religieux. Les biographies de Martyn et de Scoot méritent cependant d'être exceptées; l'instruction qu'elles renferment parle au cœur. Je suis bien aise, mes chères sœurs, d'apprendre que vous vous êtes prononcées contre le monde; ayez soin de porter partout avec vous la paix et la joie chrétiennes, afin de faire connaître combien votre foi vous rend heureuses; alors on ne s'étonnera point de vous entendre dire, en refusant de suivre les mondains dans leurs fêtes : « J'ai à manger d'une viande que vous ne connaissez pas. » Mais, aimez tous les hommes pour l'amour de Christ et efforcez-vous de faire du bien à tous; soyez à tous égards conséquentes avec la profession que vous faites d'appartenir au Seigneur et d'être comme étrangères et voyageuses sur la terre, et veuille notre Dieu vous accorder la grâce d'accomplir en toute chose sa sainte volonté. »

Oodooville, 30 janvier 1830.

« Mon cher frère,

» Je suis revenue ce soir d'une visite de six jours à Tillipally, qui est, vous le savez, la résidence actuelle de M. et Mme Spaulding. Nous avions pensé que les bains de mer et l'interruption momentanée des soucis du ménage seraient favorables à ma

santé, si chancelante depuis quelque temps. Ce résultat a été obtenu, et je me trouve mieux assurément depuis mon retour. La mer n'étant qu'à deux milles de la station, Mme Spaulding va s'y baigner habituellement deux fois par jour. Tout le rivage est couvert de grandes pièces de bois, dont au premier abord on ne discerne pas l'utilité; mais en les examinant de plus près, on reconnaît qu'elles sont taillées et préparées pour servir à la construction des navires. Nous avons vu en quelques minutes plusieurs petits bâtiments construits, équipés, gréés et lancés à la mer, et d'autres qui rentraient au port ont été démontés et déposés sur la grève tout aussi rapidement. Un matin, comme nous approchions du rivage, nous trouvâmes un homme au milieu de ce chantier, et nous le priâmes de s'éloigner, afin de pouvoir nous mettre au bain, à quoi il nous répondit qu'il allait partir pour la pêche; mais ne voyant là aucun bateau, nous désespérions de pouvoir nous débarrasser de lui, quand, à notre grande surprise, aidé d'un petit garçon, il amarra quelques pièces de bois ensemble, y plaça ses rames, sa voile et son filet, et fut hors de vue en moins d'une demi-heure. Dans sa précipitation cependant, il ne négligea pas une formule de dévotion habituellement pratiquée par les marins indigènes, quand ils mettent à la mer, et moi je ne pus m'empêcher de dire : Pourquoi les chrétiens ne sont-

ils pas aussi soigneux de se recommander à la protection de leur Dieu, quand ils commencent une entreprise, que ne l'a été ce pauvre homme d'invoquer son idole muette, et d'adorer une image qui ne peut l'entendre ni le sauver ?

» L'école préparatoire est à Tillipally. J'aurais aimé vous introduire avec moi dans cette grande salle, où cent petits garçons noirs, à demi-nus, lisent, écrivent, apprennent à chiffrer. Bientôt vous auriez pu vous convaincre que, malgré la sombre teinte de leur peau, leur esprit n'est pas susceptible d'un moindre développement que celui des blancs d'Amérique ; de plus, la pensée qu'on les prépare à une carrière utile pour ce monde, ainsi qu'à une part de bonheur pour la vie à venir, aurait, je n'en doute pas, vivement touché votre cœur.

» Les chrétiens indigènes ne changent point la forme de leurs vêtements en se joignant à nous, et comme elle est beaucoup plus convenable pour eux que ne le serait la nôtre, nous leur laissons toute liberté à cet égard. Vous aurez peut-être peine à croire une chose très-vraie cependant, c'est qu'une femme habillée d'une pièce de mousseline qui entoure plusieurs fois sa taille, et se rejette sur les épaules, paraît plus modestement vêtue dans nos assemblées que les dames américaines ne le sont généralement. Elle est entièrement couverte, sauf les pieds et les mains, et sa draperie l'enveloppe de

telle sorte, qu'elle peut être exposée à un grand vent sans que la décence en soit le moins du monde choquée. Les garçons dans nos écoles portent un vêtement noué autour de la taille et descendant jusqu'aux pieds. Le haut du corps reste à découvert. Les filles, à moins qu'elles ne soient en très-bas âge, ont une jupe et une jaquette; encore ce dernier ajustement ne se met-il que dans nos écoles. Les jeunes filles qui vivent chez leurs parents, et même les femmes, à moins qu'elles n'appartiennent à une caste élevée, ou qu'elles ne se trouvent placées sons notre influence, sont rarement vêtues au-dessus de la ceinture. Les enfants, jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, ne portent ordinairement pas autre chose sur le corps qu'un cordon attaché autour de la taille, et auquel est suspendue une petite clochette dont le bruit se fait entendre à chacun de leurs mouvements. Vous concevez d'après cela que leur imagination est de bonne heure souillée de pensées impures; aussi est-ce non moins triste que dégoûtant de voir de près leurs habitudes enfantines. Une large porte est ouverte au péché, et la main du Tout-Puissant peut seule la fermer.

» Si vous aviez été hier ici, vous auriez eu un échantillon du caractère cingalais. Un des maîtres d'école indigènes parut tout à coup, à la tombée de la nuit, sous mon vérandah, et demeura quelque temps appuyé contre la balustrade sans mot dire. Je

lui demandai ce qu'il voulait ; il me répondit : « Rien, » et ne bougea pas de sa place. Au bout d'un moment, il fit le tour de la maison et entra avec les enfants et les domestiques dans la salle du culte. Après les prières, voyant qu'il restait encore debout sur la porte, je lui réitérai ma question, et sa réponse fut encore négative. Cependant, lorsqu'il vit que je me disposais à quitter la chambre, il s'approcha vivement, et à voix basse, tandis que des larmes ruisselaient de ses yeux en abondance, il me conjura de lui prêter un peu d'argent pour l'empêcher d'être jeté en prison. Il n'avait, disait-il, pas d'autre ressource que nous ; après Dieu, il nous devait tout ; sans nous, lui et sa famille seraient déjà morts de misère ; nous étions venus dans ce pays par pure charité, et Dieu seul connaît tout le bien que nous avons déjà fait, etc. Je ne me laisse pas trop attendrir par les pleurs des femmes, étant fort habituée à les voir venir se plaindre à moi ; mais je ne pus m'empêcher d'être émue de l'affliction de cet homme, quoique son histoire fût probablement fausse, car il n'est sorte d'artifice que les indigènes n'emploient pour obtenir une pièce de monnaie. Les maîtres d'école reçoivent leur salaire à terme fixe, sans quoi plusieurs d'entre eux ne cesseraient de nous importuner chaque jour du mois. N'osant donc s'adresser à mon mari, dans l'intervalle d'une échéance à l'autre, ils viennent à

moi pour emprunter, promettant de me rembourser dès qu'ils auront reçu leur paiement. Le mensonge, la flatterie, rien ne leur coûte pour arriver à leurs fins : ils se prosterneront le front dans la poussière dès qu'ils ont à solliciter la plus légère faveur, et souvent ils mendient avec bassesse ce qu'ils pourraient facilement se procurer eux-mêmes par leur travail.

» Une pauvre femme, qui est venue ici cet après-dîner, n'a pas fait moins de vingt milles pour venir me demander quelques grappes de raisins qu'elle désirait donner à son enfant malade, et comme je n'en avais pas, elle a emporté quelques feuilles de vigne à la place. Ces pauvres gens font ainsi de longues courses uniquement pour chercher auprès de nous un peu de miel, de sucre, ou quelqu'autre bagatelle qu'ils croient utiles aux malades. En leur faisant contracter ainsi une légère obligation envers nous, cela nous fournit l'occasion de les inviter à nos réunions du dimanche. En général, nous exigeons de tous ceux qui travaillent pour nous qu'ils assistent aux prédications, et comme beaucoup d'entre eux manquent d'ouvrage, ils acceptent volontiers cette condition (1). Nous en voyons jus-

(1) Il ne faut point considérer cette coutume comme une contrainte morale imposée aux indigènes dans le but de faire servir l'intérêt pécuniaire aux progrès du christianisme; mais quand on réfléchit aux difficultés que doit surmonter le mis-

qu'à dix et quelquefois vingt, entourer notre porte, dans l'espérance d'être employés; et quand nous les entendons dire qu'ils ont faim et ne possèdent aucun moyen de gagner leur vie, nous voudrions pouvoir donner de l'ouvrage à tous. Fréquemment de pauvres gens qui jouissent d'une bonne santé sont réduits à mendier, parce qu'il y a des états qu'il ne leur est pas permis d'exercer. Les femmes des castes élevées peuvent se faire un petit revenu en pilant du riz, mais celles des castes inférieures n'ont pas cette ressource : toutes les choses préparées par elles, qui doivent ensuite s'employer avec de l'eau, étant tenues pour souillées. Ces femmes achètent le matin au marché vingt-quatre quarts de paddy (c'est ainsi qu'on nomme le riz encore enfermé dans sa cosse), elles le portent à leurs maisons pour le piler et le vanner; le travail d'une journée produit environ treize quarts de riz nettoyé, qu'elles revendent le lendemain deux ou trois *cents* (monnaie

sionnaire pour pénétrer jusqu'au sein des masses et pour se faire écouter d'elles, on ne s'étonnera point de le voir employer son crédit à presser une population païenne et ignorante de venir entendre l'Evangile; « la foi vient de l'ouïe, » et il faut que les appels de la grâce aient frappé les oreilles avant de parvenir à la conscience; d'ailleurs, le journal de Mme Winslow nous prouve qu'on voulait de meilleures garanties de la conversion d'un homme que sa simple présence dans les assemblées chrétiennes.

(*Note du traducteur.*)

du pays) de plus qu'elles ne l'ont payé, et cela fournit à leur nourriture et à celle de leurs enfants; elles suivent à la lettre cette injonction : « Ne soyez point en souci du lendemain; » et il en est de même chez tout le peuple. Si un ouvrier qui reçoit un salaire d'environ trente *cents* par semaine, sait que dans deux ou trois mois il sera appelé à payer une somme égale à celle-là pour sa taxe annuelle, ne croyez pas qu'il épargne quelque chose chaque semaine jusqu'à ce qu'il ait réuni la contribution nécessaire; au contraire, il dépense tout ce qu'il reçoit, et lorsque le moment de percevoir la taxe est arrivé, il court de lieu en lieu, cherchant à emprunter de ses voisins ou à mettre en gage les joyaux de sa femme. En général, les indigènes aiment beaucoup à faire des emprunts; mais ils évitent de rendre le plus longtemps possible, dans l'espérance que la personne à qui ils doivent mourra, ou abandonnera son droit, ou n'aura pas le moyen de les faire poursuivre, et que de la sorte, ils pourront se soustraire à l'obligation d'un remboursement. »

Oodoville, 10 décembre 1829.

« Chère tante Leffingwell,

» Faute d'avoir à vous mander quelque fait nouveau relatif à notre mission, je me proposais de vous donner le récit de la réunion de prières qui

devait avoir lieu lundi dernier. Mais cette réunion a été empêchée par un violent orage, qui d'abord nous a confinés dans notre maison, puis nous en a presque chassés par l'abondance de la pluie. Les pauvres indigènes ont souffert de diverses manières ainsi que cela leur arrive toujours en pareille circonstance. Ceux qui sont en relation avec nous n'ont cessé dès-lors de venir nous demander, les uns des vivres, les autres des vêtements. Malgré tous leurs efforts pour se mettre à l'abri, ils étaient inondés dans leurs chétives demeures, comme les arbres du jardin. Les huttes de boue sous lesquelles ces pauvres créatures se retirent pêle-mêle avec leur bétail s'écroulent souvent étant détrempées par l'eau, et leur toit de feuilles est emporté par le vent. La mortalité se met parmi leurs bestiaux, et si l'ouragan se prolonge, on n'a bientôt plus rien à manger; car l'habitude de vivre au jour le jour est si générale, que les gens riches même ne font point de provisions, sauf quelques tas de grains qui ne sont pas encore préparés à servir de nourriture. Ils n'ont chez eux, ni bois, ni fruits, ni légumes, à moins que leur jardin ne leur en fournisse quelque peu; vous verriez pendant la tempête tous les membres d'une pauvre famille entassés dans leur habitation, assis sur leurs talons, les épaules couvertes de tous les vêtements qu'ils ont pu rassembler, et attendant paisiblement que

le mauvais temps s'apaise, jusqu'à ce que le sentiment de la faim pousse le père ou la mère à s'aventurer au dehors, une corbeille sur la tête en guise de parapluie, pour ramasser quelques morceaux de bois et apprêter les grossiers aliments qui peuvent se trouver à leur portée.

»Dans les cas de maladie, ce pauvre peuple éprouve à la fois toutes les misères réunies de la pauvreté, de l'ignorance et du paganisme. Les *conforts* de la vie sont inconnus parmi eux. Il n'est pas rare de voir un homme consumé par l'ardeur de la fièvre, qui est endémique dans ce pays, étendu pendant plusieurs semaines, sous un vérandah, couché sur une natte, et n'ayant qu'une pierre ou une planche pour oreiller; ce malheureux ne possède ni vêtements de rechange, ni boisson rafraîchissante pour étancher sa soif, et les secours de la médecine ne viennent pas jusqu'à lui, parce que sa bourse ne lui permet point d'appeler un docteur, dont les prétentions pour l'ordinaire dépassent de beaucoup l'habileté. Si le désir impérieux de prolonger de quelques jours sa triste existence le décide à recourir au médecin, il doit alors sacrifier le peu qu'il possède, ou mettre en gage les bijoux de sa femme, tandis que ses amis se dévouent à présenter des offrandes journalières à l'idole dont on suppose qu'il a mérité la colère par sa négligence à s'acquitter de quelque cérémonie religieuse. Le

pauvre malade est-il rendu à la santé, c'est par quelque nouvelle offrande ou par un pèlerinage en l'honneur de sa divinité stupide qu'il acquitte la dette de la reconnaissance, et sa religion ne lui demande rien de plus. Oh! combien est différent le lit de douleur du chrétien! quel allégement ne trouve-t-il pas à ses souffrances, lorsqu'il s'appuie sur ce Dieu qui n'afflige pas volontiers ses enfants, lorsqu'il regarde à ce Sauveur qui compatit et pardonne, et qui a enlevé à la mort son aiguillon!

» Il y a des moments, ma chère tante, où, à la vue de semblables scènes, il semble bien aisé d'endurer des épreuves et de compter sa vie pour rien, pourvu que des âmes immortelles soient amenées à Christ; mais pourriez-vous croire que, même dans ce coin retiré du monde, il y ait encore tant d'obstacles à une joyeuse consécration de soi-même au glorieux service du Seigneur? Hélas! oui; vous connaissez assez le cœur humain et peut-être aussi le mien en particulier, pour comprendre qu'il en soit ainsi. Nous portons un *monde* au-dedans de nous, et il n'a que trop le pouvoir d'absorber notre cœur. Cependant, quoiqu'un réveil religieux ne se soit pas manifesté pendant la dernière année, huit ou dix personnes ont été ajoutées à l'Eglise dans les diverses stations. L'Evangile a été prêché dans bien des lieux différents; beaucoup d'enfants ont été instruits, et un grand nom-

bre de traités distribués ont trouvé plus de lecteurs que dans les années précédentes. J'espère aussi que d'abondantes prières sont montées devant Dieu pour combattre la puissance des ténèbres et obtenir de sa grâce que la vraie lumière vienne à briller sur tous les peuples. »

A Mme Jane Trumbull.

Oodooville, 30 septembre 1830.

« Ma chère amie,

» J'ai souvent désiré répondre à votre bonne lettre, que j'ai reçue il y a près d'une année ; mais j'ai fort peu écrit ces six derniers mois. J'aurais voulu pouvoir vous mander qu'une œuvre de grâce s'opérait autour de nous avec quelque étendue ; malheureusement cette joie ne nous est pas accordée. Ma plus ferme espérance repose sur notre école centrale de jeunes filles : quand des femmes chrétiennes seront disséminées dans les différents villages, au milieu des païens, elles y agiront, j'espère, comme un levain qui fait lever toute la pâte. J'ai été particulièrement réjouie dernièrement par le mariage d'une de nos élèves avec un jeune homme d'un caractère chrétien et d'une condition respectable. Peut-être pourrai-je vous intéresser un peu en vous décrivant les coutumes observées dans ce pays, relativement aux mariages. Il est rare que ces

unions soient basées sur l'affection mutuelle ou amenées par des relations préalables. Le premier objet que se propose un jeune homme est de faire un choix avantageux quant à la famille, à la caste et à la dot de la personne qu'il recherche. Dès qu'il a trouvé ce qui lui convient à ces divers égards, des officiers du gouvernement dressent le contrat de mariage, dans lequel on stipule fort exactement le montant de la dot qui est constituée à la femme et à ses enfants, et dont le mari n'a que la jouissance. L'engagement entre les parties est publié trois dimanches successifs, et leurs noms, castes, etc., sont consignés sur un registre officiel. S'ils sont chrétiens, la loi exige que peu après ils soient mariés par un ministre de leur culte. On prépare pour cette intéressante occasion une abondante provision de gâteaux pétris avec la fleur de riz et bouillis dans l'huile, et une grande variété de fruits. Les futurs époux invitent alors tous leurs amis. A la noce dont je vous parlais ci-dessus, cinquante à soixante personnes étaient présentes. La mariée fut habillée par ses amies, et son futur époux par les siens, et sans s'être vus ni l'un ni l'autre, ils entrèrent chacun de leur côté dans l'église, et prirent place sur des siéges séparés, ayant auprès d'eux quelques-uns de leurs proches. Le mariage se célébra dans les formes accoutumées, et fut accompagné de prières et d'une exhortation sur les

devoirs des maris et des femmes. Après cela, ils se retirèrent dans des appartements différents où des rafraîchissements leur furent servis. Au bout de quelques moments, l'époux, accompagné de ses amis intimes, vint trouver sa femme : il lui passa autour du col le *tarley* (petit ornement d'or qui distingue les femmes mariées), et lui jeta le vêtement de noce sur les épaules. Nous les engageâmes à rompre un gâteau ensemble, pour remplacer la coutume établie parmi eux de faire fumer un cigarre à la femme après son mari. Ils se rendirent ensuite à deux milles de là chez la mère de la mariée, chacun escorté par ses amis, et ils y prirent un repas avant d'aller à la demeure qu'ils devaient habiter ensemble. Comme ils en approchaient, la sœur du mari vint au-devant d'eux, et attacha de riches anneaux aux oreilles de la nouvelle épouse, ce qui est considéré comme une marque d'affection et de respect fort appréciée parmi eux. Les jeunes mariés portent leurs habits de noce et leurs ornements pendant les quelques jours consacrés à recevoir et à rendre des visites à la suite du mariage; puis ils rentrent dans leur vie habituelle. Nous espérons voir, avec le temps, plus de simplicité et de conformité avec nos propres coutumes s'établir dans ces occasions; mais nous sommes déjà bien reconnaissants des heureuses innovations que nous avons pu introduire chez les indigènes, et de ce

qu'une forme de mariage chrétienne est venue remplacer d'absurdes cérémonies idolâtres. Chez les païens, les parties ne sont même pas consultées; les parents arrangent tout sans leur consentement, et peut-être à leur insu; il en résulte que le bonheur domestique est à peine connu parmi eux. »

A Mlle Louisa Chester.

Jaffna, 20 avril 1830.

« Vous demandez, ma chère Louisa, à recevoir des lettres missionnaires écrites « *avec le cœur dans le ciel.* » Plût à Dieu que je pusse en écrire de telles, et vous montrer un cœur élevé comme il devrait l'être au-dessus des choses de ce monde! mais apprenez, si vous l'ignorez encore, que la résidence au milieu d'une population semblable à celle-ci, entraîne pour les missionnaires des tentations de divers genres, et si elle ne les pousse pas à la mondanité proprement dite, ils ne se sentent que trop portés à l'indolence, au découragement, à l'égoïsme, à la recherche de leurs aises et de leurs convenances particulières. C'est la tendance de tout ce qui les entoure, et il faut la vertu d'en haut pour y pouvoir résister. On suppose trop généralement que les missionnaires sont meilleurs chrétiens que ceux qui restent dans leur patrie, et

par conséquent, je le crains, on prie trop peu pour eux. Cependant, il serait facile de prouver que nulle autre classe d'hommes n'a un plus urgent besoin d'obtenir, par les pressantes supplications de ses frères, la plénitude de la foi et de l'espérance, pour devenir des modèles d'humilité, de patience et de charité fraternelle.

» Je répondrai à vos questions, touchant la manière de fixer l'attention de ce peuple sur les choses religieuses, que l'usage des missionnaires est de leur présenter du haut de la chaire quelqu'une des principales vérités scripturaires, en l'expliquant et en la commentant dans des termes aussi simples que ceux qu'on emploie auprès d'un enfant. Des exemples tirés de leurs propres coutumes, accompagnés de faits et de paraboles, produisent un très-bon effet. Le peuple tamule use souvent de figures et de comparaisons pour donner plus d'énergie à son langage. On ne peut pas dire qu'ils se soient généralement déclarés en faveur de l'Evangile. Ils oublient quelquefois bientôt les choses qui ont parlé le plus fortement à leur conscience; ou, s'ils continuent à en être troublés, ils se rassurent par l'idée, trop universellement répandue, que le christianisme étant fait pour les Européens et l'idolâtrie pour les Indous, ils ne doivent pas quitter la religion de leurs pères. Aussi, constamment ils reviennent à ce principe : « Un enfant doit-il aban-

donner sa propre mère? » Une grande épreuve pour nous, est de voir plusieurs de nos voisins et de nos domestiques, qui ont longtemps entendu la vérité en public et en particulier, et qui ont été l'objet de prières spéciales, demeurer attachés au culte de leurs ancêtres, comme si on ne leur avait jamais enseigné une meilleure voie. Leurs idées sur le péché ne sont pas moins erronées : pour eux, il consiste à négliger de faire des offrandes dans les temples, de présenter du riz au brahmines ou de faire boire et manger les vaches. Mais quant au vol et au mensonge, voici leur morale : si la bouche s'ouvre et qu'il en sorte un mensonge, c'est tout naturel, nous ne pouvons vivre sans mentir; et si un homme qui a faim n'a rien à manger, comment peut-on l'empêcher de voler? Leur parlons-nous du septième commandement, ils répondent que personne ne peut vivre sans le violer; et ils n'ont pas la plus légère idée de l'offense dont le péché nous rend coupables aux yeux de Dieu. Un entretien que j'ai eu, il y a deux jours, vous montrera combien est difficile l'entreprise d'éclairer les femmes. Un vieux maître d'école, qui pendant quatorze ans avait enseigné la Bible aux enfants, étant mort depuis peu, une de ses filles vint à moi, se fit connaître, et me dit que son père en mourant l'avait engagée à s'adresser à l'*Amma* (c'est ainsi qu'on me nomme) quand elle aurait besoin de quel-

que chose. « Mais, lui dis-je, si vous êtes sa fille, comment ne vous ai-je jamais vue quand j'allais à l'école bungalow. — Oh! c'est que j'avais l'habitude de me cacher, pour entendre et n'être pas vue. — Eh bien! puisque vous n'avez pas voulu me laisser vous parler alors, vous devez m'écouter aujourd'hui. — Oh! je n'ai pas le temps, je suis venue, parce que mon père m'avait dit que vous me donneriez tout ce qu'il me faudrait. — Où est votre père? — Il a été brûlé. — Oui, bien son corps, mais son âme? — Je n'en sais rien. — Et vous, ne mourrez-vous pas aussi? — Oui. — Et où ira votre âme? — Dieu en prendra soin. — Mais si vous péchez contre Dieu, vous prendra-t-il à lui! — Je n'ai jamais péché. — Quoi! jamais il ne vous arrive de mentir, de vous quereller avec vos voisines?... — Mon enfant m'attend; donnez-moi, je vous prie, des vêtements et laissez-moi aller. — Pourquoi vous donnerai-je quelque chose? vous n'écoutez pas ce que je vous dis. — Eh bien! je ferai tout ce que vous voudrez. — Je veux que vous veniez dimanche à l'église, pour entendre parler des choses qui intéressent votre âme. — Oh! non, je suis d'une bonne famille, et je n'y puis venir. — Je vous dirai donc ici que Dieu vous commande de vous repentir et de croire en Jésus-Christ. Savez-vous qui il est? — Non, mais je veux m'en aller. » Ce fut ainsi que pendant une heure

j'essayai d'attirer son attention, sans plus de succès. Cela vous donne un échantillon de la manière d'être de ces pauvres femmes; si l'on peut parvenir à les convaincre de péché, alors tout est gagné; mais c'est l'œuvre du Saint-Esprit. L'heure du courrier qui s'approche m'empêche de vous parler des écoles du dimanche, et des profondes ténèbres qui enveloppent nos chers enfants; je veux cependant encore répondre à votre question sur les moyens qui nous semblent avoir été bénis? La persévérance dans la prière, l'exposition sans cesse réitérée des mêmes vérités, faite avec amour et plénitude de cœur; voilà les armes auxquelles le Seigneur a plus d'une fois accordé la victoire. Oh! qu'ils reviennent ces jours où les églises de notre bien-aimée patrie intercédaient continuellement pour nous et où nous pouvions alors en toute confiance nous approcher du trône de grâce! »

« Ma chère sœur,

» Plusieurs choses m'ont jusqu'à présent empêchée de vous communiquer mon opinion sur le dernier envoi de livres que j'ai reçu d'Amérique. Une des choses qui m'ont frappée, c'est que, parmi les ouvrages de tout genre que l'on compose aujourd'hui pour les enfants, il n'y en a pas un qui soit en tout point adapté à la première enfance; toujours les pensées ou les expressions sont au-dessus

de sa portée. Si seulement un mot ou deux dans chaque page demandaient une explication, je ne me plaindrais pas; mais presque à chaque phrase on se trouve arrêté. Ce serait faire le bonheur des mères et des institutrices que d'abandonner le style élégant pour composer des livres dans lesquels on parlerait et surtout on *penserait* un peu plus à la manière des enfants. Il y a de quoi leur donner le dégoût de la lecture que de mettre entre leurs mains des livres qu'ils ne comprennent pas. Ma fille Joanna a lu et relu l'histoire de la petite Marguerite dans l'alphabet de Mme Sherwood et celle de la petite Sally de l'école du dimanche jusqu'à ce qu'elle les sût par cœur; mais c'est qu'elle les préférait toujours à d'autres ouvrages inintelligibles pour elle, quoiqu'on les dît fort intéressants. Je ne suis pas plus satisfaite des images que l'on place dans ces livres; il y en a dont les enfants doués de sensibilité ou d'une imagination vive ne peuvent soutenir la vue; quelques représentations de notre Seigneur sur la croix sont de ce genre; il y en a même de hideuses, comme le combat de David avec Goliath, dans notre alphabet en vers. Quelquefois aussi les objets manquent tellement de proportion, qu'un insecte paraît aussi gros qu'un éléphant. »

Les extraits suivants étaient destinés à rectifier quelques idées fausses, touchant la manière de

vivre adoptée par les missionnaires à Jaffna. En prenant connaissance de leurs arrangements domestiques, on ne doit pas oublier que la nature du climat et le séjour au milieu d'un peuple aussi étranger à l'industrie que le sont les Indous, devait nécessairement leur imprimer une forme très-différente de celle qui est reçue dans nos contrées. Aux Indes, un missionnaire est obligé d'employer un domestique pour bien des choses qu'il ne peut faire lui même, sans compromettre l'œuvre de l'Evangile et le but dans lequel il a quitté son pays natal; ainsi, faire les approvisionnements journaliers de sa famille dans un marché éloigné de deux ou trois milles, ou passer plusieurs heures à ramasser de l'herbe pour la vache ou le cheval, sont des occupations dont un domestique s'acquitte à peu de frais, tandis que son maître conserve la faculté de dévouer son temps à l'instruction des âmes. Lorsque le Seigneur envoya ses disciples, « sans bourse et sans sac, » c'était au milieu de leurs propres concitoyens; mais quand ils durent plus tard aller évangéliser toute la terre, il leur dit: « Que celui qui a une bourse la prenne (Luc, XXII, 36). » Le temps vient, on peut l'espérer, où beaucoup de ceux qui ont une bourse la prendront, pour n'être comme Paul « à charge à personne, quoiqu'ils en eussent le droit. » Mais si les chrétiens qui restent dans leur patrie veulent avoir le *privilége* d'aider à

la conversion des païens, ils sentiront toujours plus la nécessité d'être libéraux envers ceux « qui sont envoyés, » afin de faciliter leur œuvre. On doit se réjouir plutôt que s'affliger de ce que, dans le système des missions modernes, l'établissement des écoles, l'impression des livres, l'emploi d'aides indigènes nécessitent de fortes contributions de la part des chrétiens. Cela crée entre les apôtres de la foi et leurs bienfaiteurs une communauté d'intérêts et une sympathie qui les excitent à d'ardentes prières mutuelles, en même temps qu'elle ouvre un écoulement aux richesses de l'Eglise et prévient les conséquences fâcheuses que pourrait produire leur accumulation.

Fragments d'une lettre de Mme Winslow.

« Notre habitation se compose, comme je vous l'ai dit, de quatre pièces de plain-pied, dont l'une sert à la fois de salon et de salle à manger; son ameublement se compose d'une table fort simple au milieu, de douze chaises en *jackwood* (1) garnies en ratine, et de deux sophas couverts en toile des Indes de couleur foncée; il y a de plus une petite table à ouvrage apportée d'Amérique, sur laquelle sont posées mes Bibles anglaise et tamule et deux livres de cantiques, — deux guéridons qui portent des globes pour l'usage des écoles, deux

(1) Bois des Indes.

étagères renfermant toute notre bibliothèque et deux buffets, dont l'un contient notre pharmacie, l'autre les ouvrages préparés pour l'école. Ma chambre à coucher est meublée d'un lit à rideaux et d'un secrétaire, tous deux apportés de Boston ; d'une vieille glace, d'une table sur laquelle je vous écris, de deux grandes armoires pour nos effets, d'une table à laver et d'un sopha. Dans la chambre des enfants, sont trois petis lits avec des matelas de paille, et des rideaux de grosse mousseline pour les garantir des mousquites; une petite table, deux armoires, une corbeille à linge. Dans la quatrième pièce, nous tenons tout le linge et les ustensiles de ménage. Aucune de nos chambres n'est de grande dimension; mais elles sont élevées, car elles atteignent jusqu'au toit. Les parois intérieures sont blanchies, et les planchers faits en ciment sont couverts de nattes pour les préserver de l'usure. Je ne crois pas que nous ayons un meuble qui ne soit absolument nécessaire et de la plus grande simplicité. Si un ami venait nous demander à coucher, nous n'aurions pas un matelas à lui offrir. Quant à notre nourriture, le bœuf est si mauvais que nous n'en mangeons pas deux fois par année. Le riz et le curry sont nos mets les plus ordinaires; je fais grand usage de pain, le riz étant trop froid pour moi; en fait de viande, nous avons du chevreau, d'assez bon mouton et des volailles en abondance.

Matin et soir, nous prenons du café avec une sorte de sucre brut nommé *jaggrey*, inférieur à la mélasse. Nous mangeons ce qui est nécessaire pour maintenir notre santé, et loin d'avoir à nous reprocher d'être trop bien nourris, nous regrettons tous quelquefois de ne l'être pas mieux.

» Nos vêtements sont légers et peu coûteux. Nos enfants sont habillés en étoffes du pays. Les filles portent de petits pantalons et des fourreaux; les garçons de larges culottes et des jaquettes; jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, ils ne font usage ni de bas ni de souliers; quand ils sont petits, on leur met des vêtements propres chaque jour; nous sommes tous obligés de nous changer et de nous baigner fréquemment à cause de la chaleur et de la poussière. Le blanchisseur garde le linge une semaine, et il faut encore un jour ou deux pour le faire repasser: vous voyez qu'il faut avoir bien des habillements de rechange: tout en conservant la plus grande simplicité, je tâche d'être toujours également bien mise, soit que j'aille à l'école, soit que je sorte ou que je reste à la maison, car je ne considère pas la propreté comme une affaire de parure, mais de bienséance chrétienne. Le chapeau que j'avais acheté à Boston en 1819 m'a servi jusqu'à présent. Les modes ne changent pas souvent ici, et c'est heureux, puisque je suis obligée de couper et de préparer tous mes vêtements, ceux des enfants et une partie

de ceux de mon mari. Vous voyez donc que, tout en paraissant ne rien faire, je ne demeure pourtant point oisive : tout le jour je suis à l'ouvrage, et souvent le soir la fatigue me contraint de poser mon aiguille. Cependant nous avons un cuisinier, une femme de peine, deux domestiques hommes, souvent deux femmes pour soigner les enfants, et entre eux tous ils ne font pas l'ouvrage d'une seule bonne servante en Amérique. J'ai besoin d'aide quelquefois, afin de pouvoir trouver le temps d'instruire mes enfants, d'écrire pour M. Winslow, de préparer des petits traités en langue tamule et des leçons de géographie ou d'arithmétique pour l'école. Le soin des provisions et des achats, la tenue des comptes, la surveillance des ouvrages qui se font à l'école me prennent bien des moments, sans compter que les assistances à donner aux pauvres et aux malades viennent m'interrompre dix fois par jour. Je ne vous dis point cela, chers amis, pour m'attirer vos louanges ; mais je désire seulement que si vous entendiez dire : Nous n'avons point d'argent à donner à ces missionnaires qui ont tant de domestiques et ne font rien par eux-mêmes, vous soyez à même de répondre, que s'ils ne font pas la cuisine et la lessive de leurs propres mains, ils savent cependant trouver le moyen d'employer utilement leur journée. »

Oodooville, 13 janvier 1830.

« Ma chère sœur Elisabeth,

» Combien ne vous dois-je pas de remercîments pour votre bonne lettre, que j'ai reçue il y a peu de semaines! Je puis sympathiser avec les angoisses d'âme que vous avez éprouvées et dont je jouis de vous savoir pleinement délivrée ; puissiez-vous désormais marcher fermement dans la foi, de sorte que vous en obteniez une paix solide et durable. On dit que vous pensez beaucoup aux missions; s'il est vrai, comme je l'espère, que vous possédiez les qualités requises pour cette vocation, je voudrais vous voir telle que je suis, à la réserve de mes infirmités et de mes misères. Peut-être ne trouverez-vous pas hors de propos que je vous dépeigne, ce qu'à mon avis, une femme de missionnaire devrait être. — Elle doit posséder une piété humble et sincère, un bon caractère, du jugement, un esprit cultivé, une pleine connaissance de l'économie domestique, un ton et des manières affables. Par le premier point, j'entends quelque chose de plus que le degré de piété qui assure le salut individuel. Il faut joindre, à des vues claires et précises sur l'Evangile, un cœur brûlant d'amour pour le Sauveur, une profonde conviction de la parfaite suffisance de son sacrifice et de la réalité de ses

promesses, une volonté déterminée de renoncer aux douceurs de la vie, de se soumettre aux privations, d'échanger la société de ses amis pour celle des étrangers et des ennemis; en un mot, de consentir à toute espèce de sacrifice personnel, dans le but de faire connaître le Sauveur crucifié à ceux qui périssent dans l'ignorance et le péché. — Si vos mains sont trop délicates pour s'employer au soulagement du pauvre, si vous craignez de souiller votre esprit en vous trouvant en contact avec l'immoralité et la dégradation des païens, si vous ne pouvez renoncer aux charmes d'une société élégante et polie et à l'attrait de vos occupations littéraires: en un mot, si vous n'êtes pas disposée à vous « dépenser » pour les autres et pour ceux même qui sont presque tombés au niveau de la brute, vous ferez mieux de ne pas penser à la vie missionnaire.

» Dans un *bon caractère*, je ne comprends pas seulement l'égalité et la douceur, mais un désir continuel de contribuer au bonheur des autres, un esprit de patience et de support, même envers ceux qui vous sont le moins agréables, de la déférence à l'opinion d'autrui et une manière aimable de souffrir la contrariété; toutes choses enfin qui rentrent dans la définition de la charité, telle que la dépeint saint Paul, au XIIIe chapitre de la 1re épître aux Corinthiens.

» Le *jugement* doit être, à mon avis, le résultat de l'observation, de l'expérience et du discernement dans les choses usuelles de la vie : toute la science acquise est incapable de le remplacer, et sans cette qualité on ne saurait faire que peu de bien dans l'œuvre des missions.

» La *culture d'esprit* qui me paraît nécessaire consiste dans une connaissance générale de la grammaire, de l'arithmétique, de la géographie et de l'histoire, dans le goût et l'habitude de la bonne littérature et la facilité à écrire. Quelques éléments de botanique, de chimie, de peinture et de musique, sont fort utiles aussi, si l'on a l'avantage de les posséder; mais ce qui est indispensable, c'est que la femme du missionnaire soit en état de tenir tous les comptes de la maison. De plus, elle doit s'appliquer à l'art d'enseigner et à étudier avec soin la nature humaine sous ses diverses faces, afin de proportionner son enseignement à la capacité de chacun, tout en tirant le meilleur parti possible des dons qu'elle possède elle-même.

» Si la connaissance de l'*économie domestique* est une qualité essentielle chez la femme du pauvre, combien ne sera-t-elle pas désirable chez celle du missionnaire? Elle est même d'une nécessité impérieuse pour le bien-être de la famille dans ces contrées païennes. Tout se détruit et se perd, si la personne chargée des soins du ménage manque

d'ordre et d'activité. Il est bon aussi qu'elle sache *couper*, *coudre* et *raccommoder* toute espèce de vêtements; car, lors même qu'elle n'est pas toujours appelée à y travailler de ses propres mains, dans bien des cas, cette industrie peut lui être utile.

» Je dis enfin que des *manières douces et conciliantes* sont à désirer chez la femme missionnaire, afin qu'elle puisse se faire aimer des frères et des sœurs qui travaillent dans le même champ, et attirer les païens à embrasser l'Evangile; ces populations sont souvent tellement influencées par les formes et les apparences, qu'un air hautain ou un ton méprisant ferme leurs oreilles et endurcit leurs cœurs.

» Après cet exposé, ma chère Elisabeth, ne dites pourtant point: «Cette tâche est au-dessus de mes forces, je ne puis m'engager dans une telle vocation. » N'avons-nous pas reçu ce commandement d'être « parfaits comme notre Père céleste est parfait; » et n'est-il pas certain que, « Si quel-» qu'un manque de sagesse, il doit la demander » à Dieu qui donne à tous libéralement sans » rien reprocher, et elle lui sera donnée ? » (Jacques, I, 5.)

» Peut-être est-ce ici le lieu d'observer que bien à tort on a prétendu mettre sur le même niveau les chrétiens engagés dans les missions étrangères et

ceux qui paissent le troupeau du Seigneur dans leur propre patrie. Sans doute, il y a égalité dans l'excellence de leur ministère, et sur ce fait-là, il ne peut s'établir de préséance que par le plus ou le moins de zèle et de dévouement que l'un ou l'autre apporte dans ses travaux ou ses souffrances pour la cause de Christ. Mais la vocation du missionnaire a cela de particulier, qu'elle requiert de la part de celui qui l'a embrassée les dons réunis d'évangéliste, de prédicateur, d'instituteur, de maître de langue, joints à une extrême persévérance; car la difficulté de se faire remplacer, et les dépenses qu'entraînent de longs voyages, l'enchaînent presque forcément à sa station. Ce qui donne aussi une importance toute spéciale à la charge de ces envoyés de Christ, c'est qu'ils sont les représentants de l'Eglise auprès de ceux qui ne recevront peut-être jamais que d'eux seuls des lumières et des impressions relatives à l'Evangile.

» Je me souviens d'avoir souvent entendu, en Amérique, discuter sur la convenance d'envoyer des missionnaires *mariés* chez les païens; peut-être les vues de quelques personnes sont-elles maintenant changées; cependant je sais que la nécessité où se trouvent plusieurs d'entre nous de renvoyer leurs enfants pour les faire élever dans leur pays natal a donné lieu de reproduire cette objection: « N'auraient-ils pas beaucoup mieux fait d'aller

seuls? » Il est maintenant trop tard pour qu'un tel scrupule puisse nous atteindre; mais, comme d'autres de nos frères pourraient en être troublés, je dois déclarer, qu'après en avoir fait l'expérience, nous voyons plus de raisons pour que les missionnaires emmènent leurs femmes avec eux quand ils vont aux Indes, que nous n'en voyions à l'époque où nous nous décidâmes à partir. Je suppose qu'un ou deux jeunes gens vinssent seuls dans une station missionnaire déjà formée et qu'ils fussent assez robustes pour employer la plus grande partie de leur temps à évangéliser activement au milieu des natifs, nul doute qu'ils n'y opérassent beaucoup de bien; mais, en faisant cela, ils ne pourraient accomplir qu'une partie de l'œuvre, et les pensionnats, les écoles, l'instruction des femmes devraient forcément être négligés; d'ailleurs, j'imagine qu'il serait fort petit le nombre de ceux qui pourraient soutenir pendant plusieurs années un tel genre de vie et conserver leur activité de corps et d'esprit, au travers des difficultés et des épreuves de tout genre qu'entraîne le séjour des Indes. Cela ne dépend ni de la volonté, ni de l'instruction; on peut débuter dans la carrière avec les meilleures dispositions, mais, au bout de quelques mois, si la santé vient à décliner, si les facultés ou l'entrain commencent à déchoir, rien ne peut remplacer le besoin de vie de famille que le missionnaire éprouve impérieusement; les indi-

gènes ne lui offrent aucune ressource ; les frères et sœurs des autres stations sont trop absorbés par leurs propres travaux pour pouvoir se dévouer à lui ; et le soldat de Christ devenu invalide s'expose à perdre une vie qui eût été précieuse à la cause de son Maître, faute des adoucissements et des soins domestiques qui auraient pu servir à la prolonger. Dans bien des cas, assurément, il est bon, il est honorable de savoir s'assujettir à une carrière de sacrifices continuels; mais on ne doit pas convertir une spécialité en règle générale, ni considérer comme moins utiles ceux qui servent le Seigneur dans une position différente. »

Les extraits suivants contiennent le récit d'un mouvement religieux qui se manifesta dans toutes les stations, vers la fin de 1830, et qui eut pour résultat l'admission dans l'Eglise de soixante personnes pendant le cours de l'année suivante.

Oodooville, 20 novembre 1830.

« Mes chers parents,

» Les derniers mois qui viennent de s'écouler nous ont plus que jamais convaincus que tout est vain sans l'opération du Saint-Esprit, et nous ont conduits à chercher sa divine assistance avec un désir toujours plus fervent de le voir triompher de tous les obstacles que lui oppose la méchanceté de nos cœurs. A la suite de la réunion de prières du

mois d'octobre, plusieurs enfants furent rendus sérieux et prirent la résolution de se consacrer au Seigneur. Une œuvre de grâce fut évidemment commencée dans bien des cœurs. Nos deux aides indigènes, Nathanaël et Goodrich, donnèrent des signes manifestes du réveil de leur âme. Peu de jours auparavant, nous remarquions que la plus froide indifférence semblait être le partage de ce pauvre Goodrich, et maintenant je voudrais que vous l'entendissiez parler et prier; vous donneriez gloire à Dieu de ce qu'un tel prédicateur a été accordé à ce malheureux peuple ; j'ai même la confiance qu'il n'est pas dans ce moment le seul dont les paroles agissent avec puissance sur le cœur des impénitents. Nous avons eu quelques réunions du soir d'un extrême intérêt: une, entre autres, avec les aides indigènes, les domestiques et les enfants. Goodrich avait été à Batticotta ce jour-là, et raconta ce qu'il avait vu parmi ses anciens camarades du séminaire. Quelques-uns, qui étaient possédés du malin esprit, sont maintenant, dit-il, *assis, habillés* et dans leur bon sens ; d'autres, après avoir été tellement opposés à la vérité, qu'ils se réunissaient pour blasphémer la Bible et ceux qui l'aiment, crient aujourd'hui vers Dieu avec larmes, implorant sa miséricorde. « Il faut avoir vécu parmi eux comme je l'ai fait, ajoutait Goodrich, pour comprendre ce changement. » Il avait assisté aussi

à une réunion des enfants des missionnaires et entendu les accents de leur contrition et de leurs prières. En racontant cela, il se tourna vers mon petit Charles, s'adressant à lui d'une manière fort touchante, et qui, j'espère, ne demeurera pas sans effet. Le pauvre enfant croyait rêver de s'entendre exhorter ainsi par un indigène, et il montra beaucoup d'émotion. Je fus très-réjouie de cette circonstance, et je crois avoir maintenant bien des raisons d'espérer que nos enfants seront amenés au royaume de Dieu. Dans une autre assemblée, un jeune homme, allié aux premières familles du district, et qui avait été l'objet de beaucoup de prières, de craintes et d'espérances, rendit un compte fort encourageant de ses expériences personnelles : il avait été une fois candidat pour l'admission dans l'Eglise; mais la crainte de sa famille le fit retourner en arrière. A présent, il semble réellement né de nouveau; il dépeignit avec naïveté combien autrefois il s'étonnait que les missionnaires pussent lire et relire si souvent les mêmes choses dans la Bible, et alors il supposait que nous devions être obligés à cela par quelque forme de notre culte; aujourd'hui, il a reconnu que la Bible est un livre différent de tous les autres et qu'elle est comme la nourriture journalière du chrétien; il a lui-même appris à l'aimer, et y découvre continuellement de nouvelles beautés. »

Cette manifestation religieuse dans les stations fut semblable à celle qui avait eu lieu déjà en 1824, sauf que, dans cette occasion-ci, la proportion de convertis parmi les païens adultes se trouva beaucoup plus considérable. Les premiers commencements de ce réveil se firent apercevoir dans le séminaire, sans éclat et sans fanatisme; mais une si grande anxiété spirituelle se fit sentir parmi les étudiants, que pendant quelques jours les études furent presque suspendues. Leurs humbles maisons de prière furent souvent occupées jusqu'à minuit par des individus ou par de petites congrégations, réunies pour prier, lire les saintes Ecritures et chanter les louanges de Dieu. La réunion trimestrielle des maîtres d'école, fréquentées par environ cent instituteurs et visiteurs des écoles, se tint à Batticotta peu après cette période intéressante. Ce fut un moment très-solennel. Les discours prononcés par les missionnaires et par quelques-uns des aides indigènes produisirent un effet remarquable; plusieurs furent convaincus de « péché, de justice et de jugement. » Une autre réunion du même genre fut tenue à Oodooville parmi les plus avancés des enfants de l'école. Près de 800 écoliers des deux sexes étaient présents et tous plus ou moins en état de lire les Ecritures. A la suite des paroles pressantes et affectueuses que leur adressèrent brièvement les missionnaires et les institu-

teurs, un grand nombre exprimèrent la résolution d'abandonner l'idolâtrie et de chercher leur salut en Christ; mais à quelques-uns seulement il fut donné d'accomplir ce bon dessein. Des assemblées du soir s'organisèrent dans les villages; les habitants des campagnes s'y rendirent en foule. Là, plusieurs personnes prenaient successivement la parole, et les vérités de la Bible étaient présentées avec chaleur et avec force à l'attention des pauvres pécheurs idolâtres. La circulation plus considérable de Bibles et de traités religieux, les progrès des écoles, la connaissance plus approfondie acquise par les missionnaires de la langue et des coutumes des indigènes, et l'empressement de ceux-ci à suivre les prédications, tout ouvrait la voie à une grande extension de l'œuvre évangélique sur le terrain du paganisme. Une partie des convertis furent reçus à la communion chrétienne en avril 1831.

Trois mois après cela, vingt-sept autres d'entre eux furent admis à la sainte Cène, dans la chapelle de Batticotta. Les deux plus âgés des enfants des missionnaires se trouvaient de ce nombre; l'un d'eux, Henriette Meigs, aimable jeune chrétienne, mourut peu de jours après, heureuse d'avoir pu professer sa foi en Christ aux yeux des païens, en remettant avec joie son âme régénérée dans les mains de ce Sauveur qu'elle avait récemment appris à connaître.

Au commencement de l'année 1831, la mission eut à soutenir une perte considérable, par l'incendie de ses bâtiments à Manepy. L'église, l'école, un grand bungalow et la maison des missionnaires, avec la majeure partie de leurs effets, furent la proie des flammes. Le feu éclata dans une petite hutte de roseaux, dont les domestiques avaient fait une sorte de cuisine; de là, il se communiqua au bungalow, qui, de même que les autres bâtiments, était couvert en feuilles.

Mme Winslow donne quelques détails à ce sujet :

10 *mai* 1831. « Le 30 avril, vers midi, M. et Mme Roberts, qui étaient en visite à Manepy, accoururent en toute hâte à Oodooville, et le premier, en se précipitant dans notre salon, s'écria : « L'église et la maison de Manepy sont brûlés de fond en comble! » Ce fut pour nous une nouvelle accablante. M. Winslow partit à l'instant pour Manepy; mais il était trop tard pour essayer d'arrêter le progrès du mal. Quelques objets de peu de valeur ont pu seuls être sauvés. M. et Mme Woodward et leurs enfants se sont trouvés sans autres vêtements de rechange, que ceux qui étaient entre les mains du blanchisseur; leurs livres, leurs meubles, leurs effets, tout a été détruit. Nous regardâmes comme un privilége de pouvoir offrir un asile chez nous à ces amis, jusqu'à ce qu'ils pussent s'établir ailleurs, et nous les possédons encore. Ils

supportent leur perte avec beaucoup de sérénité et ils trouvent une sorte de compensation dans la sympathie et l'assistance qu'ils ont rencontrée chez leurs frères. Les indigènes disent que le feu a été mis par Ganesa, un de leurs dieux, dont le temple est placé sur les terres de la mission, près de l'église; ils le croient fort irrité contre M. Woodward, qui avait fait quelques efforts pour éloigner de son voisinage ce lieu d'idolâtrie : cette prétendue manifestation du pouvoir de Ganesa a engagé plusieurs païens à donner de grosses sommes d'argent pour augmenter l'étendue du terrain qui lui est consacré; ils affirment que M. Woodward ne pourra pas vivre en sûreté si près du dieu dont il vient combattre le culte. »

Vers cette époque, Mme Winslow reçut la douloureuse nouvelle de la mort de son père. Voici dans quels termes elle en parle, en s'adressant à sa mère affligée :

21 juillet 1831.

« Chère et malheureuse mère,

» Elle est parvenue entre mes mains cette lettre qui contient le récit de la mort de mon bon père, Hélas! il est donc vrai qu'il vous a quittée! Il est entré dans les rangs de cette multitude qui jette ses couronnes aux pieds de Celui qui est assis sur le trône, et qui célèbre la gloire de l'Eternel Dieu des ar-

mées ! C'en est fait : ses souffrances, ses inquiétudes, ses soucis ont cessé pour toujours ; ma mère bien-aimée est veuve, et nous n'avons plus de père !..... Je ne puis croire à la réalité de ce coup funeste, et pourtant trop prévu. Mais, que vous dirai-je à vous-même, ô ma mère ! Comment, à cette distance, vous exprimer ce que je sens et vous aider à supporter ce pesant fardeau ? C'est en vain que je l'essayerais ; mais je me réjouis et je rends grâce de ce que vous êtes soutenue et fortifiée par Celui qui est seul puissant pour soulager. Cependant, je pleure sur votre solitude, sur ces heures, nombreuses peut-être, où il vous est difficile de dire : « Ta volonté soit faite. » Mais, chère mère, consolez-vous par l'assurance que c'est dans son amour et non dans sa colère que le Seigneur vous a frappée. Pensez aux joies célestes de ceux qui voient Jésus tel qu'il est ; pendant la vie de mon père, vous pouviez, je m'en souviens, supporter presque joyeusement toute sorte de peines, pourvu qu'il en fût lui-même exempt, et maintenant ne pouvez-vous pas encore être heureuse en songeant à son bonheur ! Oh ! sachons nous réjouir, car aujourd'hui sa joie est pleinement accomplie en Jésus. »

Le moment approchait où Mme Winslow allait elle-même être mise de nouveau à l'épreuve, et appelée à se séparer de son fils aîné : ses lettres

nous font connaître ce que son cœur eut à souffrir dans cette occasion :

2 octobre 1831.

« L'arrivée du vaisseau qui doit transporter Charles en Amérique est depuis peu journellement attendue ; je ne vois pas apporter une lettre à la maison sans éprouver une vive émotion, jusqu'à ce que j'en connaisse le contenu. Cher enfant! il sent aussi que désormais le temps qui lui reste à passer près de nous est bien court. Dans une petite course qu'il est dernièrement allé faire à Tillipally, il disait à Mme Spaulding : « Les journées se passent assez bien; mais quand la nuit vient, je pense à ma chère maman ! » Puisse un meilleur ami être toujours à ses côtés! J'ose presque dire que c'est là tout mon désir. Depuis quelque temps, il me paraît plus sérieux ; sa conscience est plus réveillée ; il voudrait pouvoir être reçu membre de l'Eglise. Mais il a encore besoin d'apprendre à mieux connaître son cœur. »

17 *décembre.* « Si vous pouviez savoir ce qui se passe ici, vous verriez que toutes choses se hâtent pour l'envoi de notre bien-aimé Charles en Amérique. Nous avions écrit à Madras dans le but d'être informés de l'arrivée du brick le *Star*, qui doit l'emmener, et nous présumions qu'entre le premier passage de ce navire et son retour de Calcutta,

nous aurions au moins deux mois pour nous préparer au départ de notre enfant. Mais au lieu de cela, nous avons appris, il y a cinq jours, que le vaisseau est arrivé à Calcutta sans avoir touché à Madras, et que Charles doit être rendu le 10 janvier dans cette dernière ville, ce qui l'oblige à nous quitter dans moins de quinze jours. Mon mari voulait l'accompagner avec un des fils de M. Woodward; mais M. Spaulding ira à sa place, parce qu'on désire que M. Winslow aille à Colombo pour voir le nouveau gouverneur et conférer avec lui sur les restrictions que l'on veut imposer à la mission. Mon cher enfant est séduit par la perspective du voyage et de tous les objets nouveaux qu'il va voir; cependant il me dit : « Maman, lorsque nous en parlions ensemble, il y a quelque temps, j'y pensais sans peine, parce que ce n'était pas encore certain; mais à présent que le moment de partir est arrivé, cela me paraît bien différent. » Sa mère peut lui en dire autant, et je crois qu'une mère seule peut comprendre ce que j'éprouve en ce moment. Il semble peu naturel, sans doute, d'éloigner de nous un enfant de cet âge, d'autant que nous n'osons guère espérer de le revoir en ce monde, et peut-être était-il tout aussi peu naturel à nous d'abandonner nos parents, lorsque nous quittâmes l'Amérique; mais, quoi que je doive en souffrir, je n'ai, grâces à Dieu, pas plus de doutes

sur mon devoir dans ce cas-ci que dans l'autre, et je crois, en agissant comme je le fais, donner à mon enfant la plus forte preuve d'amour. J'ai d'ailleurs la confiance que « quand son père et sa mère l'auront abandonné, toutefois l'Eternel le recueillera. »

On pourra voir, par les extraits suivants, que Mme Winslow sentit profondément son épreuve en se séparant d'un fils unique et bien-aimé; mais les raisons qui déterminent presque tous les missionnaires à s'imposer ce sacrifice, lui parurent pleinement satisfaisantes et ne la laissèrent pas hésiter sur ce qui était de son devoir. Les principales considérations qui influent en général sur les parents pour leur faire prendre ce parti, sont : que les enfants ne peuvent être convenablement élevés à Ceylan; l'état de la société y est trop contraire aux principes de la morale et de la religion; de plus, ils n'y peuvent trouver d'emploi qui les mette à même d'exercer leur industrie, et ils demeurent ainsi à la charge de leurs parents; il leur est presque impossible d'y contracter des unions chrétiennes et bien assorties, et de donner à leur carrière une heureuse ou utile destination. On pourrait développer encore plus amplement ces considérations et montrer que Ceylan, aussi bien que les contrées de l'Asie méridionale, ne sont pas des lieux où les habitants des climats septentrionaux puissent coloniser

avec avantage ; ils s'énervent sous le soleil des tropiques, et leur postérité ne tarde pas à s'y abâtardir, tellement qu'au lieu d'aider à la réhabilitation morale des Indous, on a des exemples qu'au bout de quelques générations, elle leur devient inférieure.

Si une piété précoce se développe parmi quelques enfants de missionnaires, il est sans doute certains genres d'emploi qu'ils pourraient occuper dans la mission; mais, pour être respectés des indigènes et posséder la confiance des églises de leur patrie, il est nécessaire qu'ils soient élevés au milieu de ces mêmes églises. D'ailleurs, il ne faut point oublier qu'on n'est pas missionnaire par ordre de naissance et que, pour s'acquitter dignement de cette importante vocation, il faut « y être appelé de Dieu comme Aaron. » Ces enfants sont donc envoyés au lieu de l'origine de leur famille, pour y trouver une patrie, pour y jouir des droits de citoyens, dont l'exil volontaire de leurs parents ne doit pas les priver, et demeurer dans ces contrées privilégiées, à moins que, joyeusement et de leur plein gré, ils ne se décident plus tard à les abandonner pour suivre leur Sauveur au désert.

Lettre de Mme Winslow à ses parents d'Amérique.

30 *décembre* 1831. « Notre cher Charles est parti

avant-hier, comme nous le pensions la dernière fois que je vous écrivis. Oh! quel vide au milieu de notre petit cercle de famille! je crains de ne pas supporter ma douleur comme je le devrais, et pourtant, je ne voudrais pas rappeler au milieu de nous ce cher enfant. Ses sentiments ont été mis à une forte épreuve; sa santé même en a été affectée et il est parti n'étant point bien; nous espérons que l'air de la mer le fortifiera. Vous verrez combien chez lui le moral agit fortement sur le physique et vous ne l'en aimerez pas moins, j'en suis sûre, à cause de la profondeur de ses impressions. Je me répète que nous l'avons remis au Seigneur et arraché à notre amour pour obéir à sa divine volonté; mais quelquefois je suis saisie par la pensée que nous l'avons éloigné de nous et lancé au milieu du monde dans un âge trop tendre encore. Ah! si je ne pouvais me reposer sur l'espérance que « la grâce de son Dieu lui suffira, » je succomberais par moment à ma faiblesse maternelle. »

Oodooville, 28 décembre 1831.

« Mon cher fils Charles,

» Après que vous nous avez eu quittés ce matin, nous sommes demeurés bien tristes, mais nous sommes soutenus par la conviction d'avoir agi pour

votre plus grand bien. J'ai déjà entendu plusieurs personnes prier pour vous; les unes en anglais, les autres en tamul, et je ne doute pas qu'elles ne continuent à le faire journellement. J'espère que de votre côté vous n'oublierez pas de prier pour ce pauvre peuple, ainsi que pour tous les amis que vous possédez dans cette contrée. Vous serez bien aise d'apprendre que je suis soulagée et reconnaissante en pensant à la manière agréable dont vous voyagez et à l'espérance que vous avez de parvenir bientôt dans l'heureuse terre de vos ancêtres. Mon cher enfant, j'ai la confiance que l'Esprit de notre Dieu vous soutiendra : reposez-vous sur votre Sauveur en tout temps; attachez-vous à lui, et quoi qu'il vous arrive, ne l'abandonnez pas et n'en ayez jamais honte. Je suis souvent portée à éprouver de l'inquiétude à votre sujet ; mais quand je prie, je me sens mieux, car je sais que Dieu prendra soin de vous. Ne vous alarmez pas du chagrin que me cause votre absence; lorsque le bien de mon cher fils s'y trouve attaché, je puis souffrir et supporter toutes choses. »

24 *janvier* 1832. « Nous avons reçu avec bien de la joie vos lettres, écrites de Madras, les 13 et 17 courant; elles étaient attendues avec impatience. Vous êtes donc maintenant, je le pense, sur les grandes eaux, vous dirigeant vers l'Amérique; continuez à nous écrire pendant la traversée; vos

15

lettres et votre journal nous sont précieux, surtout en ce qu'ils nous montrent votre constant désir de suivre les directions de vos parents; continuez à faire de même, mon bien-aimé, cela ajoutera à votre bonheur. J'espère que vous vivrez toujours dans la crainte et dans l'amour de Dieu; que vous serez gentil et aimable avec tout le monde, et qu'ainsi vous vous ferez partout des amis. Je désire infiniment apprendre que vous vous êtes donné vous-même entièrement au Seigneur; en sorte qu'il vous garde contre les atteintes de ce « lion rugissant qui tourne sans cesse autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer, etc. »

Votre très-affectionnée,

MAMAN.

Vers cette époque, M. Winslow exécuta cette course dans la partie méridionale de l'île dont il a été précédemment parlé. Mme Winslow accompagna son mari, et écrivit pour son fils une relation de sa traversée à Colombo, dont nous donnerons quelques extraits :

« Nous quittâmes Oodooville, le 14 février, dans l'après-midi, et vînmes passer la nuit dans la maison des missions à Jaffnapatam; le lendemain matin nous nous embarquâmes de bonne heure; le vent, d'abord très-faible, cessa tout à coup et nous laissa la moitié du jour dans un calme complet; jamais

je n'avais éprouvé une telle chaleur. Nous avions une sorte de palanquin attaché à la partie supérieure de la *dhonie* (barque cingalaise), et une cabine au-dessous, dans laquelle deux couchettes étaient placées; tout autour de nous étaient entassés des sacs d'oignons. A la chaleur se joignait la fumée de la cuisine que nous avions sans cesse dans les yeux; je craignais que nous ne tombassions tous malades; enfin, dans l'après-midi, se leva un léger vent qui nous poussa le lendemain, non sans quelque difficulté, vers la ville de Manar, après que notre bâtiment se fût engravé plus d'une fois. Cela vous aurait amusé de voir nos bateliers pousser la barque avec leurs longues perches, et quand elle enfonçait dans le sable, sauter dans la mer et porter notre léger esquif sur leur dos pour le remettre à flot. Ils sont, du reste, indisciplinés et paresseux. Si le patron de la barque les appelle pour leur donner quelque ordre, l'un est endormi, un second fait la cuisine, les autres mangent, et il se passe bien du temps avant qu'ils soient prêts à faire quelque chose; souvent même il faut pour cela les avoir menacés de les battre, et quand enfin ils se mettent à la manœuvre, ils s'entendent si mal à la diriger, que tout tombe bientôt en confusion. Nous sommes maintenant à l'ancre près de la pêcherie des perles, et nous y passerons la journée de demain Votre père prêchera dans la maison d'un Hollandais qui vit ici

depuis dix-huit ans, et qui est tellement éprouvé par le climat, que, bien qu'il soit jeune encore, on lui donnerait quatre-vingts ans. »

Du 20. « Le vent s'étant renforcé, nos bateliers ont craint d'aller plus avant et ont jeté l'ancre en pleine mer où nous serons bien ballottés jusqu'à demain. Nos visages sont tellement brûlés par l'ardeur du soleil, que la peau s'enlève complètement. Nous sommes vingt-cinq à bord. Philippe, qui est venu avec nous, fera, j'espère, du bien, car il lit la Bible et des traités, et s'adresse sans crainte à tout le monde avec beaucoup de zèle. Les hommes de la *dhonie* sont presque tous catholiques romains et parlent souvent entre eux de la vierge Marie, de saint Antoine et d'autres saints pour lesquels ils témoignent plus d'adoration que pour Jésus-Christ. »

Cotta, 22 *mars.* « Nous sommes depuis quelques jours à Cotta, station missionnaire à six milles de Colombo, avec M. et Mme Lambrick, qui sont pour nous extrêmement bons et hospitaliers. Nous avons beaucoup souffert de la chaleur pendant la traversée, mais la santé d'Henriette ne s'en est pas mal trouvée et continue à s'améliorer. Le gouverneur s'était transporté dans l'intérieur de l'île, à Nuwera-Ellia, avant notre arrivée. Mon mari s'est décidé à l'y suivre, ayant fort à cœur d'obtenir de lui la permission, pour d'autres missionnaires, de venir se joindre à nous. »

Nous ne suivrons pas M. Winslow dans cette excursion, qui nous éloignerait du but spécial de cet ouvrage. Il suffit de savoir que le gouverneur accueillit sa requête avec une extrême bonté, manifesta l'intention d'accorder à la mission un secours pécuniaire et exprima son regret des entraves qui lui avaient été apportées de la part du gouvernement. Le retour de M. et Mme Winslow se fit heureusement vers la fin d'avril à Oodooville, où ils reprirent avec zèle et bénédiction la série de leurs pieux travaux.

CHAPITRE XII.

Progrès des écoles et du séminaire de la mission. — Aides indigènes. — Classes de théologie. — Etudiants en médecine. — Distribution de Bibles et de traités. — Ministère évangélique. — Police de la mission. — Réunions prolongées. — Mort d'un fils. — Notice sur cet enfant. — Expériences dans le temps de l'affliction. — Mort de Mme Winslow.

Nous avons jusqu'ici présenté d'une manière partielle l'histoire de la mission cingalaise, pendant les douze années qui suivirent l'arrivée du convoi missionnaire, auquel Mme Winslow fut attachée. Les détails qui précèdent, quoique généralement bornés aux opérations d'une seule et même station, peuvent néanmoins servir à montrer la

nature de l'œuvre qui s'accomplissait dans toutes; mais les progrès de ses diverses branches requièrent encore quelque développement.

Les *écoles gratuites indigènes* s'étaient élevées depuis quelques années au nombre de quatre-vingts à quatre-vingt-dix, et contenaient trois ou quatre mille enfants, sur lesquels on comptait plus de cinq cents filles. Le système adopté pour les diriger avait été graduellement perfectionné, en sorte qu'elles étaient devenues des écoles complètement chrétiennes. Un cours de leçons renfermé dans un petit et un grand catéchisme, une histoire de la Bible et plusieurs extraits des Ecritures, traduits et préparés avec grand soin par les missionnaires, étaient régulièrement étudiés pendant la moitié du jour. On exigeait des instituteurs et des enfants suivant leur âge qu'ils fréquentassent les services du culte public : les jeunes élèves formés en classes bibliques se réunissaient une fois par semaine dans la station dont ils ressortaient et se répartissaient aussi en écoles du dimanche, conduites à plusieurs égards comme celles de nos contrées. Dans chaque école, on plaça un dépôt de Bibles et de traités et on lui adjoignit une petite chapelle dans laquelle la Parole de Dieu était prêchée aux parents des écoliers et à leurs voisins. On y rassemblait souvent les enfants en plus ou moins grand nombre pour les instruire et les exhorter; les instituteurs

aussi devaient une fois par trimestre passer un jour avec les missionnaires en exercices religieux. Par la bénédiction de Dieu sur ces divers efforts, plusieurs des enfants et presque la moitié des maîtres donnèrent une grande espérance d'être devenus sincèrement pieux. Dans l'examen mensuel des écoles, les progrès de chaque élève étaient notés et le paiement du maître proportionné à ces progrès, au nombre des enfants et à leur assiduité à l'église; comme, en outre, chaque école était presque journellement inspectée par un surintendant chrétien; cette surveillance imprimait une marche ferme et éclairée, même à celles que dirigeait un maître païen: mais naturellement là où ils étaient tous chrétiens, l'influence était meilleure, car ils ouvraient et terminaient l'école par la prière, conversaient avec les enfants sur les intérêts éternels de leurs âmes et leur enseignaient les Ecritures avec plus d'ardeur et d'intelligence. Il était réjouissant de voir au milieu d'un village païen quarante ou cinquante de ces enfants noirs et demi-vêtus, assis par bandes sur la terre nue, avec leurs livres placés devant eux, balançant leur corps d'avant en arrière et chantant leurs leçons sur une sorte de récitatif; puis d'entendre leurs réponses, quand on les interrogeait sur la nature spirituelle du vrai Dieu, sur l'amour du Seigneur Jésus, ou sur le moyen d'échapper à l'enfer et d'obtenir le

ciel : un rayon d'intelligence éclairait alors la sombre teinte de leur front, et parfois même les yeux de quelques-uns se remplissaient de larmes. Plusieurs d'entre eux, bien jeunes encore, sont morts dans l'espérance du salut. A Panditeripo, un garçon et une fille succombèrent, presqu'en même temps, du choléra. Tous deux avaient désiré d'être reçus dans l'Eglise, mais leur âge trop tendre avait fait différer leur admission. Le petit garçon, qui avait à peine onze ans, exprima en mourant son regret de n'avoir pu être baptisé; pourtant il espérait que le Seigneur Jésus le sauverait sans baptême, car il désirait être son disciple. D'année en année, deux ou trois cents enfants ont quitté l'école, sachant lire et possédant quelques portions des Ecritures; quelques-uns ont été promus aux fonctions d'instituteurs. On cite une pauvre ignorante fille païenne qui, suivant les coutumes de son pays, était destinée à ne jamais rien apprendre et qui fut instruite, convertie, admise dans l'Eglise, puis placée comme maîtresse dans une école chrétienne. C'était un attrayant spectacle de la voir, le dimanche matin, s'avancer vers la chapelle de Manepy, précédant un essaim de petites filles, revêtues de leurs meilleurs habits, dont la blancheur, sans doute, n'était pas toujours éclatante, mais contrastait agréablement avec la verdure des prairies et inspirait l'espérance de les voir un jour

parées de « ce fin lin » qui sont « les justices des saints. »

Dans l'origine de la mission, une pension complète et gratuite avait été fondée dans chacune des cinq stations: mais ensuite, lors de la formation du séminaire et de l'école centrale des filles, on jugea convenable de réunir dans une seule école tous les garçons qui se préparaient pour entrer au séminaire. Celles de Panditeripo et Manepy furent en conséquence transférées à Tillipally, où l'on créa une école préparatoire qui contenait d'ordinaire plus de cent élèves. Cette nouvelle marche donna plus d'énergie et d'uniformité au système d'instruction et laissa aux frères des diverses stations plus de liberté pour vaquer aux autres branches de la mission. Quoiqu'il eût d'abord été difficile d'obtenir des enfants pour peupler cet établissement, bientôt on commença à en rechercher avidement l'entrée, et jusqu'à cent cinquante petits garçons, la plupart appartenant à des familles distinguées, furent amenés aux missionnaires avec d'instantes demandes d'admission. Le même changement eut lieu par rapport aux filles : quand on proposa d'en accueillir une vingtaine à l'école centrale, plus de soixante-dix furent offertes : les mères amenaient leurs filles, les tantes leurs nièces, et toutes disaient : « Vous devez recevoir nos enfants, nous ne voulons pas les ramener avec

nous; vous nous dites d'avoir confiance en vous, c'est pourquoi nous vous les remettons. » Et ces enfants n'appartenaient pas seulement aux classes pauvres, mais plusieurs étaient de très-bonnes castes.

Le séminaire de la mission fut ouvert en 1823, avec quarante-huit jeunes garçons, et reçut dès-lors plusieurs additions : en 1826 vingt élèves, vingt-quatre en 1827, vingt et un en 1829, trente en 1830, et soixante-trois en 1832; presque tous sortaient de l'école préparatoire, qui fut plus tard transportée à Batticotta et réunie au séminaire. Ces enfants, choisis sur la masse de ceux qui se présentaient, étaient ceux qui s'étaient le plus distingués dans les études préparatoires et avaient subi des examens sur le Testament anglais et tamul, ainsi que sur les règles fondamentales de l'arithmétique. Mettant à part ceux qui moururent, qui abandonnèrent l'école ou qui méritèrent d'en être renvoyés, trois classes contenant quarante-trois étudiants sortirent avec honneur du séminaire. Sur ce nombre, vingt-trois entrèrent au service de la mission, huit demeurèrent dans l'établissement comme instructeurs ou étudiants en théologie, quatre ou cinq furent employés dans des stations lointaines, et huit ou neuf reçurent des fonctions du gouvernement. La plus grande partie de ces jeunes gens avaient fait profession du christianisme et étaient

préparés par leur connaissance de la littérature anglaise et tamule et leurs études de géographie, d'astronomie, de physique et quelques branches des mathématiques, à embrasser diverses vocations utiles. Quelques-uns se montrèrent ingrats envers leurs bienfaiteurs et parjures à la foi chrétienne, mais la plupart exercèrent une influence bénie au milieu de leurs compatriotes.

On établit des examens publics annuels en anglais et en tamul, lorsque les progrès scientifiques obtenus par les élèves furent parvenus au point de devoir affaiblir la confiance que les indigènes accordaient à leurs *shasters* ou à leurs docteurs. Les examens en anglais étaient fréquentés non seulement par les missionnaires de toute dénomination et leurs amis, mais encore par divers gentilshommes attachés au gouvernement. L'un d'eux, sir Richard Ottley, chef de justice de l'île, favorisa plusieurs fois l'institut de sa présence et devint l'un de ses patrons : aussi le principal bâtiment fut-il nommé en son honneur : *Ottley Hall.* Plusieurs des indigènes les plus respectables assistaient aux examens en tamul, dans lesquels étaient produites des dissertations sur les objets suivants : la forme, la dimension et le mouvement de la terre : la nature et les propriétés de l'atmosphère; la distance et la grandeur du soleil, de la lune et des planètes; le moyen de les mesurer; la cause des éclipses et les

principes d'après lesquels on les calcule; les six forces mécaniques; la comparaison des systèmes indou et européen de géographie et d'astronomie; — le récit biblique de la création du monde et de la formation du premier homme et l'évidence du christianisme. Pour appuyer quelques-unes de ces vérités, on employait la démonstration mathématique; pour d'autres, on présentait des preuves visibles et expérimentales.

Le résultat obtenu par ce système établit, d'une manière victorieuse, que le degré d'intelligence accordé aux indigènes était fait pour encourager la culture qu'on tentait de lui donner; il prouva de même, que les étudiants du séminaire pouvaient devenir des intermédiaires fort utiles entre leurs compatriotes lettrés et les membres de la mission, et que le projet de les former aux fonctions d'instituteurs chrétiens était aussi sage qu'important; en outre, on put se convaincre que l'étude des sciences et de la littérature anglaise, combinée avec un sérieux examen de la divinité du christianisme, est un puissant moyen de renverser l'idolâtrie.

Aides indigènes. — Dès l'origine de la mission, on employa comme lecteurs, catéchistes et prédicateurs, autant de personnes qu'il en fut trouvé de capables; c'étaient généralement des jeunes gens du pensionnat plus ou moins instruits en anglais; il y eut aussi quelques adultes convertis qui ne

comprenaient que leur propre langue. Pour mieux les préparer à leur sphère d'utilité, une classe théologique fut formée à Oodooville où elle subsista pendant deux ou trois ans, et plus tard se réunit au séminaire. Chaque semaine, les élèves passaient un jour en récitations de la Bible, en compositions sur des sujets religieux et en lectures analogues. En 1829 déjà, cette classe avait produit une vingtaine d'élèves distingués, parmi lesquels trois principaux, Nathanael Niles, Charles Goodrich et Timothée Dwight, furent reçus comme candidats au saint ministère. Les deux premiers furent licenciés en janvier 1831. Après la cérémonie, ils montèrent en chaire dans l'église de Tillipally, et Goodrich ayant lu et exposé une portion des Ecritures, Niles prêcha un sermon fort impressif sur ce texte de Jérémie, I, 6 : « Ah ! Seigneur Eternel, voici, je ne sais pas parler, car je ne suis qu'un enfant. » Il raconta d'une manière attendrissante, comment lui, pauvre garçon, avait été recueilli, entretenu, élevé par les missionnaires, et converti, comme il l'espérait, par l'Esprit de Dieu, pour devenir dans sa patrie un prédicateur de l'Evangile ; faisant allusion à la construction intérieure de la chapelle, dont les lourdes colonnes de pierre, qui masquaient la vue de la congrégation, allaient être remplacées par de plus minces supports en bois, il dit : « Les missionnaires qui sont

maintenant parmi nous, peuvent nous être enlevés, comme ces forts piliers qui vont bientôt disparaître, et l'Eglise demeurera confiée au frêle appui de vos pauvres prédicateurs indigènes; mais, si la grâce du Seigneur est avec nous, nous demeurerons à notre poste à la vie et à la mort, et nous reposant sur elle, nous ne dirons plus : « Je ne suis qu'un enfant; » mais, « je puis toutes choses par Christ qui me fortifie. »

Alors, prenant la main de son compagnon d'œuvre, et s'adressant à lui en anglais, il lui exprima ses sentiments fraternels et l'invita à faire une entière consécration de lui-même au Seigneur. Tous deux pleuraient, et chacun était touché de voir ces jeunes gens placés comme des sentinelles au milieu de leur peuple, et leur disant, avec le même sentiment qui animait Paul pour ses frères, « ses parents selon la chair »: « Nous sommes ambassadeurs pour Christ, comme si Dieu exhortait par nous, et nous vous supplions au nom de Christ que vous soyez réconciliés avec Dieu! »

Un des membres de la mission ayant l'avantage de réunir l'art de la médecine aux fonctions ecclésiastiques, cela permit de donner aux aides indigènes quelques connaissances médicales, qui sont d'une grande importance parmi les païens. Sans former dans ce but une classe spéciale, le docteur Scudder eut toujours soin de se faire aider, dans sa

pratique, par quelques jeunes gens du séminaire, qu'il instruisait selon que l'occasion s'en présentait. L'un d'eux, Georges Koch, d'origine hollandaise, jeune homme de grande espérance, quitta malheureusement la mission au moment où il aurait pu lui rendre d'utiles services. Un autre, nommé Whelpley, indigène déjà mentionné, avait déployé des talents distingués pour la médecine et la chirurgie, lorsqu'une mort prématurée vint le saisir. Ce fut une douloureuse perte, et qui fit murmurer bien des gens contre la Providence. « Pourquoi, disait-on, ce beau jeune homme a-t-il été sitôt retranché, tandis que tant de vieillards vivent pour être à charge à eux-mêmes et aux autres? » Whelpley, cependant, mourut dans la joie du salut; sa maladie, qui était une fièvre typhoïde, ne lui permit pas de parler beaucoup, mais ses gestes et ses regards exprimaient le soulagement qu'il trouvait à entendre la lecture de la Parole de Dieu et à se joindre aux exercices de dévotion. Les païens étaient confondus de la paix qui régnait dans son âme. Au moment où il était près d'expirer, un des missionnaires étant entré dans sa chambre, il fit un effort pour s'écrier en tamul: « Grande joie! — grande consolation! » Puis il s'endormit paisiblement en Jésus.

Distributions de Bibles et de traités.—Les saintes Ecritures furent pour la première fois traduites en

tamul, il y a une centaine d'années, par des missionnaires danois, et quelques exemplaires de deux ou trois petites éditions, fournis par les presses de Tranquebar et de Madras, furent seuls à l'usage de la mission, jusqu'à l'époque où les sociétés bibliques anglaise et américaine firent publier une nouvelle traduction tamule, d'un style plus moderne. On les distribuait ordinairement par portions détachées, telles qu'un seul évangile ou une seule épître, à moins qu'il ne se rencontrât quelque papiste désireux de connaître le livre saint tout entier, ou quelque païen assez instruit pour en apprécier la valeur. Ce mode de distribution a dû être adopté dans ces contrées, peu d'Indous étant capables de lire la totalité de la Bible dans le cours de toute leur vie. On a donc reconnu plus utile de ne mettre entre les mains de la masse du peuple que des fragments bibliques bien choisis et des traités religieux, lorsque leur instruction est encore peu avancée. Une presse établie à Jaffna, en 1825, fournit abondamment la mission de catéchismes, de livres d'école, et d'une série d'ouvrages spécialement adaptés au degré de lumières et aux habitudes des indigènes. Les missionnaires épiscopaux, wesleyens et américains, s'entendirent pour faire en commun ces publications.

Les distributions de Bibles et de traités, sans être le moyen direct de la conversion des idolâtres,

ont souvent préparé la voie aux messagers de Christ, chargés de les introduire dans la pleine connaissance du salut. En voici quelques exemples : Un homme de bonne caste, à Manepy, fut jeté en prison sur une fausse accusation ; là, il trouva un Testament tamul, qui avait été donné par M. Meigs à un autre prisonnier qui le négligeait pour jouer aux cartes. Cet homme fut si frappé de ce qu'il lut, qu'à peine rendu à la liberté, il vint chez M. Spaulding pour être plus exactement instruit de la vérité évangélique. D'abord, il éprouva quelque honte de paraître rechercher les chrétiens et prétexta des échanges de monnaie pour excuser ses visites au missionnaire ; mais plus tard, il s'enhardit jusqu'à fréquenter assidument les services de l'église, et au bout de quelques mois, il fut admis à la communion. — Un jeune homme ayant reçu un traité dans un bazar, témoigna ensuite au docteur Scudder un vif désir de recevoir l'instruction chrétienne. Bientôt après, ayant embrassé l'Evangile, il devint lui-même maître d'école et un actif distributeur de traités. — Un catholique romain, du village de Manepy, fut conduit par la lecture d'un de ces petits écrits à aller entendre la prédication de M. Spaulding ; elle l'intéressa et il y revint une seconde fois. Alors il commença à lire le Nouveau-Testament. Un de ses voisins idolâtres, nommé Katheraman, pauvre pêcheur ignorant, se décida

un jour à l'accompagner aux réunions ; peu à peu, il y prit goût, et tel fut son désir de pouvoir étudier les Ecritures, que dès qu'on lui eut enseigné à connaître l'alphabet, il apprit lui-même à lire, et la Bible lui devint bientôt si familière, qu'il en savait par cœur des chapitres entiers. Un grand changement se manifesta en lui ; son intelligence se développa, et il parut être devenu une nouvelle créature. Non-seulement il donnait des preuves de sa propre conversion, mais il s'employait activement à celle des autres, et les indigènes l'écoutaient avec plus d'intérêt qu'aucun prédicateur de la mission, parce qu'il les exhortait, en versant des larmes qui montraient sa sincérité. Le catholique romain mourut du choléra, peu avant l'époque fixée pour son admission dans l'Eglise. Katheraman eut la joie d'y être reçu et d'amener aussi des prosélytes. L'un d'eux était un vieux homme du voisinage, qui reçut le nom d'André. André, à son tour, appela Philippe. Une petite maison de prières fut bâtie près de la demeure de Katheraman ; là, il se réunissait chaque matin, au lever du soleil, avec tous ceux qu'il pouvait y engager, pour lire les Écritures et prier : cette petite société s'accrut et fut comme un levain répandu dans la pâte ; quinze ou seize de ses membres furent plus tard agrégés à l'Eglise, et les autres continuaient à rechercher avec zèle la vérité.

Ministère de la Parole.—Au milieu de beaucoup de succès et de travaux, les missionnaires regardèrent cependant toujours comme leur principale affaire la prédication de l'Evangile, faite publiquement et de maison en maison. Dans chacune des cinq stations, les églises, entretenues avec soin et assez vastes pour contenir de cinq cents à mille auditeurs, en voyaient trois à six cents réunis chaque dimanche. Sur ce nombre, un quart étaient des adultes; mais les enfants de l'école formaient la majorité: il y avait aussi des prédications dans les écoles-bungalows, et quelquefois des réunions prolongées, soit *protracted meetings* auxquelles prenaient part des missionnaires de diverses dénominations; il s'opérait de puissants effets au milieu des populations païennes, lorsque les voix de plusieurs orateurs se succédaient dans ces assemblées pour presser avec force sur leurs consciences les plus importantes vérités, et qu'un concours de prières ferventes appelait énergiquement sur eux les divines influences du Saint-Esprit.

Jusqu'au mois d'août 1831, environ deux cent vingt indigènes, la plupart idolâtres et quelques-uns papistes, avaient été agrégés à l'Eglise; sur ce nombre, trente dépassaient quarante ans, treize en avaient plus de cinquante, un était au-delà de soixante-dix et un autre de quatre-vingts ans. Outre cela, plusieurs étaient morts dans la force de l'âge,

sans avoir pu faire une profession publique de la foi qu'ils avaient embrassée, et sur les trente convertis de la dernière année, la majeure partie étaient des adultes. Par rapport à cette proportion, un missionnaire observait dans une de ses lettres que «quoique les jeunes gens fussent en majorité parmi les nouveaux membres de l'Eglise, les adultes s'y trouvaient cependant en nombre suffisant pour prouver que la dispensation des grâces de Dieu ne se bornait point à la génération naissante; ainsi l'opinion généralement reçue sur l'état désespéré des adultes païens n'était pas confirmée par l'expérience. Si les efforts des missionnaires étaient plus concentrés et s'exerçaient plus directement et constamment sur une petite population, au lieu d'être disséminés au milieu de trop vastes contrées, nous sommes persuadés qu'un plus grand nombre de personnes d'âge mûr pourraient être amenées au christianisme.»

A cette occasion, quelques remarques sur les avantages que présenterait une plus grande concentration des travaux missionnaires, ne paraîtront pas déplacées ici. Tout en regardant comme indubitable le bien qui pourrait résulter d'une répartition plus égale entre les lumières répandues dans les contrées chrétiennes et idolâtres, il n'en est pas moins vrai que, pour obtenir de ces flambeaux dispersés de lieu en lieu une chaleur et une clarté plus vives, il ne faut pas qu'ils soient placés à de

trop grandes distances. Nous savons que, dans le gouvernement de Dieu, les moyens sont proportionnés à la fin, et comment une poignée de missionnaires, répandus au milieu de vastes et populeuses contrées païennes, pourrait-elle y exercer quelque influence? Le serviteur de Christ, s'il est isolé, perd facilement son courage et son énergie; et si la maladie ou la mort viennent l'atteindre, nul ne recueille le fruit de ses travaux. Supposons, au contraire, quelques missionnaires à portée de communiquer ensemble, ils se prêtent un secours et des encouragements mutuels, et « si l'un tombe, l'autre le relève. » Leurs efforts réunis peuvent amener des résultats plus décisifs que ne sauraient produire les tentatives partielles d'un seul homme, et de ce centre mieux cultivé et plus fréquemment arrosé, rayonnent tout autour d'eux les bienfaisantes émanations de la piété et de la vie chrétienne. Cette concentration devient d'autant plus nécessaire, lorsque diverses branches de travail sont poursuivies dans une même mission, telles que l'éducation de la jeunesse, la traduction des saintes Ecritures et la prédication de l'Evangile; il faut alors répartir entre plusieurs ces différentes œuvres. Peut-être, lorsque le champ à défricher est vaste, le plan le plus sage serait-il de diviser la contrée en un certain nombre de sections missionnaires, embrassant chacune plusieurs stations : il

les faudrait assez rapprochées pour que les frères pussent se visiter fréquemment et se donner aide et conseil dans leurs opérations, et pourtant assez distinctes pour éviter toute collision entre eux. Il suivrait de là une sorte de contrôle réciproque qui entretiendrait la vigilance et l'activité, et préviendrait le relâchement ou les écarts qui tendent à s'introduire dans les stations trop isolées.

Après avoir tracé ce rapide aperçu des progrès de la mission jusque vers l'époque qui précéda la mort de Mme Winslow, il ne nous reste qu'à exposer les derniers événements d'une vie dont le coup le plus inattendu devait bientôt abréger le terme. Ce fut dans l'automne de 1832 que parvint à Oodooville la douloureuse nouvelle de la perte du jeune Charles, objet de tant de sollicitudes et d'espérances. Une lettre du Rév. Rufus Anderson, l'un des secrétaires du Conseil américain, donnait en même temps connaissance de son arrivée en Amérique et de sa fin prématurée. On pourra juger, par les extraits suivants, de ce que furent les sentiments qui remplirent le cœur de sa mère et la soutinrent au jour de l'épreuve.

16 *décembre*. « Le Seigneur nous a visités depuis peu... Notre cher Charles n'est plus au nombre des vivants; mais il a été recueilli, j'en ai la confiance, devant le trône de Dieu et de l'Agneau : décrire ce qu'a été ce coup est au-dessus de mes forces; oh!

combien nous l'aimions ! combien d'espérances nous avions fondées sur lui! mais le Seigneur n'agit pas comme les hommes! Il l'a retranché, dès l'entrée de la carrière, sans doute, dans des vues pleines de sagesse et de bonté. Peut-être nulle affliction ne fut-elle jamais plus nécessaire, et j'ose humblement l'espérer, elle ne sera pas sans fruits; elle a élevé nos pensées et nos sentiments au-dessus de la terre; elle nous a rendu le Sauveur plus précieux et montré sous un nouveau jour la nature de nos rapports avec lui. »

Oodooville, 2 novembre 1832.

« Ma bien-aimée mère,

» J'ose à peine essayer de commencer une lettre pour vous; car j'ai à vous dire qu'elle nous est parvenue, cette douloureuse communication qui a brisé nos pauvres cœurs. Le même messager qui porta ma dernière lettre pour vous à la poste, le 4 du mois passé, en revint chargé de la fatale nouvelle. Oh! qui pourrait dire l'angoisse de ces premiers moments! Nous avions craint que le vaisseau pût être perdu, puisqu'il avait été exposé à une furieuse tempête dans les parages qu'il parcourait; mais l'idée que mon enfant dût être enlevé sitôt après son arrivée dans notre patrie n'avait pas un instant abordé ma pensée. Cependant le Seigneur

est bon, et toutes ses dispensations sont justes; je n'en voudrais pas même changer un seul point, quelque sévères qu'elles me paraissent. Peut-être aimions-nous trop notre enfant? peut-être nous étions-nous complus dans l'espérance de le voir revenir un jour comme missionnaire au milieu de ce peuple et suppléer ainsi à l'insuffisance de ses parents. Nous avons eu depuis sa mort de touchants témoignages de l'affection des indigènes pour lui, qui nous font d'autant plus sentir combien pour eux sa perte est grande. Il est entré là-haut dans un service plus pur, plus agréable à son Père céleste, et je sens que je puis m'en réjouir en ce qui le concerne. »

20 novembre 1832.

« Ma bien-aimée mère,

» Je veux recommencer pour vous une autre lettre, quoiqu'il soit déjà tard et que nous soyons aujourd'hui une famille d'invalides, car je ne vous ai encore écrit que peu de lignes depuis le jour où nous avons appris que notre bien-aimé Charles avait terminé sa course terrestre; ce n'est pas, chère mère, que je manque d'affection pour vous, ou de choses à vous dire, mais il n'est pas aisé de traduire en langue humaine les déchirements de mon cœur. Jamais je n'avais senti la main de Dieu s'appesantir

aussi sévèrement sur moi, et pourtant je puis dire : « Il m'est bon d'avoir été affligée. » Je bénis mon Père céleste de m'avoir réveillée de l'assoupissement auquel je me laissais aller en me concentrant sur mes intérêts terrestres. Il m'a rappelé que ce n'est point ici-bas le lieu de mon repos. Mon désir et ma prière sont qu'il fixe désormais les affections errantes de mon cœur sur « Celui qui est le principal entre dix mille. » Peut-être si j'avais été consultée, n'aurai-je pas choisi le même mode de discipline spirituelle ; mais, sans doute, tout est pour le mieux ; puisse seulement l'épreuve remplir le but auquel elle a été destinée ! Convaincue, comme je le suis, que la volonté de Dieu est bonne, mon unique regret est que mon cher enfant n'ait pas eu la douceur de voir et de connaître sa grand'mère; encore suis-je reconnaissante qu'il ait pu atteindre la terre de ses ancêtres et ne soit pas tombé malade pendant la traversée. Ses lettres, son journal, tout ce qui nous revient de lui, est tel que nous pouvions le désirer. J'aime à me rappeler les moments passés avec lui dans de sérieux entretiens et dans la prière, et à me le figurer portant, comme dit le petit Edouard Spaulding, « une belle couronne sur la tête, » échappé aux souillures de ce monde et entré dans la compagnie des rachetés, où déjà, nous pouvons l'espérer, cinq de nos enfants nous attendent. Que de motifs pour détacher nos affections

de la terre et les élever vers le ciel où est notre vrai trésor!

» Ainsi que je vous l'ai dit, nous sommes presque tous souffrants. Peu après avoir reçu la nouvelle de notre malheur, M. Winslow fut attaqué du choléra dont il eut beaucoup de peine à se remettre; pendant qu'il était encore alité, Eliza et Henriette tombèrent malades aussi et me causèrent quelques jours d'inquiétude. Dès qu'ils furent tous mieux, nous allâmes faire un petit séjour au bord de la mer, qui leur fut très-salutaire; puis, le lundi après notre retour, comme je revenais en char avec mon mari du service de prières mensuel à Batticotta, tandis que nous nous félicitions de son rétablissement, le cheval s'effraya, et, sautant dans un fossé, fit verser le char. Je tombai sur M. Winslow, ce qui m'empêcha de me blesser; mais il fut assez gravement atteint à la poitrine et au côté. Le docteur Scudder vint et nous saigna; il fallut ensuite garder la chambre et le lit pendant quelques jours. Ainsi le Seigneur juge à propos de nous tenir dans la fournaise. Nous sommes lents à apprendre et avons besoin peut-être encore d'une discipline plus sévère que celle par laquelle nous avons passé. Lorsque récemment j'ai vu M. Winslow si malade, il me semblait que je pourrais tout supporter, même la perte de mes enfants, plutôt que la sienne; et, lorsqu'il commençait à se remettre, comme Eliza

et Henriette furent attaquées à leur tour, je tremblai que le Seigneur n'eût accepté mon choix et ne voulût m'enlever mes petites filles. Ainsi je suis une pauvre créature toujours faible et inconséquente, qui succombe si elle n'est appuyée sur le bras du Tout-Puissant. »

Oodooville, 23 novembre 1832.

« Ma chère sœur Fanny,

» Je viens d'apprendre que le « Star » viendra à Madras le mois prochain, et comme dans la situation où je me trouve, je dois me hâter de terminer tout ce que j'ai à faire, je commence une lettre dont l'objet principal est de vous communiquer quelques particularités relatives à notre Charles tant regretté!

» Si j'avais pu prévoir le douloureux événement qui a brisé nos cœurs, j'aurais recueilli sur le compte de ce cher enfant bien des faits intéressants pour vous et pour moi, entre autres, ceux qui se rapportent aux derniers temps de son séjour parmi nous. Aujourd'hui je crains que ma mémoire ne lui rende moins de justice que mon cœur. Mais je puis cependant dire avec certitude que le désir de plaire à ses parents et d'ajouter à leur bonheur, le poussait plus puissamment qu'aucun autre motif à l'accom-

plissement de ses devoirs. Quand il avait eu quelque tort, c'est la pensée de nous voir affligés qui faisait couler ses larmes; car nos chagrins le touchaient plus que les siens propres, surtout s'il pouvait se reprocher de les avoir causés. Pendant les semaines qui ont précédé son départ, il priait souvent avec moi et toujours pour demander que nous fussions soutenus et consolés en son absence; « car, ajoutait-il, je verrai beaucoup de choses nouvelles qui me distrairont; mais vous, maman, vous resterez toujours là où nous avons vécu ensemble. »

» J'ai souvent admiré combien il avait été préservé de la contagion au milieu de l'impure atmosphère qui nous entoure; il était cependant inévitable qu'il n'entendît sortir de la bouche des indigènes des propos grossiers ou indécents, à l'ouïe desquels les jeunes gens bien élevés en Amérique ne se trouvent jamais exposés. Eh bien! il y demeura lui-même entièrement étranger; un de ses compagnons d'enfance disait : « Charles aime à jouer autant que nous; mais il n'use jamais de mauvaises paroles quoique les autres le fassent. » J'attribue cela à la connaissance précoce qu'il avait de la nature du péché et au repoussement que lui inspirait tout ce qui est bas et souillé. Il était le favori déclaré des domestiques; la vieille femme qui l'avait soigné dans sa première enfance le re-

gardait comme son meilleur ami sur la terre ; il priait souvent pour elle et s'imposait volontiers des privations pour augmenter le bien-être de sa *bonne*.

» Je ne me souviens pas de l'avoir vu désobéir volontairement à ses parents, ni manquer à sa parole. Il avait été singulièrement frappé de ces paroles : « Les corbeaux des torrents » crèveront l'œil de celui qui se moque de son père et qui méprise l'enseignement de sa mère, « et les petits de l'aigle le mangeront, » et il les méditait avec une sorte d'horreur. Il savait aussi que « les menteurs auront leur part dans l'étang de feu et de soufre, » et il avait appris à détester le mensonge en voyant le mal qu'il produisait chez le peuple qui nous entoure. Sous l'influence de ces maximes et de ces sentiments, Charles s'était habitué, plus facilement que d'autres, à parler selon la vérité. Les pauvres étaient l'objet d'un grand intérêt pour lui. Depuis deux ans, il m'accompagnait toujours dans les distributions de vivres que je leur faisais, et souvent il joignait ses exhortations aux miennes ; car il éprouvait un grand désir d'être utile aux païens et ne négligeait aucune occasion de leur parler de leurs âmes. Une vieille femme, mère du maître d'école, m'a rappelé, depuis la mort de mon enfant, que bien des fois il lui avait dit : « Vous devez vous repentir maintenant, car vous êtes vieille et vous

mourrez bientôt; vous devez penser à ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour vous et l'aimer. » Il s'occupait aussi des enfants des écoles et allait prier avec eux, en les conjurant de devenir sérieux et attentifs à leur salut éternel.

» Dès sa plus tendre enfance, il avait écouté avec un vif intérêt les récits de l'histoire sainte. Longtemps avant qu'il connût les lettres, j'avais commencé à lui lire l'Ancien-Testament, en omettant quelques portions et simplifiant ou expliquant les autres pour les mettre à sa portée. Il continua lui-même cette étude dans ses premiers essais de lecture, conjointement avec le catéchisme biblique d'Emersen, qu'il apprit sans difficulté, tant les faits de l'histoire sacrée qu'il renferme lui étaient devenus familiers. La Bible fut toujours son livre favori; il en connut la partie historique avant tout autre chose, et quand il avait conçu une idée nette de quelqu'un de ses textes, il ne l'oubliait plus, mais le rappelait ou le citait souvent dans la conversation. En général, ce qu'il avait bien compris ne sortait jamais de sa mémoire; mais retenir des mots sans pouvoir y joindre un sens clair et précis, lui semblait une difficulté insurmontable. Mon cher fils passait ordinairement ses soirées seul avec moi, en lectures et en conversations, jusqu'à neuf heures: ce sont les moments sur lesquels, plus que sur tous autres, ma pensée revient avec délices. Alors, quittant sans

regret les amusements particuliers à l'enfance, Charles venait s'asseoir aux pieds de sa mère dans une pièce retirée, et là, ouvrant l'oreille à mes instructions, versant son cœur dans le mien, il confessait ses fautes, il pleurait sur elles, et je sentais que, dans ces épanchements d'une confiance intime, j'exerçais sur lui une influence que ni préceptes, ni menaces n'auraient jamais pu me donner. — Jamais aussi ce cher enfant ne paraissait plus heureux. Il priait seul le matin et avec moi le soir, après que nous avions lu ensemble une portion des Ecritures; j'ai souvent remarqué que ses prières portaient une empreinte étonnante de maturité chrétienne et semblaient provenir de la plénitude de son cœur; leur tendance principale était d'obtenir qu'il pût croître dans la haine du péché et dans la ressemblance de Christ. La première occasion où l'assurance de sa foi me fut manifestée, se rencontra dans une maladie assez grave dont il fut attaqué : comme je lui exprimais l'espérance qu'il était mieux, mais en ajoutant que Dieu jugerait peut-être à propos de l'éprouver plus sévèrement pour lui faire sentir la nécessité de se préparer à la mort, il m'interrompit, en fondant en larmes, et me dit : « Maman, je ne crains pas de mourir; je suis convaincu que Dieu ne m'abandonnera pas. » Il était alors trop faible pour que je pusse l'engager à développer davantage ses sentiments; mais le

simple fait qu'il ne craignait pas de mourir rendait témoignage au changement de son cœur; car la mort se présente ordinairement aux enfants de ces contrées sous l'aspect le plus redoutable. — Je l'avais souvent vu si affecté par la pensée de ses péchés et du danger auquel ils l'exposaient, qu'il me demandait de prier avec lui le soir jusqu'à trois et quatre fois, sentant qu'il ne pourrait s'endormir tant qu'il ne serait pas rentré en grâce auprès du Seigneur. Il désirait fort être admis à la sainte Cène et il fréquentait régulièrement les réunions dans lesquelles se préparaient les candidats qui allaient bientôt faire profession publique de leur foi en Christ. Voilà les principaux traits que j'ai pu recueillir quant à l'état d'âme de mon cher enfant; il évitait, en général, de faire parade de ses sentiments; lorsqu'une émotion subite faisait jaillir des larmes de ses yeux, ses mains étaient bien vite occupées à les cacher, ou bien encore il détournait silencieusement la tête dans la crainte d'être remarqué. »

On peut ajouter à cela que ce fils, objet de tant de prières, donna à ses amis d'Amérique, pendant le peu de jours qui précédèrent sa fin, de réjouissants témoignages de sa qualité d'enfant de Dieu. Le journal qu'il écrivit en mer en renfermait déjà la preuve évidente; une de ses lettres à ses parents contenait ces mots: « Je sens que je me suis donné

moi-même à Dieu ; » et les dernières paroles qu'on lui entendit prononcer avant qu'il perdît connaissance exprimaient le sentiment d'être puissamment soutenu par le Seigneur.

Ce fut sous le poids de cette affliction que se termina l'année 1832. La dernière nuit en fut consacrée à des exercices religieux par les membres de la mission qui restèrent en prières et en supplications jusqu'à minuit, et qui saluèrent alors, par des actions de grâce, le commencement de la nouvelle année. Toutes les pensées se portaient naturellement alors sur la brièveté de la vie, et si les saintes dispositions d'une âme pour le ciel avaient dû être l'indice de son prompt rappel, on aurait pu pressentir, en voyant Mme Winslow, que sa lampe était allumée pour l'heure de la venue de l'Epoux. Mais nul autre qu'elle, peut-être, n'entendit la voix qui semblait lui dire : « Le Maître est ici et il t'appelle. »

Dans l'attente de ses couches prochaines, elle semblait, quoique sans cause apparente, éprouver une inquiétude que jamais auparavant elle n'avait ressentie : elle se prépara donc à cette crise de la nature comme si elle avait pu d'avance en connaître le triste résultat et prévoir l'impossibilité où elle serait de prendre congé des siens. Toutes les affaires relatives à sa maison, aussi bien que celles du pensionnat et de la station qui lui étaient confiées,

furent arrangées avec un soin minutieux, et des directions qui les concernaient furent trouvées dans ses papiers, tracées de sa propre main. Elle en écrivit d'autres, qui se rapportaient à ses enfants, et elle adressa une lettre d'adieu à son mari. Le soin de son âme ne fut pas négligé; elle avait fait récemment de nouveaux progrès vers le ciel. L'affliction, en la détachant du monde, en lui rendant la Bible et l'accès au trône de grâce plus précieux, en la faisant regarder au Sauveur avec une foi plus ferme, et en la portant à s'approprier plus que jamais les promesses de sa Parole, avait donné un tel essor à ses sentiments religieux, qu'elle en parlait elle-même comme ayant été presque entièrement renouvelés.

Le samedi soir, 12 janvier, peu d'heures avant sa mort, quoique occupée par divers soins, elle trouva le temps de consigner dans son journal particulier quelques-unes de ses impressions et de ses désirs. Cet écrit renferme un précieux et dernier témoignage de son expérience chrétienne : c'est en quelque sorte le testament de sa foi et de son amour.

12 *janvier* 1833. « Je vais être bientôt empêchée pour quelque temps d'écrire dans mon journal; mais cet anniversaire de la naissance de mon cher Charles me rappelle ce que je dois au Seigneur pour l'affliction que, dans sa miséricorde, il m'a envoyée

et l'avantage que j'espère en avoir retiré. Si j'eusse été appelée à paraître devant lui avant ce coup douloureux, je crains que ma portion n'eût été avec les incrédules et les hypocrites. Oui, je le sens, après avoir si longtemps fait profession de la foi chrétienne, après tant de grâces reçues, tant d'assurances que mes pauvres prières étaient entendues et exaucées, après avoir été convaincue par diverses épreuves que la volonté du Seigneur est bonne, après avoir gémi de mes péchés et estimé la sainteté du ciel comme plus désirable que les trésors du monde entier, après tout cela, mon cœur n'était pas encore soumis à Jésus, je n'avais pas encore embrassé l'Evangile comme un petit enfant! J'ai peine à le croire moi-même, et pourtant il est certain que jamais le Sauveur ne m'avait paru aussi désirable qu'aujourd'hui; jamais je n'avais considéré comme à présent « la longueur, la largeur, » la hauteur et la profondeur de cet amour, qui » surpasse toute connaissance; » jamais je n'avais autant apprécié la valeur de cette source ouverte pour le péché et la souillure, et de cet admirable plan du salut, devant lequel je me prosterne et m'écrie avec un sentiment tout nouveau : « Mon Seigneur et mon Dieu! » Oh! qu'il soit béni de s'être servi du cher objet de ma tendresse pour produire en moi ces bons effets: qu'il soit béni à cause même de ce châtiment et qu'il le rende abondant

en fruits pour sa gloire ! Quelquefois il me semble que le ciel est très-près de moi et qu'il me serait aisé de mourir ; dans d'autres temps, j'ai eu moins de confiance, j'ai craint davantage que tout ne fût pas aplani entre mon Dieu et moi. Si tu m'appelais maintenant à quitter ma jeune famille et mon cher mari, ô mon Sauveur ! laisse-moi reposer dans tes bras ! porte-moi au travers du Jourdain ; sois avec moi quand je ne pourrai plus ni penser, ni prier ; soutiens, fortifie mes pas chancelants !... Montre-toi mon Sauveur dans cette heure de ténèbres ; bénis, comble de tes grâces mon cher, mon bien-aimé mari ; soutiens-le dans tes bras éternels.. Mes chers petits enfants ! oh ! puissent-ils être à toi, à toi seul et pour l'éternité ! Puissant Jésus ! dispose-moi ce soir à me donner à toi sans réserve, et reçois-moi dans cette alliance de grâce dont ta mort sanglante a été le sceau !.... »

Mme Winslow fut interrompue et ne put achever les requêtes en faveur de l'école, de la station, des frères et des sœurs de la mission, qui, dans d'autres circonstances, s'étaient épanchées de la plénitude de son cœur. Peu de jours après, une lettre tracée par son époux désolé annonçait à sa famille la fin prématurée de cette femme intéressante ; ce simple et touchant récit servira de conclusion à cet ouvrage.

Oodooville, 17 janvier 1833.

« Ma chère et bien-aimée mère,

« Le Seigneur, qui vous a souvent visitée en dernier lieu et qui a enlevé l'un après l'autre vos plus précieux appuis terrestres, n'a sans doute tari pour vous de si chères sources de consolations humaines que pour faire abonder dans votre âme celles que son Esprit seul peut donner. J'ai besoin de me livrer à cette espérance et de croire que vous pouvez dire : « Il m'est bon d'avoir été affligée, » quand je considère vos épreuves réitérées! Déjà, réduite à la triste condition de veuve, séparée de votre fille chérie, votre cœur s'était ouvert à l'attente de serrer dans vos bras l'enfant de votre bien-aimée Henriette, de revoir votre fille aînée dans son premier-né, et c'est, hélas! couché dans la tombe que notre cher Charles vous a été présenté. Vous avez courbé la tête devant ce cruel désappointement, car il n'est pas un acte de la Providence divine, quelque déchirant qu'il soit pour nos cœurs, dont nous ne puissions dire : « C'est l'Eternel : qu'il fasse ce qui » lui semblera bon! » Mais nous sommes de faibles créatures, et si le Seigneur ne nous tend la main d'en-haut, il est telle de ses dispensations que nous ne pouvons supporter, et qui nous plonge sous les grandes eaux. Une affliction de cette nature a fondu

sur moi.... et sur vous aussi, ma bien chère mère; nous sommes ensemble profondément et douloureusement frappés, car notre bien-aimée Henriette nous a quittés! Oui, la femme de ma jeunesse, la compagne de mes joies et de mes peines, la mère de mes trois petites orphelines n'est plus de ce monde! Ce cœur si tendre, si affectueux, a cessé de battre; cette sollicitude dont elle entourait ceux qu'elle aimait comme son âme ne s'exercera plus envers nous! Elle a passé le Jourdain; elle est entrée dans la Canaan céleste, où elle se réjouit « d'une joie ineffable et glorieuse! » Elle est maintenant la bienheureuse habitante de ce monde des esprits où ni péché ni douleur ne sauraient pénétrer. Chère mère affligée, ne pleurez pas, mais bénissez l'Eternel; notre trop chère Henriette est avec son Sauveur qu'elle aimait plus que toute chose au monde, elle qui pourtant savait si tendrement nous aimer! Mais, je vous dois le récit des derniers instants qu'elle a passés près de nous sur cette terre. Dimanche, quoiqu'elle ne se sentît pas très-bien, elle voulut aller à l'église le matin et l'après-midi; à la seconde fois, j'essayai de l'en dissuader; mais elle céda au désir que témoignèrent les enfants d'être accompagnés par elle; au retour, elle parut un peu fatiguée, et après quelques moments de repos, elle put cependant se joindre à nous pour le thé et les prières : je lus le psaume XLVI et fis

quelques remarques qui parurent l'intéresser. Nous nous entretînmes sur le privilége de jeter tous nos fardeaux sur le Seigneur ; elle rentra ensuite dans sa chambre pour s'occuper avec les enfants de leurs dévotions du soir. Je me retirai dans mon cabinet d'études ; mais ayant un assez violent mal de tête, je voulus aller rejoindre Henriette ; la porte de sa chambre était fermée. Je me couchai donc sur un sopha dans le salon, ce qui, lorsqu'elle entra, parut lui causer quelque inquiétude. « Je ne puis supporter de vous voir souffrant, » dit-elle ; puis elle ajouta : « Je ne suis moi-même pas très-bien ; j'ai une sensation singulière dans la poitrine. » Je la conjurai de se mettre au lit et de prendre un peu de laudanum ; elle le fit, et après un court sommeil, elle se réveilla en se plaignant toujours du même malaise. J'envoyai immédiatement chercher le docteur Scudder et M[me] Spaulding, dans l'idée que le moment de ses couches approchait. Elle semblait parfois soulagée, puis son agitation revenait, et fréquemment, sur sa demande, j'allai prier auprès d'elle. Le docteur Scudder arriva vers deux heures du matin, et ordonna une saignée qui parut la soulager ; elle prit un peu de café, se recoucha, et comme elle voulait se rendormir, elle m'appela auprès d'elle, insistant pour que j'allasse me reposer tandis que M[me] Spaulding continuerait à la soigner ; puis elle me dit : « Si vous saviez, mon cher,

combien il est agréable de se sentir pleinement soulagé après qu'on a beaucoup souffert! — J'espère, lui répondis-je, que vous en êtes reconnaissante? — Oui, reprit-elle, je crois que je la suis. Combien le Seigeur est bon pour moi! » Alors, elle me souhaita gaîment une bonne nuit et ne tarda pas à s'endormir. Au bout de peu de temps, Mme Spaulding ayant remarqué quelque gêne dans sa respiration, chercha vainement à l'éveiller; le docteur et moi fûmes appelés; mais comme le sommeil était paisible, le pouls régulier, et qu'aucun danger ne semblait nous menacer, nous nous retirâmes doucement; bientôt cependant, quelques contorsions dans les yeux et sur la face, suivies d'un accès convulsif, nous rappelèrent auprès de son lit et nous causèrent de vives alarmes. Le docteur essaya par divers moyens de prévenir le retour des spasmes, mais tout fut sans succès: après deux ou trois crises toujours plus violentes, la respiration commença à s'affaiblir graduellement, et un peu avant six heures du matin, le lundi 14 courant, mon Henriette chérie rendit son esprit au Seigneur sans plainte et sans effort!

» Ses funérailles eurent lieu le même jour à cinq heures de l'après-midi. On chanta à la maison et sur sa fosse plusieurs cantiques qui exprimaient vivement nos douleurs et nos espérances. Les restes mortels de notre bien-aimée furent déposés dans le temple,

près de ceux de son cher George. Ainsi repose cette tendre mère, ayant son dernier enfant dans ses bras et un autre à ses côtés, tandis que les six âmes bienheureuses de ceux que nous avons perdus entourent avec elle, j'en ai la ferme assurance, le trône de l'Agneau. Oh! combien elle les aimait! combien elle priait pour eux! avec quelle foi elle saisissait pour ces êtres si chers la promesse du salut! et si elle m'était précieuse comme mère de mes enfants, combien ne me l'était-elle pas aussi comme tendre épouse et missionnaire dévouée.

» Depuis quelques mois, surtout depuis la mort de Charles, ma chère compagne était mûre pour le ciel. Ce dernier coup fut écrasant pour elle; mais quelles riches bénédictions il apporta! Dès-lors, elle s'appuya sur son Sauveur avec une confiance plus simple et plus intime; la vie de la foi sembla renouvelée en son âme. Samedi soir encore, elle exprima ses sentiments à cet égard dans son journal, et dimanche même elle renouvela l'acte de consécration à son Dieu qu'elle avait écrit il y a vingt-cinq ans; ce fut sa dernière œuvre dans ce monde et la dernière fois qu'elle signa son nom. Puisque la nature et la rapidité de son mal n'ont pas permis qu'elle donnât aucune manifestation de ses sentiments à l'approche de la mort, il est bien consolant qu'elle ait laissé ces précieux monuments de son inébranlable confiance en la miséricorde de

son Dieu. Elle avait à tous égards mis sa maison en ordre, comme si elle avait pu prévoir qu'elle serait instantanément arrachée aux scènes de ce monde visible. Moi, je n'étais nullement préparé à ce coup douloureux; la pensée de ma propre fin s'était souvent offerte à moi, mais je n'avais pas abordé l'idée que l'objet de mon amour pût m'être enlevé. Et pourtant je reconnais dans cette dispensation la main d'un Père! je n'ose, je ne puis murmurer; je le bénis d'avoir retiré à lui l'âme de ma bien-aimée, si doucement qu'elle est allée à la rencontre de la mort sans se douter de son approche, et a trouvé en elle un ennemi désarmé. Si le Seigneur conserve ma vie, je me propose de vous adresser bientôt une autre lettre; aujourd'hui je vous écris à la hâte, et c'est avec un cœur brisé que je vous exprime mes sentiments de fils tendre, mais désolé. »

MIRON WINSLOW.

Dans une lettre écrite par un membre de la mission, il est dit que le convoi funèbre de Mme Winslow fut accompagné à sa demeure dernière par toutes les personnes attachées à la station et par tous les missionnaires du district de Jaffnapatam. L'enfant qu'elle portait dans son sein, lorsqu'elle mourut, fut déposé avec elle dans un même cercueil qu'on inhuma dans l'église d'Oodooville, au milieu des larmes des enfants des écoles dont elle

avait été la mère et des nombreux témoignages de douleur de tout un peuple qui, après l'avoir connue, semblait inconsolable de sa perte.

Le lundi suivant, un sermon fut prêché à Oodooville, par M. Poor, sur ce texte : « Ses disciples » vinrent et emportèrent son corps et l'ensevelirent, et ils vinrent l'annoncer à Jésus. » Il compara la défunte comme Jean-Baptiste à « une lampe ardente et brillante. » Cette peinture touchante de ce qu'elle avait été au milieu de nous ne put qu'accroître l'amertume de nos pleurs et de nos regrets ; mais il nous fut aussi donné de nous réjouir dans l'assurance qu'après tant de grâces reçues ici-bas, notre bienheureuse sœur transportée dans un monde meilleur était pour jamais admise à partager la gloire des élus en la présence de son adorable Sauveur !

Ici se terminent les souvenirs recueillis par M. Winslow sur la vie et les travaux de la compagne dévouée que le Seigneur lui donna dans son amour. Nous ne pensons pas devoir ajouter, aux récits qui précèdent, le panégyrique tracé par une main amie, qui remplit les dernières pages de l'ouvrage anglais : le caractère chrétien de Mme Winslow nous paraît s'être peint lui-même, sans exagération, ni flatterie, dans ses propres écrits, et

ses œuvres la louent (Prov., XXXI, 31) mieux que ne le pourraient faire les éloges de ses biographes. Il nous semble même peu convenable, pour des chrétiens, d'exalter trop hautement les vertus de ceux dont ils écrivent l'histoire ; ces louanges illimitées ne sauraient toujours être l'expression de la vérité, lorsqu'elles s'appliquent à des créatures mortelles, et par conséquent pécheresses : d'ailleurs, l'Esprit saint, qui doit en tout nous servir de guide, a suivi une toute autre marche, lorsqu'en présentant à notre imitation les héros des deux Testaments, il a dessiné les traits caractéristiques de leur âme dans les faits de leur propre vie et dans les productions de leur plume, montrant ainsi tour à tour en eux, dans un véridique et fidèle tableau, les œuvres de la chair et les opérations de la grâce. — Nous ne voulons donc plus ajouter qu'un seul mot avant de finir, et ce mot sera à la gloire du Seigneur ; car il nous reste seulement à dire que, selon ses gratuités, il a daigné bénir jusqu'à nos jours la mission américaine à Ceylan ; en sorte que la pure semence de l'Evangile, que M[me] Winslow avait contribué à répandre, reçut de Dieu, après sa mort, un plein accroissement. Plusieurs missionnaires ont été à diverses reprises renvoyés d'Amérique dans cette île, pour occuper des stations nouvelles, dont deux furent fondées en 1834 dans le district de Jaffna, et une autre, éta-

blie par M. Spaulding à Madura, sur le continent, à 150 milles du cap Comorin, a pris dès-lors une grande extension. Le séminaire et les écoles ont continué à prospérer, et le nombre des indigènes convertis à s'accroître; les enfants élevés sous les soins de Mme Winslow, devenus prédicateurs et catéchistes, annoncent à leur tour l'Evangile parmi leur peuple. Terminons donc cet ouvrage avec actions de grâce, et si la carrière missionnaire de notre sœur en Christ a été suivie avec intérêt par ses lecteurs, qu'ils bénissent son Dieu de n'avoir pas permis qu'elle *consumât sa force inutilement et sans fruit* (Esaïe, XLIX, 4).

(*Note du Traducteur.*)

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

FIN.



